

50e année, No 43

Montréal, 25 mars 1939

PER
S-400
CON

Le Samedi

10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



S.S. PIE XII
Eugenio
Cardinal
Pacelli,
élu Pape
le 2 mars.

Dessin de
Hector Brault
Exclusivité
Le Samedi

Le
TRIO
célèbre

1

Le Samedi

2

La Revue Populaire

3

LE FILM

les **TROIS**
MAGAZINES POUR

\$ **5⁰⁰**

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement)
pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI,
LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

CARNET
EDITORIAL

Année du
Cinquantenaire
du "Samedi"

DEPUIS VINGT ANS

JE CROIS que nous tombons dans l'avenir selon les lois du mouvement uniformément accéléré qui régissent la chute des corps dans le vide. La pierre qui dégringole parcourt un chemin toujours plus long pour un même temps donné; ainsi le présent, qui tombe dans l'éternité, semble prendre une capacité sans cesse accrue pour puiser dans l'infini des choses à connaître.

Il est indiscutable, par exemple, que, depuis une vingtaine d'années, on a beaucoup plus avancé sur le chemin du progrès que pendant le même nombre d'années précédentes. Qu'on chiffre ces brèves étapes de vingt ans par une demi-douzaine seulement et nous nous retrouvons à une époque si étrange qu'elle nous semblerait impossible à vivre aujourd'hui.

Celle de la chandelle, des diligences, des plumes d'oie et des fusils à pierre.

Au lieu de cela nous en sommes aux projecteurs électriques dont l'éclat pourrait s'apercevoir de la lune, aux chemins de fer aérodynamiques, aux avions qui font du six cents milles à l'heure "en piqué", aux machines à écrire et à sténographier, aux mitrailleuses et aux gaz empoisonnés.

Demain, ce sera le rayon mortel du professeur Matthews qui sera bien au point, sans compter quelques autres aux effets les plus variés, le télescope électronique fouillant l'univers jusque dans les coins les plus secrets, la découverte d'humanités dans d'autres astres et peut-être même, dans quelques têtes de savants bien sages, la notion très nette quoiqu'un peu tardive d'une grande vérité qui est celle-ci : de tous les travaux que l'histoire enregistre avec orgueil, le plus beau sera toujours celui du paysan qui fait pousser le blé pour nourrir les hommes.

Restons, pour le moment, dans le cadre de ce que nous appelons ingénument la science et voyons ce que nous y avons mis depuis une vingtaine d'années seulement. Je ne retiendrai qu'une chose entre cent; elle est d'ailleurs d'une portée considérable et l'on peut même dire qu'elle fait beaucoup de bruit; c'est la radio.

Il y a vingt ans, moins encore, seuls en parlaient de rares spécialistes qui prenaient facilement figure de personnages mystérieux; il était vaguement question de téléphonie sans fil mais bien peu de gens pouvaient se vanter d'en avoir vu l'installation; les initiés — plus ou moins — à la nouvelle science racontaient d'étonnantes choses qui arrondissaient en forme de soucoupes les yeux de tout un auditoire. La curiosité populaire s'éveilla, devint tenace, obsédante et tyrannique lorsque des petits appareils de réception à galène, venus on ne savait d'où, firent leur timide apparition.

Il se vendait alors pour deux cent cinquante piastres des gramophones qu'on achète cinq aujourd'hui pour les transformer en tables de nuit mais on ne trouvait pas encore de radios chez les marchands; il fallait les fabriquer soi-même. Ce fut l'époque héroïque des amateurs qui firent parfois des montages extraordinaires.

J'ai fait comme tant d'autres; avec curiosité d'abord, intérêt ensuite, puis avec passion. On obtenait, au reste, des résultats que l'on ne connaîtra plus jamais dans l'avenir. Avec un poste dont l'unique lampe était grosse comme le petit doigt et qu'alimentaient deux piles sèches, on recevait quelques postes américains avec une étonnante netteté. Tout ça, c'est de l'histoire ancienne, très ancienne et, quand il m'arrive de retrouver quelque vestige de ces appareils primitifs dans le fond d'un tiroir je le regarde avec le même air que doit avoir le naturaliste contemplant l'œuf du grand dodo dont l'espèce est disparue depuis longtemps.

Il n'y a pourtant pas vingt ans que ça servait...

Il y aurait une très intéressante histoire à faire de ces vingt années-là concernant la radio. Elle mettrait en relief les appareils, parfois bizarres, que l'on imagina : radios à galène dans une bouteille ou dans une boîte à cigare, dans une canne ou dans un parapluie. Tout ça, c'était la fan-

taisie mais il y avait aussi les appareils sérieux, savants et surtout fort compliqués.

Variomètres, potentiomètres, condensateurs avec ou sans vernier, sans compter de multiples autres organes demandaient chacun un bouton de manipulation et le cadran des appareils prit l'aspect d'un tableau mystérieux plein de manettes, de poussoirs, d'organes mobiles dans un sens ou un autre et dont les grands initiés seuls connaissaient les secrets. Le prestige des ondes voyageant dans l'invisible y gagnait énormément.

Plus il y avait de choses à manipuler et plus l'appareil méritait de considération; je crois qu'il y eut des roublards pour ajouter des boutons ne servant à rien du tout.

Vingt ans ont passé. Boutons compliqués, piles encombrantes, accumulateurs puants, chargeurs cliquant ou ronronnants, antennes démesurées, hauts-parleurs au son cavernes, bruits incongrus d'homme qui rote ou de chat qui miaule, tout cela, maintenant, est chose du passé. Le poste récepteur d'aujourd'hui ne ressemble pas plus à celui des premiers temps qu'un pistolet automatique au vieux fusil à pierre; ça fonctionne à peu près tout seul.

Seulement, les pionniers d'il y a vingt ans apprirent quelque chose; ils savaient pourquoi et comment les ondes sont captées, amplifiées, ramenées à la fréquence qui les rend sensibles à l'oreille et nombre de perfectionnements actuels sont dus à des amateurs de ce temps-là. Pour la plupart des radiophiles d'aujourd'hui, un poste récepteur est tout simplement une sorte de phono dans lequel il n'est pas besoin de fourrer des disques. J'ai même connu un magnifique idiot qui demandait sérieusement si, quand une lampe était cuite, on ne pouvait pas momentanément la remplacer par une bougie...

Il faut avoir passé par toute la gamme des appareils possibles depuis vingt ans pour apprécier la haute qualité des appareils actuels et l'on peut affirmer que la fabrication canadienne n'a rien à envier à celle des autres pays; je crois même qu'il se fait ici des appareils nettement supérieurs à bien des marques étrangères au point de vue technique et surtout sous le rapport de la sécurité; pourquoi faut-il donc que de si constants efforts et de si beaux résultats ne soient pas secondés par un classement judicieux des postes d'émission et une répartition convenable des longueurs d'ondes attribuées?

Il semble que ce soit tout le contraire qui ait lieu.

Sur une même longueur d'onde il y a dix, vingt et parfois trente stations d'émission ou même davantage. Quand on possède un appareil puissant et très sensible — comme c'est mon cas entre bien d'autres — c'est alors une jolie salade quand précisément la réception est "bonne"! Or, je crois qu'il n'est pas un seul point du cadran où l'on n'accroche au moins deux au trois stations ensemble; la plus forte gagne le point voilà tout mais le rendement de l'appareil s'en ressent. Où est le temps où l'on recevait Chicago avec seulement deux ou trois lampes?

Ensuite, il y a le système abusif de la "chaîne" qui n'est pas autre chose que de l'accaparement. Qu'en dire quand cet accaparement est fait par deux postes dans une même ville?

Autant de choses, et il y en a d'autres, qui nuisent énormément au bon renom que veut se faire la radio. Je ne parle pas des programmes idiots...

Souhaitons donc et même demandons énergiquement une répartition d'ondes sensée, raisonnable et logique; le public a le droit de l'exiger puisqu'il paye pour cela.

Et les fabricants ont le devoir d'aider le public à obtenir cette justice, puisque, en fin de compte, c'est leur intérêt.

J. de Verneuil

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638*

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT
CANADA

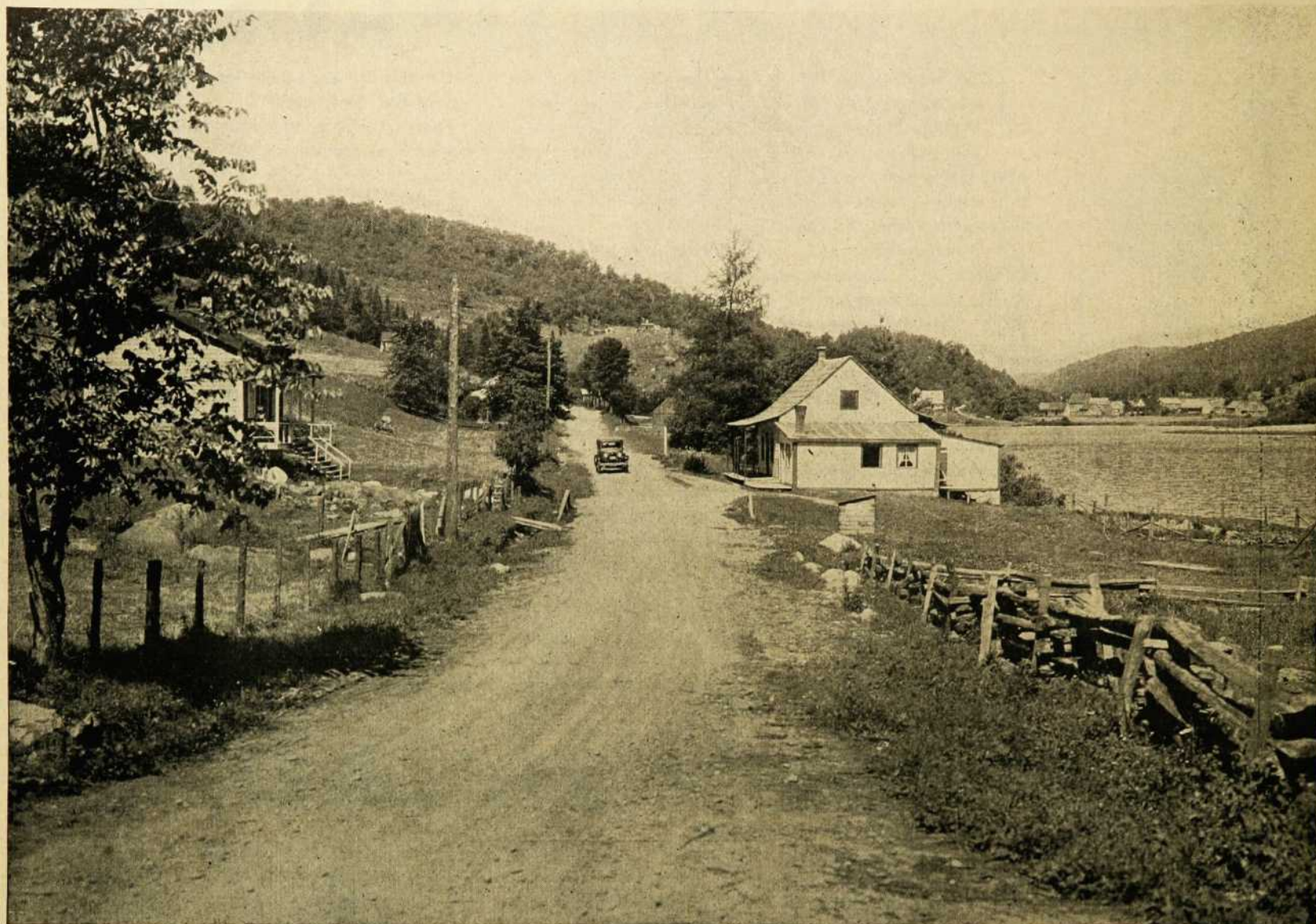
Un an.....\$3.50
Six mois.....2.00
Trois mois.....1.00

ETATS-UNIS ET EUROPE

Un an.....\$5.00
Six mois.....2.50
Trois mois.....1.25

Heures de bureau :
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours
l'emballage de nos sacs
de maille commençant cinq
jours avant leur expédition.



Le plus beau champ de bataille pour la conquête du sol, c'est celui où travaille la charrue comme dans cet admirable paysage des Laurentides.
(Photo A.S.N.)

LA CONQUÊTE DU SOL

Chronique de tous les temps

par

LOUIS ROLAND

Aux temps lointains, l'homme ne connaissait pas de limites à la terre sur laquelle il vivait. Ses moyens de la parcourir ne connaissaient pas encore la vitesse, et les plus longs voyages qu'il pouvait entreprendre montraient toujours à ses yeux, des horizons nouveaux.

Il s'arrêtait alors, par lassitude ou par choix, plantait sa tente et s'accrochait, pour un temps plus ou moins long à un coin du sol qu'il se prenait à aimer parce qu'il s'en sentait le maître.

L'esprit de conquête et de possession se retrouve, dans les premiers âges, dans le cœur de l'homme.

C'était vraiment l'ère héroïque et splendide, car la population mondiale était peu importante, et la terre à conquérir était immense. Il était possible de se tailler la belle et grande part avec un minimum d'efforts, mais il y avait encore, dans le cœur de l'homme, autre chose que l'esprit de possession.

Il fallait que la conquête fut rude ou tout au moins difficile pour avoir tout son prestige et tout son prix, et la plupart des hommes se lancèrent à l'aventure vers des régions peu accueillantes et qui mirent leur ténacité à rude épreuve.

Les luttes à soutenir, contre les éléments, contre les animaux sauvages et parfois aussi contre d'autres hommes donnèrent un surcroît considérable de valeur aux terres conquises, et l'homme s'en trouva rehaussé dans sa dignité de conquérant.

C'est ainsi qu'il faut expliquer l'essaimage des peuples aux plus rudes endroits du globe alors qu'il eût été si simple de demeurer et vivre sous des climats où le travail, loin d'être une nécessité, n'était que fatigue inutile.

L'homme s'installa sur le sol de son choix que brûlaient les rayons d'un soleil tropical ou durcissaient les glaces des pôles ; il s'y cramponna, l'aima et y fut heureux.

Sans arrêt, des générations surgirent, s'agitèrent et retournèrent à l'oubli dans ces régions qui constituaient pour elles tout l'univers ; l'atavisme fit son œuvre, et cet héritage d'habitudes souvent insoupçonné de ceux qui le reçoivent fit son œuvre. L'homme faisait désormais partie du sol sur lequel il vivait.

Il avait cru le conquérir et c'était, au contraire, le sol qui l'avait pris tout entier.

Après des millénaires, nous retrouvons, avec une ampleur plus ou moins grande, mais avec une emprise toujours aussi forte, cette domination de la terre sur le cœur des hommes.

Elle tient le paysan courbé sur le sillon, elle anime la volonté de l'explorateur, elle est la raison du bâtisseur de villes et la fièvre, trop souvent malsaine, des conquérants, grands ou petits, qui jettent les uns contre les autres, des peuples entiers pour voler le coin de terre sur lequel ils vivent.

Etranges conséquences de l'amour du sol qui, d'un côté, fait naître la vie et, de l'autre, déchaîne la mort !

Le rôle du paysan n'est-il pas, de beaucoup le plus noble, puisqu'il accomplit la conquête du sol conformément aux grandes lois de l'harmonie universelle alors que les voleurs de peuples ne font que gâter l'œuvre de la nature ?

Aucun doute n'est permis là-dessus et, s'il est permis de s'étonner d'une chose à notre époque où l'on ne s'étonne pourtant plus de rien, c'est que l'on continue à porter sur le pavois les grands escrocs internationaux, plus ou moins galonnés, les bandits de grandes routes stratégiques et voleurs de grandes terres ; c'est que l'Histoire enregistre

ces énergumènes-là sous l'étiquette de grands hommes et que des fous dangereux, à moins que ce ne soit de plats valets et d'hypocrites courtisans, les citent en exemple à la jeunesse dont ils déforment les idées.

Plutôt que les démolisseurs, ce sont les producteurs qu'il faut mettre en relief, et le seul conquérant du sol qui mérite le respect, celui qu'on doit aimer et citer en exemple, ce n'est pas le cuistre sanguinaire qui possède une grande armée mais l'humble paysan qui se sert de sa charrue.

Le temps inexorable désarticule, effrite et réduit en poussière les beaux pantins dorés qui ont cru posséder la terre parce qu'ils avaient beaucoup de gros canons ; les siècles passent et dispersent cette poussière-là mais le paysan est toujours là, toujours vivant, toujours puissant et toujours vrai conquérant du sol que lui seul sait comprendre.

Et c'est pourquoi, même s'il n'y avait qu'un seul livre consacré à sa conquête pacifique et bienfaisante, ce livre-là vaudrait, à lui seul, mieux que toute une bibliothèque contenant les hauts faits et méfaits des bandes pillardes qui ont désolé le monde depuis ses origines.

Et c'est pourquoi, j'ai lu avec le plus vif intérêt, je pourrais dire avec passion, un livre qui raconte la vie paysanne avec la fidélité d'un témoin de tous les instants.

C'est l'histoire d'un orphelin, adopté par son oncle qui le fait héritier de la terre. Moisan, l'adopté, devenu maître du sol, s'éprend pour la terre de cet amour un peu exclusif qui se transmet dans les âmes rustiques depuis des millénaires.

Il fonde une famille ; l'avenir s'ouvre devant lui, prometteur de joies saines et de certitudes matérielles. Et le temps passe...

Moisan est bien le conquérant d'un sol qui lui paye sa redevance à plein rendement. Chaque an-

née apporte des satisfactions en même temps qu'un enfant de plus sous le toit familial. C'est la vie dans tout son épanouissement.

Les années tombent les unes après les autres dans le passé et, comme une chevelure se parseme de fils d'argent, ce sont les déceptions et les chagrins qui viennent rompre la teinte jusqu'alors unie de la vie coutumière. Puis viennent les temps durs et le tout forme les quatre saisons de l'existence toujours laborieuse mais souvent mal récompensée de ceux qui peinent sur le sol pour que l'humanité mange du pain.

J'ai rarement lu un livre aussi attachant et surtout aussi sincère et, si j'avais à en faire la critique, je dirais que la forme en vaut le fond parce qu'il est écrit dans une langue à la fois simple, savoureuse et puissante.

Ce livre a pour titre : *30 arpents* ; il est signé *Ringuet*, mais il a été écrit par un fin lettré qui connaît admirablement l'âme humaine bien que sa profession lui ait demandé surtout d'en bien étudier le corps.

A vrai dire, j'ai fait mieux que lire *30 arpents* du docteur Panneton ; ce livre m'a fait penser, revivre le passé, voir des tableaux ayant la netteté de la vie ; des personnages vivants ont surgi, devant mes yeux, des lignes imprimées et il me semble maintenant que je les ai réellement connus.

Il n'est pas beaucoup de livres dont je puisse en dire autant.

Maintenant que je l'ai lu, je me dis que le sort est parfois injuste ; il réserve parfois trop de coups durs à ces vaillants et modestes conquérants du sol que sont les « Moisan » pour badigeonner de ses faveurs de grands voleurs à main armée, comme par exemple...

Eh chut ! cette fois, pas de noms d'auteurs, cela n'en vaut pas la peine...



Du bon foin pour les bêtes, du bon blé pour les hommes

(Photo C.P.R.)

QUI A FRAPPÉ?

DUPLEIX se réveilla en sursaut. Quel bruit vague l'avait ainsi réveillé? La porte avait-elle claqué en s'ouvrant? Et qui donc aurait ouvert la porte? N'était-ce pas plutôt le grincement d'une fenêtre qu'on a oublié de fermer? Dupleix se souleva un peu sur ses coudes et dirigea un regard circulaire dans toute la chambre. Mais ses yeux encore tout engourdis de sommeil ne virent rien. Il eut l'idée de se lever et d'aller faire de la lumière pour se rendre compte s'il n'y avait rien d'insolite. Tout bruit avait cessé. L'obscurité et le silence régnaient dans la chambre. Croyant à une hallucination nerveuse, Dupleix baissa la tête et ferma les yeux pour se rendormir.

Mais il entendit soudain comme un frôlement léger qui semblait venir des environs de la porte. Cette fois, il fallait se lever. Un second bruit, presque imperceptible, semblable à un chuchotement, le fit tressaillir. Il lui semblait maintenant voir une ombre se mouvoir lentement. Il passa sa main sur son front : une sueur froide baignait ses tempes. L'angoisse l'envahissait graduellement. Il sentit son cœur battre à une allure folle. Le bruit des pulsations allait toujours plus vite.

Dupleix eut peur. Il froissa ses couvertures pour ne plus écouter ces maudits battements qui lui exprimaient toute sa terreur. Il crut entendre bouger encore... et plus près cette fois. Il se dressa subitement sur son séant. Ses yeux fouillaient la noirceur, et voulaient déchirer ce voile d'obscurité, le mystère de cette présence terrifiante près de son lit. Son regard pénétrant cherchait toujours. Et à la fin, il distingua, ou crut distinguer, à trois pas de son lit une forme mouvante, véritable fantôme courbé dans l'ombre qui semblait approcher lentement, d'une lenteur qui affolait. Dupleix voulut crier. Sa gorge se serra. Pas un mot ne vint sur ses lèvres. Seul un gémissement, un court gémissement... L'homme éperdu voyait venir sa fin et ne pouvait rien pour l'éviter. A tout hasard, il pressa une sonnette au chevet de son lit pour appeler les domestiques, mais la Mort était dans l'ombre, à côté de son lit, prête à frapper. Dupleix le savait. C'était même la seule chose qu'il savait dans la confusion où était son esprit. Dans quelques instants, la fin. L'homme était au paroxysme de terreur. A tout hasard, il pressa une sonnette au chevet de son lit, quel qu'un qui allait le frapper, le tuer : la Mort. Dupleix n'aurait pas été surpris d'entendre son ricanement de camarade, et le bruit de ses os s'entrechoquant... Il entendit encore ce battement de cœur trop rapide qui lui soulevait la poitrine en un brusque hoquet. Il voulut crier encore : il gémit.

La Mort s'abattit sur son lit. Une main — et c'était pourtant une main d'homme — chercha sa gorge sur l'oreiller, l'autre main appuya sur l'oreille de la victime la pointe d'un poignard. La lame entra doucement dans la cervelle, en brisant l'oreille avec un petit bruit de parchemin déchiré. Un soubresaut convulsif parcourut de la tête aux pieds le corps de l'agonisant. Ses yeux étaient restés agrandis par l'épouvante. Mais le regard avait quitté ces yeux.

La Mort s'était évanouie dans l'ombre.

ON découvrit le corps, le matin, vers neuf heures. Deux domestiques avaient eu un haut-le-cœur à l'aspect de ce cadavre enfoui sous les couvertures, de cette masse raidie qui avait jadis été un homme.

La police alertée accourut sur les lieux. Ordre de ne rien toucher dans la chambre du cadavre. Défense de sortir à tous les habitants de la villa. Puis, vite, on manda l'inspecteur de la sûreté. C'était un gros homme à la figure grasse et fleurie, au ventre bedonnant, et qui aimait à faire les choses en vitesse. Il arriva sur les lieux tout essoufflé. Il dit aux journalistes : « Allez-vous-en », et aux policiers : « Suivez-moi ». Puis, il grimpa rapidement les deux escaliers jusqu'à la chambre du cadavre, aussi rapidement que le lui permettaient son ventre florissant et ses grosses jambes courtes.

Grimaud — tel était le nom de cet éminent détective — alluma d'abord une cigarette. Il en tira deux ou trois bouffées, et s'approcha du lit où gisait Dupleix. Il eut une moue de dégoût. Puis il commença son enquête. Il ordonna qu'on prit les empreintes digitales. Il n'y en avait aucune. Le poignard que le meurtrier n'avait pas pris la peine d'emporter semblait avoir été tenu avec un gant de caoutchouc. Grimaud vit ensuite que la fenêtre était ouverte. Il dirigea les recherches de ce côté. Un de ses aides découvrit sur le mur deux taches de boue semblables. L'inspecteur chercha, chercha encore et vit deux trous d'un pouce environ creusés au bas du mur vis-à-vis les deux plaques de boue récemment découvertes. C'est alors qu'un éclair traversa l'esprit du grand policier. On s'était servi d'une échelle pour s'introduire chez Dupleix. Ah! et après? Après, Grimaud vit près de la clôture très haute qui entourait la villa deux trous identiques à ceux déjà trouvés. Là aussi on avait posé une échelle.

Il était alors près de midi, et Grimaud arrêta là sa première enquête. Mais pour lui, c'était suffisant. Il s'en alla donc en disant que le meurtrier serait bientôt pris, et l'affaire, liquidée.

Les journaux s'arrachèrent la nouvelle du meurtre à grand renfort de titres larges de trois pouces, et de photographies, toutes authentiques, assu-



Il lui semblait maintenant voir une ombre

rait-on. Un rédacteur de l'*Oeil de Lynx*, donnant ses idées sur le meurtre, fit d'audacieuses conjectures, à savoir qui aurait le plus de « chance » d'être coupable. Ce journaliste, moins dépourvu d'imagination que de scrupules, avait choisi le procédé d'élimination. « A supposer que ce soient les gens de la maison qui aient fait le coup, disait-il, j'excepterais d'abord les domestiques, puisqu'il n'y a pas eu de vol et que la mort de leur maître les laisse sans position. Restent le beau-frère et la nièce de la victime, ajoutait-il. Dupleix était, comme on le sait, associé à son beau-frère dans un bureau de commerce. La mort du premier doit laisser l'autre dans une position fort précaire. » Quant à la nièce de Dupleix, le rédacteur concluait en disant que le testament devrait l'avantager et que c'était une raison suffisante de la soupçonner, puisque le fait de soupçonner une femme dans une affaire d'assassinat passe pour être une idée très originale.

Un autre journaliste émit son opinion sur l'inspecteur Grimaud. Pouvaient-ils avoir confiance en lui? Il y a, disait ce commentateur, deux cas de vol qu'il n'a pas pu encore débrouiller. Grimaud échouera-t-il aussi dans cette affaire? ... Et la nièce de Dupleix avait si peu confiance en Grimaud qu'elle fit demander le soir même un de ses amis, Gaston Lègle : détective amateur. Celui-ci arriva le lendemain matin à la villa avec ses malles. Il avait, paraît-il, l'intention d'y rester quelques jours.

Aussitôt après son arrivée, Gaston fut conduit par Juliette au salon. On le présenta à Grimaud, qui s'y retrouvait avec toute sa suffisance, et à M. Bernard Langenet, associé de Dupleix et oncle de Juliette. Les parents de la vic-



mouvoir lentement... Il eut peur...

par Rolland Galles

Dessin de HECTOR BRAULT

— « Une échelle ? questionna Gaston.

— « Oui, dit Grimaud, j'en ai vu les marques près de la grille et près du mur. L'assassin, dis-je, s'avance avec son échelle. Il met le pied sur le mur, puis s'y agenouille. Là, il tire son échelle de l'autre côté. Cependant, il y a le chien. Mais l'homme prévoyant a apporté une muselière. Il saute sur le chien. En trois secondes, c'est fait. Puis, il va contre le mur et ouvre la fenêtre. Là, il entre sournoisement dans la chambre... »

Ici, Juliette éclata en sanglots en murmurant : « Mon pauvre oncle ! » Langenet dit d'une voix impatiente : « Ah ! cette fillette est trop nerveuse ; elle devrait aller se coucher. » « Oui, reprit Gaston, prenez un peu de repos, je vais causer un peu avec votre oncle Langenet. » Juliette se leva d'un air las et sortit, très triste.

— « Bien, cette thèse me semble vraisemblable, inspecteur.

— « Comment, vraisemblable ! Mais, monsieur Lègle, c'est une certitude pour moi.

— « Peut-être », dit Gaston. Puis s'adressant à l'oncle Langenet, il dit : « Monsieur, pourriez-vous me dire si tous les domestiques, votre nièce et vous-même, étiez couchés vers minuit environ ? » — « Oui, je crois, prononça Langenet nonchalamment. Les domestiques et ma nièce étaient couchés bien avant onze heures. J'avais un peu de travail et je me suis couché vers minuit, bien avant le meurtre, d'ailleurs, ajouta-t-il en souriant.

Les yeux de Gaston clignotèrent : « Je vois », dit-il. Ensuite, il décida de monter, inspecta la chambre où avait eu lieu l'assassinat, descendit, vérifia les indices de Grimaud, ces fameux indices, puis revint à la villa, où il prit son repas du midi. Très peu de temps après le repas, il repartit en ville. On ne le revit plus de la journée.

« EXTRA ! EXTRA ! Nouveaux développements dans l'affaire Dupleix ! » De tous côtés les journaux s'enlevaient. L'assassinat de Dupleix ! Quelle sensation ! Et dire qu'on allait peut-être découvrir le coupable ! Sûrement Grimaud ne perdait pas son temps. Un gros monsieur à l'air réjoui disait à son compagnon : « Ça va bien. Il promet, ce Grimaud. Et de plus, regarde-moi ça ! Le porte-cigrette avec les initiales, c'est quelque chose. »

— « En effet, répondit son compagnon, il semble sur une bonne piste. Mais qu'est-ce que ce porte-cigarettes ? »

— « Tiens, lis la nouvelle. »

L'homme prit le journal : « L'inspecteur Grimaud vient de trouver aux environs de la villa un porte-cigarettes gravé de deux lettres : S. G. Il espère arriver bientôt au meurtrier. »

... On parla peu de Gaston Lègle. Celui-ci, d'ailleurs, travaillait dans l'ombre. Grimaud, lui, était moins enthousiaste. Ses fameuses découvertes ne le conduisaient à rien. Le mystère semblait devoir rester impénétrable quand...

GASTON entra dans la villa, l'air réjoui. Il salua ses compagnons, jeta un regard rapide sur chacun d'eux. La même pâleur alanguissait les traits de Juliette. Grimaud avait la mine songeuse et déconfite. Langenet était calme, très calme.

— « Très belle, la nuit, n'est-ce pas, monsieur Langenet, interrogea Gaston brusquement.

Langenet leva la tête un peu interloqué en voyant le regard scrutateur de Gaston. Il reprit son calme et dit : « Très belle, en effet. »

Gaston reprit, un pli légèrement narquois aux lèvres : « C'est par une nuit pareille que Dupleix a été assassiné. » Juliette et Langenet baissèrent la tête, comme absorbés par des souvenirs douloureux.

— « Et puis », dit Gaston lentement en appuyant sur les mots : « la Maison Duroc va-t-elle bien en affaires ? »

Langenet leva la tête interdit : « Maison Duroc ? Ah ! oui, les affaires reprennent, je pense. »

Gaston changea tout à coup la conversation : « Oh ! monsieur Langenet, savez-vous ce que j'ai trouvé en visitant la villa ? » ... « Non ! Eh bien ! quelque chose de curieux, eh ! de très curieux. Vous n'y êtes pas ? Les fils de la sonnette qui est près du lit de Dupleix sont... sont quoi ? monsieur Langenet ? »

— « Est-ce que je sais, moi ? reprit ce dernier d'une voix étouffée.

— « Ils sont arrachés ! A tel point que quand Dupleix voulait sonner les domestiques n'entendaient rien... absolument rien. »

Grimaud regardait Gaston avec curiosité, Juliette avec étonnement. Langenet avait pâli. Gaston reprit négligemment : « Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui sait à quelle heure le crime a été commis ? » Tous trois répondirent : « Non. »

— « Et pourtant, dit Gaston, d'une voix très forte, il y en a un qui le sait !

— « Vous peut-être, dit Langenet d'un ton coulant.

— « Non, monsieur, vous-même.

— « Je vous défends d'insinuer...

— « Je n'insinue pas, interrompit Gaston en regardant Langenet avec un éclat singulier dans les yeux. J'affirme.

(Lire la suite page 29)

time étaient visiblement très abattus. Juliette avait les yeux rouges et son teint était très pâle. Sa beauté semblait fanée, et vraiment Gaston eut pitié à la voir ainsi amaigrie de fatigue. Langenet, lui, était sombre et taciturne. Il avait une barbe de trois jours et ses cheveux n'étaient pas peignés. Il salua le jeune détective, et se levant à demi sur son fauteuil, dit : « Bonne chance », puis se rassit. Grimaud ne voyait pas sans déplaisir l'intervention de Gaston dans cette affaire. Il flairait déjà une bonne piste et l'arrivée de cet intrus allait peut-être lui faire perdre du mérite. Grimaud voyait là l'occasion de racheter son crédit auprès de ses chefs. L'enquête lui semblait très facile, et il pensait éclaircir facilement ce mystère, d'autant plus qu'il avait découvert entre temps un indice — oh ! un indice de très grande importance. Le chien avait été muselé. Le meurtrier craignait le bruit de ses aboiements. Donc, pas de doute, le meurtrier venait du dehors, car le chien n'aurait pas aboyé devant une présence coutumière. C'était déjà une bonne chose que de ne pas avoir à compter avec les habitants de la villa.

— « Pour moi, dit-il à Gaston, en prenant un petit air important, (ce qui impressionne, pensait-il), ce mystère me semble bien éclairci ; je crois même que vous arrivez trop tard. » Gaston fit un « Ah ! » de déception et il ajouta : « Dites toujours. » — « Voici : J'ai d'abord la preuve certaine que l'assassin vient du dehors. »

Ici Langenet eut un soupir de soulagement. Ses yeux brillèrent. Et Grimaud reprit son énoncé. — « Oui, dit-il, je m'imagine très bien l'assassin escaladant la grille avec son échelle... »

Dans le Monde Sportif

Par OSCAR MAJOR

L'OPINION D'AURELE JOLIAT

Dans le hockey majeur, les joueurs de 1910 à 1922 mettent deux onces de malice et deux livres d'orgueil à prétendre que, de leur temps, ils étaient supérieurs en qualité à leurs successeurs, nos As d'aujourd'hui. La querelle est éternelle. Chercher, trouver et expliquer les motifs de pareille opinion constitue une occasion de douce rigolade. L'amour-propre y occupe une place de tout premier ordre.

A ce sujet, l'incomparable Aurèle Joliat, lors d'une joute de détail du *Verdun*, nous fit connaître son opinion : « Je ne vois, dit-il, aucune raison pour que les joueurs professionnels actuels vaillent moins que leurs prédécesseurs. Je me risque à mettre à l'actif des anciens, les Lalonde, les Malone, les Pitre, les Nighbor, les Cleghorn, les Joe Hall, les Coutu, etc., un peu plus de conviction, un peu plus de brutalité. En revanche, que de supériorité ceux d'aujourd'hui n'ont-ils pas sur les anciens. Grâce à l'hygiène, au perfectionnement des méthodes de l'entraînement, à la longueur des cédulés, les joueurs actuels connaissent leur métier plus à fond que la majorité des anciens ne connaissaient le leur. Depuis une quinzaine d'années, la technique a pris la place de la force herculéenne, tout en tenant compte qu'un bon gros homme est meilleur qu'un bon petit homme. Avec d'excellents instructeurs comme Lester Patrick, Arthur Ross, Red Dutton, Irvin et Adams, les jours de hockey de nos jours sont plus rusés, autrement dit, ils sont plus « crooks » sur la glace, selon l'expression familière anglaise. Ce qui manque dans la N.H.L. ce sont de bons arbitres de la trempe de Bobby Hewitson, Mike Rodden, Eusébe Daigneault, Bill Stewart, qui n'ont pas eu peur de punir tous les joueurs fautifs. Parmi ceux de cette année, Mickey Ion et Campbell — je ne parle pas des juges de la ligne bleue — sont les deux seuls dont les décisions ne portent pas flanc à la critique. »

Nous vous avons transmis l'opinion autorisée d'une célébrité du hockey, qui met son expérience et son savoir au service des jeunes joueurs de hockey, qui veulent l'écouter.

CULTURE PHYSIQUE A LA MAISON DE DETENTION DES JEUNES DELINQUANTS

Dans notre province, la grande majorité des papas et des mamans nient encore la nécessité des pratiques de culture physique pour leurs enfants. C'est malheureux qu'un très petit nombre seulement de parents ait envisagé le problème d'armer physiquement leurs petits enfants de 7 à 14 ans, disons. Leur rôle, dans notre vie moderne, où souvent tout conspire contre notre santé, ne doit plus se borner à donner aux petits êtres qui les suivent le pain, le gîte, l'éducation et l'instruction. Est-ce là une besogne si ardue que de leur assurer le développement physique au foyer? Non. Un peu de bonne volonté de la part des parents et l'on verrait moins d'enfants de 10 ou 12 ans à poitrines

étroites, à dos ronds, à genoux cagneux. L'on nous dira que l'école prend en charge toute l'éducation de l'enfant. Ce n'est pas l'exacte vérité. L'école n'est qu'un établissement d'instruction. Et ce n'est pas avec une heure par semaine d'éducation physique que l'on donne à l'école que l'on prépare les hommes forts de demain. Sans sacrifier l'instruction à la culture physique, il faudrait aussi que les écoliers fassent des exercices méthodiques de culture physique, tous les jours, pendant une demi-heure ou une heure même. Ces petits ne demandent qu'à être vifs et adroits. Nous oserions dire, sans blesser les

avant celle du caractère des jeunes délinquants, dont les pauvres parents ont donné à d'autres la responsabilité de les élever, les autorités de cette institution tentent tout le nécessaire pour protéger la santé de leurs pensionnaires.

UN PEU DE TOUT

■ L'ancien champion mondial des boxeurs poids lourds, Jack Dempsey se lance dans un autre genre d'affaires. Il vient d'acheter un magasin d'habits d'hommes, angle de la 49^e rue et 7^e avenue, New-York. Le voilà propriétaire d'un hôtel, d'un restaurant, d'une taverne, d'une compa-

faire meilleure figure dans la Ligue Intercollegiale. Nous les supplions d'engager un instructeur canadien-français d'une compétence reconnue. Il y en a plusieurs qui seraient prêts à redorer le blason universitaire, moyennant une compensation raisonnable. Les directeurs n'auront que l'embarras du choix.

■ Ici, nous appelons *bacheliers* les jeunes gens de 18 ou 19 ans, qui terminent leurs études, dans nos collèges classiques, en subissant avec succès les épreuves du baccalauréat. En Allemagne, les directeurs de l'enseignement viennent de décider que leurs apprentis bacheliers sont obligés de faire de l'éducation physique, de passer des brevets sur les sports. Si les jeunes gens n'obtiennent pas leurs brevets sportifs, ils ne peuvent pas recevoir le titre de bachelier. Vous nous direz peut-être : « Qu'avez-vous à chercher vos modèles à l'étranger? » Ce n'est pas en se regardant dans le miroir et en se croyant beaux, bons danseurs, fins causeurs que nos futurs bacheliers arriveront à une santé parfaite. L'éducation physique devrait être obligatoire dans toutes nos écoles. Elle est de tous les âges et de tous les sexes.

■ Henri Cochet, l'excellent joueur de tennis français, se consacre à l'éducation des jeunes tennismen de France (quand les nôtres auront-ils un semblable professeur), et s'attache surtout à garder à chacun sa personnalité. Il n'est pas en faveur d'un style standard. Nos joueurs de tennis pourraient peut-être profiter de ce sage conseil : ne pas chercher à imiter le style des champions. Il leur faut de l'imprévu et un goût plus prononcé de l'attaque.

■ Une femme, Mlle Ruth Gunn, seule au volant de son automobile, vient de boucler le terrible tour de l'Australie, couvrant les 9,000 milles en 9 semaines. Elle a découvert qu'un lac, situé à plus de 125 milles de la mer, était habité par des requins et des espadons, poissons dont la mâchoire supérieure est allongée en forme d'éperon et qui dépassent seize pieds de long.

■ Ab Jenkins, l'intrépide chauffeur américain d'automobile de vitesse, le rival du recordman George Eyston, totalise plus de 2,250,000 milles sans accident. Méditons ses principaux commandements : « Etre en bonne condition physique. Etre maître de son auto en toutes circonstances. Occuper uniquement le bord de la route qui vous est dévolu. Ne jamais « couper ». Ne pas dépasser quand la vision est insuffisante. Avoir toujours une vision parfaite de la route. Ne pas rouler si l'on a bu quelques verres d'alcool. Garder sa voiture en parfait état mécanique. Etre courtois avec les autres chauffeurs. »

■ Jan Kiepura, l'excellent ténor polonais, pratique plusieurs sports. L'artiste du Metropolitan Opera de New-York fait du ski, joue au tennis, au golf et au ping-pong. Il fait aussi de l'aviron, de l'équitation, de la marche et de la natation. Pour être en forme, dit-il, sur la scène et à l'écran, il faut avoir de bons muscles et de bons poudrons.

UN SKIEUR UNIJAMBISTE



Nous avons publié dernièrement, ici même, la photo d'un alpiniste suisse qui réussit, avec une seule jambe, à gravir des montagnes. Que penser d'un de nos compatriotes, M. Jean-Yves Gosselin, de Québec, dix-neuf ans, qui, amputé de la jambe droite, à l'âge de sept ans, exécute sur son ski des sauts de cinquante pieds.

(Photo C.P.R.)

susceptibilités de qui que ce soit, que c'est un peu par votre faute, parents éducateurs, que tant de jeunes canadiens-français deviennent si souvent des timides peu actifs ou maladroits.

Nous conversions, l'autre soir, avec l'un de nos bons amis, M. Jean Jodoin, le jeune et intelligent directeur de la Maison de détention des jeunes délinquants, 5030, rue Saint-Denis, près du Boulevard Saint-Joseph. Le sport tient une large place dans le programme de cette institution. Grâce à l'initiative de M. Jodoin, les 18 jeunes filles et les 32 garçons qui y sont détenus temporairement font, tous les jours, une bonne demi-heure de culture physique. Sans faire passer l'éducation du corps

gnie de liqueurs, d'un magazine et d'un magasin de vêtements masculins. Pas si mal après tout!

■ Les courses de pigeons sont très en vogue en Belgique, en Allemagne et en France. Mais les Etats-Unis possèdent le plus grand nombre de pigeons voyageurs, soit 11,500,000. Plusieurs hommes d'affaires de l'Oncle Sam emploient de ces pigeons pour transporter, chaque soir, les commandes prises durant la journée par leurs commis voyageurs.

■ Les étudiants de l'Université de Montréal auront, tout probablement, leur patinoire, l'an prochain. Cela permettra aux joueurs de hockey de mieux s'entraîner, partant de

L'ACTUALITÉ À TRAVERS L'EUROPE

QU'EST-CE QUE L'EUROPE ?

On se demande même si l'Europe existe vraiment, ou si elle n'est vraiment qu'un nom.

Qu'est-ce que l'Europe ?

Si l'on posait cette question au programme S.V.P. de Radio-Canada, les quatre messieurs chargés de répondre seraient peut-être embarrassés, malgré leur compétence certaine et leur vaste culture.

Evidemment, on peut répondre que c'est un continent qui comprend un certain nombre de pays, dont la France, l'Angleterre, etc.

Mais l'Europe n'est pas seulement une expression géographique. Comme l'a déjà dit je ne sais qui : elle n'est pas une véritable réalité géographique. Ses limites ne sont pas fixes, ni bien affirmées.

Depuis des siècles, on se demande si la Russie doit être comprise dans l'Europe. Avant la guerre, il y avait la Turquie d'Europe ; il n'y en a plus ; mais la dictature de feu Kemal Attaturk voulait quand même faire de la Turquie un pays d'Europe.

Autre affaire : depuis la guerre, l'Empire britannique, dont le cœur est en Europe, s'efforce d'être un monde à part, indépendant de l'Europe. L'Angleterre ne serait donc pas un pays européen.

Par contre, on rentre parfois dans les frontières européennes les colonies françaises de l'Afrique du Nord, dont les liens avec la métropole sont de plus en plus resserrés.

Et l'Europe existe-t-elle historiquement ? En d'autres termes, participe-t-elle à une seule et unique civilisation ? On peut en douter. La culture gréco-latine rencontre, en maints pays dits européens, la civilisation byzantine.

Si l'on continue le questionnaire, on constate qu'il n'y a vraiment pas d'unité politique européenne : dictature et démocratie se chamaillent. Il n'y a pas d'unité religieuse européenne : depuis la Réforme, beaucoup de peuples n'écourent plus Rome. Il n'y a pas d'unité économique européenne : des pays comme l'Angleterre et l'Italie font surtout affaires avec l'Amérique ou l'Asie.

Alors qu'est-ce que l'Europe ?

C'est un ensemble de peuples aux intérêts divergents, opposés ; mais ces peuples, malgré leurs rancunes réciproques, sentent que l'avenir d'une civilisation est menacé : une civilisation faite de nombreux apports mais qui s'oppose et s'opposera toujours à la civilisation orientale.

L'Europe a peur de l'Asie, de ces millions d'Asiatiques qui tous ont la haine du Blanc, de l'Européen surtout.

L'Europe, c'est donc tous ces peuples de la Méditerranée et de l'Atlantique qui devront un jour se défendre contre l'envahisseur asiatique.

LA SOCIÉTÉ DES NATIONS VA-T-ELLE MOURIR ?

Sa santé est plus que chancelante, mais elle devra changer son régime si elle veut résister à tous les microbes.

Certains prétendent que la Société des Nations est déjà morte ! Si elle n'est pas encore disparue, c'est que l'on ne sait si on lui donnera des funérailles de grande classe ou si on l'entertera sans bruit.

En réalité, la Société des Nations n'est pas encore défunte, même si elle semble parfaitement inutile. Comme disent nos gens : Pas forte mais pas morte !

Mais il est indéniable que cette institution traverse, depuis quelques années, une crise dangereuse.

Elle a causé d'autant plus de déceptions qu'elle avait entretenu de nombreuses illusions. Au lendemain de la guerre, les thuriféraires de la Société des Nations lui accordaient, en théorie, tous les pouvoirs et toutes les compétences. On s'aperçut bien vite que dans la pratique, elle était plutôt une école de parlottes et une usine à statistiques. Après ses avatars des derniers années, ses parlottes ont beaucoup moins d'éclat mais elle continue à produire à plein rendement des rapports, graphiques et autres paperasses inutiles.

On ne peut le nier : la Société des Nations n'a plus la confiance des peuples. Sauf quelques solennels barbons, personne ne la prend plus au sérieux.

Alors, devra-t-elle disparaître ?

Ce n'est pas certain : il y a trop de « grands experts », trop de groupes puissants qui ont intérêt à la tenir debout.

par le Globe-Trotter

(Spécial au "Samedi")

Et puis, il n'en reste pas moins qu'elle fut une sorte de « club » où les représentants des nations pouvaient se rencontrer, se connaître et discuter. Pendant qu'ils discutaient, il y avait des chances pour que les causes de conflits fussent oubliées, ou presque.

Si elle veut vivre, la Société des Nations devra se réformer ; soit en augmentant ses pouvoirs, soit en les diminuant. Les Etats ne permettront pas qu'elle les augmente ; elle-même ne consentira sans doute pas à les diminuer.

Elle devra se réformer non seulement dans ses attributions mais aussi dans ses moyens de vivre.

Nous voyons par exemple un pays comme le Canada, qui ne fait rien par lui-même à Genève, déboursant chaque année des centaines de milliers de dollars pour la Société des Nations ; en retour, celle-ci ne nous a causé que des embêtements : rappelez-vous l'affaire des sanctions contre l'Italie, qui ont fait perdre à nos pêcheurs gaspésiens le marché italien. Pendant ce temps, des pays riches n'ont pas versé un sou à la Société des Nations depuis des années !

La Société des Nations va-t-elle mourir ? Ce serait dommage. D'autant plus qu'elle possède à Genève des palais magnifiques, palais magnifiques qui, paraît-il, sont loin d'être payés...

LE DEMEMBREMENT DE LA RUSSIE SOVIÉTIQUE

On prévoit que d'ici peu d'années une guerre civile ou une guerre tout court provoquera la formation de plusieurs nations indépendantes en Russie.

Il y a quelques semaines, j'ai parlé, ici même, des visées allemandes sur cette très riche province russe : l'Ukraine.

L'affaire n'est pas si simple qu'il paraît au premier abord.

En premier lieu, l'Allemagne ne « bouffera » pas l'Ukraine comme elle a « bouffé » l'Autriche.

Et puis, il existe depuis longtemps en Russie des mouvements séparatistes assez puissants. Au temps des Tsars, ces tendances étaient moins fortes, sauf en Pologne.

Maintenant que la Pologne conduit ses propres destinées, c'est l'Ukraine qui tient la vedette de ces mouvements séparatistes. Et l'Allemagne espère bien y trouver son profit.

On sait que l'U.R.S.S., ou Union des Républiques Socialistes Soviétiques, renferme un grand nombre de peuples divers. Par exemple, on donne le nom de Caucasiens aux habitants de trois « républiques » : les Circasiens, les Géorgiens, les Azerbeïjanais et les Arméniens.

Tous ces peuples haïssent profondément les Russes de Moscou et d'ailleurs. Ils sont là plus de 12.000.000 d'habitants qui cherchent une occasion de conquérir leurs indépendances.

Ils détestent d'autant plus les Russes qu'ils ne sont pas des Slaves ; leur histoire, leurs traditions et leur langue ne sont pas celles des Moscovites. Il fallut deux siècles et demi de luttes effroyables pour que les Tsars réussissent à maîtriser les Caucasiens ; ceux-ci n'ont pas oublié qu'ils furent jadis libres et riches.

D'autres peuples, qui ne sont pas russes, subissent le joug des Soviets. Par exemple les Géorgiens à qui, en 1920, le gouvernement de Lénine avait garanti l'indépendance. Mais dès 1921, au mépris des traités et sans aucun prétexte, ce même Lénine annexait de force la Géorgie. Les Géorgiens ne sont pas des Israélites ; aussi la « conscience universelle » ne s'inquiète nullement des massacres qu'on en fit !

Le jour où l'Allemagne pénétrera en Ukraine — si toutefois elle en est capable — ce jour-là ce sera la mort de la Russie ; ce sera aussi la mort du bolchévisme qui périra dans le sang.

Cela présage encore des événements tragiques dont les journaux feront de beaux titres.

Comme tous les grrrands journalistes, je me permets mes petites prédictions. Et vit-on jamais prophète ou astrologue annoncer autre chose que des catastrophes ?



Leurs Majestés le roi et la reine d'Angleterre reçus par le lord-maire de Londres et la mairesse. Dans deux mois, nos souverains seront à Montréal. (Photo exclusivité "Le Samedi")

LES GOUTTES QUI TOMBENT

Le timbre de la cour, au bas du vaste hôtel que la baronne Assermann occupait dans le faubourg Saint-Germain, retentit. La femme de chambre arriva presque aussitôt, apportant une enveloppe.

« Il y a là un monsieur que Madame a convoqué pour quatre heures. »

Mme Assermann décacheta l'enveloppe et lut ces mots imprimés sur une carte : *Agence Barnett et Cie. Renseignements gratuits. Renseignements gratuits.*

« Conduisez ce monsieur dans mon boudoir. »

Valérie — la belle Valérie, comme on l'appelait depuis plus de trente ans, hélas ! — était une personne épaisse et mûre, richement habillée, minutieusement fardée, qui avait conservé de grandes prétentions. Son visage exprimait de l'orgueil, parfois de la dureté, souvent une certaine candeur qui n'était point sans charme. Femme du banquier Assermann, elle tirait vanité de son luxe, de ses relations, de son hôtel, et en général de tout ce qui la concernait. La chronique mondaine lui reprochait certaines aventures un peu scandaleuses. On affirmait même que son mari avait voulu divorcer.

Elle passa d'abord chez le baron Assermann, homme âgé, mal portant, que des crises cardiaques retenaient au lit depuis des semaines. Elle lui demanda de ses nouvelles, et, distraitemment, lui ajusta ses oreillers derrière le dos. Il murmura : « Est-ce qu'on n'a pas sonné ? »

— Oui, dit-elle. C'est ce détective qui m'a été recommandé pour notre affaire. Quelqu'un de tout à fait remarquable, paraît-il.

— Tant mieux, dit le banquier. Cette histoire me tracasse, et, j'ai beau réfléchir, je n'y comprends rien.

Valérie, qui avait l'air soucieux également, sortit de la chambre et gagna son boudoir. Elle y trouva un individu bizarre, bien pris comme taille, carré d'épaules, solide d'aspect, mais vêtu d'une redingote noire, ou plutôt verdâtre, dont l'étoffe luisait comme la soie d'un parapluie. La figure, énergique et rudement sculptée, était jeune, mais abîmée par une peau âpre, rugueuse, rouge, une peau de brique. Les yeux, froids et moqueurs derrière un monocle qu'il mettait indifféremment à droite ou à gauche, s'animaient d'une gaieté juvénile.

« M. Barnett ? » dit-elle.

Il se pencha sur elle, et, avant qu'elle n'eût le loisir de retirer sa main, il la lui baisa, avec un geste arrondi que suivit un imperceptible claquement de langue, comme s'il appréciait la saveur parfumée de cette main.

« Jim Barnett, pour vous servir, madame la baronne. J'ai reçu votre lettre, et le temps de broser ma redingote... »

Interdite, elle hésitait à mettre l'intrus à la porte. Mais il lui opposait une telle désinvolture de grand seigneur qui connaît son code de courtoisie mondaine, qu'elle ne pût que prononcer : « Vous avez l'habitude, m'a-t-on dit, de débrouiller des affaires compliquées... »

Il sourit d'un air avantageux : « C'est plutôt un don chez moi, le don de voir clair et de comprendre. »

La voix était douce, le ton impérieux, et toute l'attitude gardait une façon d'ironie discrète et de



« Non ! » répétait-elle obstinément.

persiflage léger. Il semblait si sûr de lui et de ses talents, qu'on ne pouvait se soustraire à sa propre conviction, et Valérie elle-même sentit qu'elle subissait, du premier coup, l'ascendant de cet inconnu, vulgaire détective, chef d'agence privée. Désireuse de prendre quelque revanche, elle insinua :

« Il est peut-être préférable de fixer entre nous... les conditions... »

— Totalemment inutile, déclara Barnett.

— Cependant — et elle sourit à son tour — vous ne travaillez pas pour la gloire ?

— L'agence Barnett est entièrement gratuite, madame la baronne. »

Elle parut contrariée.

« J'aurais préféré que notre accord prévît tout au moins une indemnité, une récompense. »

— Un pourboire », ricana-t-il.

Elle insista :

« Je ne puis pourtant pas... »

— Rester mon obligée ? Une jolie femme n'est jamais l'obligée de personne. »

Et, sur-le-champ, sans doute pour corriger un peu la hardiesse de cette boutade, il ajouta :

« D'ailleurs, ne craignez rien, madame la baronne. Quels que soient les services que je pourrai vous rendre, je m'arrangerai pour que nous soyons entièrement quittes. »

Que signifiaient ces paroles obscures ? L'individu avait-il l'intention de se payer soi-même ? Et de quelle nature serait le règlement ?

Valérie eut un frisson de gêne et rougit. Vraiment, M. Barnett suscitait en elle une inquiétude

confuse, qui n'était point sans analogie avec les sentiments qu'on éprouve en face d'un cambrioleur. Elle pensait aussi... mon Dieu, oui... elle pensait qu'elle avait peut-être affaire à un amoureux, qui aurait choisi cette manière originale de s'introduire chez elle. Mais comment savoir ? Et dans tous les cas, comment réagir ? Elle était intimidée et dominée, confiante en même temps, et toute disposée à se soumettre, quoi qu'il en pût advenir. Et ainsi, quand le détective l'interrogea sur les causes qui l'avaient poussée à demander le concours de l'agence Barnett, elle parla sans détours et sans préambule, comme il exigeait qu'elle parlât. L'explication ne fut pas longue : M. Barnett semblait pressé.

« C'est l'avant-dernier dimanche, dit-elle. J'avais réuni quelques amis pour le bridge. Je me couchai d'assez bonne heure, et m'endormis comme à l'ordinaire. Le bruit qui me réveilla vers les quatre heures — exactement quatre heures dix — fut suivi d'un grincement qui me parut celui d'une porte qui se ferme. Cela provenait de mon boudoir. »

— C'est-à-dire de cette pièce ? interrompit M. Barnett.

— Oui, laquelle pièce est contiguë, d'une part à ma chambre (M. Barnett s'inclina respectueusement du côté de cette chambre) et, d'autre part, au couloir qui mène vers l'escalier de service. Je ne suis pas peureuse. Après un moment d'attente, je me levai. »

Nouveau salut de M. Barnett devant cette vision de la baronne sautant du lit.

« Donc, dit-il, vous vous levâtes ?... »

— Je me levai, j'entrai et j'allumai. Il n'y avait personne, mais cette petite vitrine était tombée avec tous les objets, bibelots et statuettes qui s'y trouvaient, et dont quelques-uns étaient cassés. Je passai chez mon mari, qui lisait dans son lit. Il n'avait rien entendu. Très inquiet, il sonna le maître d'hôtel qui commença aussitôt des investigations, lesquelles furent poursuivies, dès le matin, par le commissaire de police.

— Et le résultat ? demanda M. Barnett.

— Le voici. Pour l'arrivée et pour le départ de l'individu, aucun indice. Comment était-il entré ? Comment était-il sorti ? Mystère. Mais on découvrit, sous un pouf, parmi les débris des bibelots, une demi-bougie, et un poignon à manche de bois très sale. Or, nous savions qu'au milieu de l'après-midi précédent, un ouvrier plombier avait réparé les robinets du lavabo de mon mari, dans son cabinet de toilette. On interrogea le patron qui reconnut l'outil et chez qui on trouva l'autre moitié de la bougie.

— Par conséquent, interrompit Jim Barnett, de ce côté, une certitude ?

— Oui, mais contredite par une autre certitude aussi indiscutable, et vraiment déconcertante. L'enquête prouva que l'ouvrier avait pris le rapide de Bruxelles à six heures du soir, et qu'il était arrivé là-bas à minuit, donc trois heures avant l'incident.

— Bigre ! et cet ouvrier est revenu ?

— Non. On a perdu ses traces à Anvers où il dépensait l'argent sans compter.

— Et c'est tout ?

— Absolument tout.

— Qui a suivi cette affaire ?

— L'inspecteur Béchoux.

M. Barnett manifesta une joie extrême. — « Béchoux ? Ah ! cet excellent Béchoux ! un de mes bons amis, madame la baronne. Nous avons bien souvent travaillé ensemble. »

— C'est lui, en effet, qui m'a parlé de l'agence Barnett.

— Probablement parce qu'il n'aboutissait pas ?

— Justement.

— Ce brave Béchoux ! combien je serais heureux de lui rendre service !... ainsi qu'à vous, madame la baronne, croyez-le bien... Surtout à vous !... »

M. Barnett se dirigea vers la fenêtre où il appuyait son front, et demeura quelques instants à réfléchir. Il jouait du tambour sur la vitre et sifflait un petit air de danse. Enfin il retourna près de Mme Assermann et reprit :

« L'avis de Béchoux, le vôtre, madame, c'est qu'il y a eu tentative de vol, n'est-ce pas ? »

— Oui, tentative infructueuse, puisque rien n'a disparu.

— Admettons-le. En tout cas, cette tentative avait un but précis, et que vous devez connaître. Lequel ?

— Je l'ignore, répliqua Valérie, après une légère hésitation.

Le détective sourit.

« Me permettez-vous, madame la baronne, de hausser respectueusement les épaules ? »

Et, sans attendre la réponse, tendant un doigt ironique vers un des panneaux d'étoffe qui encadraient le boudoir, au-dessus de la plinthe, il demanda, comme on demande à un enfant qui a caché un objet :

« Qu'y a-t-il, sous ce panneau ? »

— Mais rien, fit-elle, interloquée... Qu'est-ce que cela veut dire ? »

M. Barnett prononça d'un ton sérieux :

« Cela veut dire que la plus sommaire des inspections permet de constater que les bords de ce rectangle d'étoffe sont un peu fatigués, madame la baronne, qu'ils paraissent, à certains endroits, séparés de la boiserie par une fente, et qu'il y a tout lieu, madame la baronne, de supposer qu'un coffrefort se trouve dissimulé là. »

Valérie tressaillit. Comment, sur des indices aussi vagues, M. Barnett avait-il pu deviner ?... D'un mouvement brusque, elle fit glisser le panneau désigné. Elle découvrit ainsi une petite porte d'acier, et, fébrilement, manœuvra les trois boutons d'une serrure de coffre. Une inquiétude irraisonnée la bouleversait. Quoique l'hypothèse fût inadmissible, elle se demandait si l'étrange personnage ne l'avait pas dévalisée durant les quelques minutes où il était resté seul.

A l'aide d'une clef tirée de sa poche, elle ouvrit, et, tout de suite, eut un soupir de satisfaction. Il y avait là, unique objet déposé, un magnifique collier de perles qu'elle saisit vivement, et dont les trois rangs se déroulèrent autour de son poignet.

M. Barnett se mit à rire.

« Vous voilà plus tranquille, madame la baronne. Ah ! c'est que les cambrioleurs sont si adroits, si audacieux ! Il faut se méfier, madame la baronne, car vraiment, c'est une bien jolie pièce, et je comprends qu'on vous l'ait volée. »

Elle protesta.

« Mais il n'y a pas eu de vol. Si tant est qu'on ait voulu s'en emparer, l'entreprise a échoué. »

— Croyez-vous, madame la baronne ?

— Si je le crois ! Mais puisque le voici ! Puisque je l'ai entre les mains ! Une chose volée disparaît. Or le voici. »

Il rectifia paisiblement :

« Voici un collier. Mais êtes-vous sûre que ce soit votre collier ? Etes-vous sûre que celui-ci ait une valeur quelconque ? »

— Comment ! fit-elle exaspérée. Mais il n'y a pas quinze jours que mon bijoutier l'estimait un demi-million.

— Quinze jours... c'est-à-dire cinq jours avant la nuit... Mais actuellement ?... Remarquez que je ne sais rien... Je ne l'ai pas expertisé, moi... Je suppose simplement... Et je vous demande si aucun soupçon ne se mêle à votre certitude ? »

Valérie ne bougeait plus. De quel soupçon parlait-il ? A propos de quoi ? Une anxiété confuse montait en elle, suscitée par l'insistance vraiment pénible de son interlocuteur. Au creux de ses mains ouvertes, elle soupesait la masse des perles amoncelées, et voilà que cette masse lui paraissait devenir de plus en plus légère. Elle regardait, et ses yeux discernaient des coloris différents, des reflets inconnus, une égalité choquante, une perfection équivoque, tout un ensemble de détails troublants. Ainsi, dans l'ombre de son esprit, la vérité commençait à luire, de plus en plus distincte et menaçante.

Barnett modula un petit rire d'allégresse.

« Parfait ! Parfait ! Vous y venez ! Vous êtes sur la bonne route !... Encore un petit effort, »

Une merveilleuse aventure
d'Arsène Lupin, le célèbre
gentleman-cambrioleur, ra-
contée par l'un des roman-
ciers les plus populaires
d'aujourd'hui,

Maurice Leblanc

madame la baronne, et vous y verrez clair. Tout cela est tellement logique ! L'adversaire ne vole pas, mais substitue. De la sorte rien ne disparaît, et, s'il n'y avait pas eu ce damné petit bruit de vitrine, tout se passait dans les ténèbres et demeurerait dans l'inconnu. Vous auriez ignoré jusqu'à nouvel ordre que le véritable collier s'était évanoui, et que vous exhibiez sur vos blanches épaules un collier de fausses perles. »

La familiarité de l'expression ne la choqua point. Elle songeait à bien autre chose ! M. Barnett s'inclina devant elle, et, sans lui laisser le temps de respirer, marchant droit au but, il articula :

« Donc, un premier point acquis, le collier s'est évanoui. Ne nous arrêtons pas en si bonne voie, et, maintenant que nous savons ce qui fut volé, cherchons, madame la baronne, qui vola. Ainsi le veut la logique d'une enquête bien conduite. Dès que nous connaissons notre voleur, nous serons bien près de lui reprendre l'objet de son vol... troisième étape de notre collaboration. »

Il tapota cordialement les mains de Valérie.

« Ayez confiance, baronne. Nous avançons. Et, tout d'abord, si vous m'y autorisez, une petite hypothèse. Excellent procédé que l'hypothèse. Ainsi, supposons que votre mari, bien que malade, ait pu, l'autre nuit, se traîner de sa chambre jusqu'ici, qu'il se soit muni de la bougie, et, à tout hasard, de l'instrument oublié par le plombier, qu'il ait ouvert le coffrefort, qu'il ait maladroitement renversé la vitrine, et qu'il se soit enfui de peur que vous n'ayez entendu, comme tout devient lumineux ! Comme il serait naturel, en ce cas, que l'on n'eût point relevé la moindre trace d'arrivée ou de départ ! Comme il serait naturel que le coffrefort eût été ouvert sans effraction, puisque le baron Assermann, au cours des années, quand il avait la douce faveur de pénétrer dans vos appartements particu-

liers, a dû, bien des soirs, entrer ici avec vous, assister au maniement des la serrure, noter les déliés et les intervalles, compter le nombre de crans déplacés, et peu à peu, de la sorte, connaître les trois lettres du chiffre. »

La « petite hypothèse », comme disait Jim Barnett, parut terrifier la belle Valérie au fur et à mesure qu'il en déroulait devant elle les phases successives. On aurait dit qu'elle les voyait revivre, et se souvenait.

Eperdue, elle balbutia : « Vous êtes fou ! mon mari est incapable... Si quelqu'un est venu, l'autre nuit, ce ne peut être lui... C'est en dehors de toute possibilité... »

Il insinua :

« Est-ce qu'il existait une copie de votre collier ? »

— Oui... Par prudence, mon mari en avait fait faire une, à l'époque de l'achat, il y a quatre ans.

— Et qui la possédait ?

— Lui », dit-elle très bas.

Jim Barnett conclut joyeusement :

« C'est cette copie que vous tenez entre les mains ! C'est elle qui a été substituée à vos perles véritables. Les autres, les vraies, il les a prises. Pour quelle cause ? La fortune du baron Assermann le mettant au-dessus de toute accusation de vol, devons-nous envisager des mobiles d'un ordre intime... vengeance... besoin de tourmenter, de faire du mal, peut-être de punir ? N'est-ce pas ? une jeune et jolie femme peut commettre certaines imprudences, bien légitimes, mais qu'un mari juge avec quelque sévérité... Excusez-moi, baronne. Il ne m'appartient pas d'entrer dans les secrets de votre ménage, mais seulement de chercher, d'accord avec vous, où se trouve votre collier. »

— Non ! s'écria Valérie, avec un mouvement de recul, non ! non ! »

Elle en avait soudain assez, de cet insupportable auxiliaire, qui, en quelques minutes de conversation, presque badine par instants, et d'une façon contraire à toutes les règles d'une enquête, découvrait avec une aisance diabolique tous les mystères qui l'enveloppaient, et lui montrait, d'un air goguenard, l'abîme où le destin la précipitait. Elle ne voulait plus entendre sa voix sarcastique :

« Non », répétait-elle obstinément.

Il s'inclina.

« A votre aise, madame. Loin de moi l'idée de vous importuner. Je suis là pour vous rendre service et dans la mesure où cela vous plaît. Au point où nous en sommes, d'ailleurs, je suis persuadé que vous pouvez vous dispenser de votre aide, d'autant plus que votre mari, ne pouvant sortir, n'aura certes pas commis l'imprudence de confier les perles à quelqu'un, et qu'il doit les avoir cachées dans un coin quelconque de son appartement. Une recherche méthodique vous les livrera. Mon ami Béchoux me semble tout indiqué pour cette petite besogne professionnelle. Un mot encore. Au cas où vous auriez besoin de moi, téléphonez à l'Agence, ce soir, de neuf à dix. Je vous salue, madame. »

De nouveau, il lui baisa la main, sans qu'elle osât esquiver la moindre résistance. Puis il partit d'un pas sautillant, en se dandinant sur ses hanches avec satisfaction. Bientôt la porte de la cour fut refermée.

Le soir même, Valérie mandait l'inspecteur Béchoux dont la présence continue à l'hôtel Assermann ne pouvait paraître que naturelle, et les recherches commencèrent. Béchoux, policier estimable, élève du fameux Ganimard, et qui travaillait selon les méthodes courantes, divisa la chambre, le cabinet de toilette, et le bureau particulier, en secteurs qu'il visita tour à tour. Un collier à trois rangs de perles constitue une masse qu'il n'est pas possible de celer, surtout à des gens du métier comme lui. Cependant, après huit jours d'efforts acharnés, après des nuits aussi, où, profitant de ce que le baron avait l'habitude de prendre des soporifiques, il explorait le lit lui-même et le dessous du lit, l'inspecteur Béchoux se découragea. Le collier ne pouvait être dans l'hôtel.

Malgré ses répugnances, Valérie pensait à reprendre contact avec l'Agence Barnett et à demander secours à l'intolérable personnage. Qu'importait que celui-là lui baisât la main et l'appelât chère baronne, s'il parvenait au but ?

Mais un événement, que tout annonçait sans qu'on pût le croire aussi proche, brusqua la situation. Une fin d'après-midi, on vint la chercher en hâte : son mari était la proie d'une crise inquiétante. Prostré sur le divan, au seuil du cabinet de toilette, il étouffait. Sa face décomposée marquait d'atroces souffrances.

Effrayée, Valérie téléphona au docteur. Le baron marmotta :

« Trop tard... trop tard... »

— Mais non, dit-elle, je te jure que tout ira bien. »

Il essaya de se lever.

« A boire... demanda-t-il en titubant vers la toilette. »

— Mais tu as de l'eau dans la carafe, mon ami.

— Non... non... pas de cette eau-là...

— Pourquoi ce caprice ?

— Je veux boire l'autre... celle-ci... »

Il retomba sans forces. Elle ouvrit vivement le robinet du lavabo qu'il désignait, puis alla chercher un verre qu'elle remplit et que, finalement, il refusa de boire.

Un long silence suivit. L'eau coulait doucement à côté. La figure du moribond se creusait.

Il lui fit signe qu'il avait à parler. Elle se pencha. Mais il dut craindre que les domestiques n'entendissent, car il ordonna :

« Plus près... plus près... »

Elle hésitait, comme si elle eût redouté les paroles qu'il voulait dire. Le regard de son mari fut si impérieux, que, soudain domptée, elle s'agenouilla et colla presque son oreille contre lui. Des mots furent chuchotés, incohérents, et dont elle pouvait tout au plus deviner le sens.

« Les perles... le collier... Il faut que tu saches, avant que je ne parte... Voilà... tu ne m'as jamais aimé... Tu m'as épousé... à cause de ma fortune... »

Elle protesta, indignée, contre une accusation si cruelle à cette heure solennelle. Mais il lui avait saisi le poignet, et il répétait, confusément, d'une voix de délire :

« A cause de ma fortune, et l'as prouvé par ta conduite... Tu n'as pas été une bonne épouse, et c'est pourquoi j'ai voulu te punir... En ce moment même, je suis en train de te punir... Et j'éprouve une joie affreuse... Mais il faut que cela soit... et j'accepte de mourir parce que les perles s'évanouissent... Tu ne les entends pas qui tombent, et qui s'en vont au torrent ? Ah ! Valérie, quel châtement... les gouttes qui tombent... les gouttes qui tombent. »

Il n'avait plus de forces. Les domestiques le portèrent sur son lit. Bientôt, le docteur arrivait, et il vint aussi deux vieilles cousines que l'on avait averties et qui ne bougèrent plus de la chambre. Elles semblaient attentives aux moindres gestes de Valérie, et toutes prêtes à défendre les tiroirs et les commodes contre toute atteinte.

L'agonie fut longue. Le baron Assermann mourut au petit jour, sans avoir prononcé d'autres paroles. Sur la demande formelle des deux cousines, les scellés furent mis aussitôt à tous les meubles de la chambre. Et les longues heures funèbres de la veillée commencèrent...

Deux jours plus tard, après l'enterrement, Valérie reçut la visite du notaire de son mari qui lui demanda un entretien particulier.

Il gardait une expression grave et affligée, et il dit :

« La mission que je dois remplir est pénible, madame la baronne, et je voudrais l'exécuter aussi rapidement que possible, tout en vous assurant d'avance que je n'approuve pas, que je ne saurais approuver ce qui a été fait à votre détriment. Mais je me suis heurté à une volonté inflexible. Vous connaissiez l'obstination de M. Assermann, et, malgré mes efforts... »

— Je vous en prie, expliquez-vous, supplia Valérie.

— Voici donc, madame la baronne. Voici. J'ai entre les mains un premier testament de M. Assermann qui date d'une vingtaine d'années, et qui vous

désignait alors comme légataire universelle et seule héritière. Mais je dois vous dire que, le mois dernier, il m'a confié qu'il en avait fait un autre... par lequel il laissait toute sa fortune à ses deux cousines.

— Et vous l'avez, cet autre testament ?

— Après me l'avoir lu, il l'a enfermé dans le secrétaire que voici. Il désirait que l'on n'en prit connaissance qu'une semaine après sa mort. Les scellés ne pourront être levés qu'à cette date. »

La baronne Assermann comprit alors pourquoi son mari lui avait conseillé, quelques années auparavant, à l'époque de violents désaccords entre eux, de vendre tous ses bijoux et d'acheter, avec cet argent, un collier de perles. Le collier étant faux, Valérie étant déshéritée et n'ayant aucune fortune, elle demeurerait sans ressources.

La veille du jour fixé pour la levée des scellés, une automobile s'arrêta devant une modeste boutique de la rue de Laborde, qui portait cette inscription :

*Agence Barnett et Cie
ouverte de deux à trois heures.
Renseignements gratuits.*

Une dame en grand deuil descendit et frappa.

Mais qu'y a-t-il donc ? Vous êtes en deuil ? Rien de sérieux, j'espère ? Ah ! mon Dieu, suis-je étourdi ! Je me rappelle... Le baron Assermann, n'est-ce pas ? Quelle catastrophe ! Un homme si charmant, qui vous aimait tant ! Et alors, où en étions-nous ? »

Il tira de sa poche un menu carnet qu'il feuilleta.

« Baronne Assermann... Parfait, je me souviens... Perles fausses. Mari cambrioleur... Jolie femme... Très jolie femme... Elle doit me téléphoner... »

« Eh bien, chère madame, conclut-il avec une familiarité croissante, je l'attends toujours, ce coup de téléphone. »

Cette fois encore, Valérie fut déroutée par le personnage. Sans pouvoir se poser en femme que la mort de son mari a terrassée, elle éprouvait tout de même des sentiments pénibles, auxquels s'ajoutaient l'angoisse de l'avenir et l'horreur de la misère. Elle venait de passer quinze jours affreux, avec des visions de ruine et de détresse, avec des cauchemars, des remords, des épouvantes, des désespoirs dont les traces marquaient durement son visage flétri... Et voici qu'elle se trouvait en face d'un petit jeune homme joyeux, désinvolte et papillonnant, qui n'avait

adroitement charpenté ! Tout de suite, je vous l'avoue, j'ai flairé le truc, et, quand vous m'avez parlé d'un ouvrier plombier, j'ai vu immédiatement le rapport entre la réparation effectuée au lavabo et les projets du baron Assermann. Je me suis dit : « Mais, saprelotte, tout est là ! En même temps que le baron combinait la substitution du collier, il se réservait une bonne cachette pour les vraies perles ! » Car, pour lui, c'était l'essentiel, n'est-ce pas ? S'il vous avait simplement frustrée des perles, pour les jeter dans la Seine comme un paquet sans valeur dont on veut se débarrasser, ce n'eût été qu'une moitié de vengeance. Afin que cette vengeance fut complète, totale, magnifique, il lui fallait garder les perles à sa portée, et les enfouir, par conséquent, dans une cachette toute proche et vraiment inaccessible. Et c'est ce qui fut. »

Jim Barnett s'amusait beaucoup et continuait en riant :

« C'est ce qui fut, grâce aux instructions qu'il donna, et vous entendez d'ici le dialogue entre le compagnon plombier et le banquier : « Dites donc, y'a, examinez ce tuyau de vidange, sous mon lavabo ; il descend jusqu'à la plinthe et s'en va de mon cabinet de toilette en pente presque insensible, n'est-ce pas ? Eh bien, cette pente, vous allez encore l'atténuer, et vous allez même, ici, dans ce coin obscur, relever un peu le tuyau de manière à former une sorte de cul-de-sac où un objet pourrait au besoin séjourner. Si l'on ouvre le robinet, l'eau coulera, remplira tout de suite le cul-de-sac, et entraînera l'objet. Vous comprenez, mon ami ? Oui ? En ce cas, sur le côté du tuyau, contre le mur, afin qu'on ne puisse le voir, percez-moi un trou d'environ un centimètre de diamètre... Juste à cet endroit... A merveille ! Ça y est ! Maintenant obturez-moi ce trou avec ce bouchon de caoutchouc. Nous y sommes ? Parfait, mon ami. Il ne me reste plus qu'à vous remercier, et à régler cette petite question entre nous. On est d'accord, n'est-ce pas ? Pas un mot à personne ? Le silence. Tenez, voici de quoi prendre un billet ce soir, à six heures, pour Bruxelles. Et voici trois chèques à toucher là-bas, un par mois. Dans trois mois, liberté de revenir. Adieu, mon ami. » Sur quoi, poignée de main. Et le soir même, ce soir où vous avez entendu du bruit dans votre boudoir, substitution des perles et dépôt des véritables dans la cachette préparée, c'est-à-dire au creux du tuyau ! Et alors, vous comprenez ? Se sentant perdu, le baron vous appelle : « Un verre d'eau, je t'en prie. Non, pas de l'eau de la carafe... mais de celle qui est là. » Vous obéissez. Et c'est le châtement, le châtement terrible déclenché par votre main qui tourne le robinet. L'eau coule, entraîne les perles, et le baron enthousiasmé marmotte : « Tu entends ? elles s'en vont... elles tombent dans les ténèbres. »

La baronne avait écouté, muette et bouleversée, et cependant, plus que l'horreur de cette histoire où apparaissaient si cruellement toute la rancœur et toute la haine de son mari, elle évoquait une chose qui se dégageait des faits avec une précision effrayante.

« Vous saviez donc ? murmura-t-elle... Vous saviez la vérité ? »

— Dame, fit-il, c'est mon métier.

— Et vous n'avez rien dit !

— Comment ! Mais c'est vous, baronne, qui m'avez empêché de dire ce que je savais, ou ce que j'étais sur le point de savoir, et qui m'avez congédié, quelque peu brutalement. Je suis un homme discret, moi. Je n'ai pas insisté. Et puis ne fallait-il pas vérifier ? »

La symphonie de la pluie

*Au rythme de la pluie où tombe avec le jour,
Sous un ciel spongieux, la tristesse des choses,
Dans le morne décor qui baigne le contour
Du jardin désolé et des fenêtres closes.*

*Le Poète emporté vers les lointains moroses,
Tel un oiseau captif aux serres du vautour,
Evoque la Nature en proie à des névroses
Ainsi qu'une coquette en mal sur le retour.*

*Dans la plainte du vent, sous les nuages sombres,
Il entrevoit alors comme un frôlement d'ombres
Dont le troublant profil passe et s'évanouit...*

*Si la Nature en deuil a d'ineffables charmes,
Rien n'est plus douloureux que d'entendre, la nuit,
Ruisseler sur le cœur la pluie à pleines larmes...*

OCTAVE HOUDAILLE

« Entrez », cria-t-on de l'intérieur. Elle entra.

« Qu'est-ce qui est là ? reprit une voix qu'elle reconnut, et qui partait d'une arrière-boutique séparée de l'agence par un rideau. »

— La baronne Assermann, dit-elle.

— Ah ! toutes mes excuses, baronne. Veuillez vous asseoir. J'accours. »

Valérie Assermann attendit, tout en examinant le bureau. Il était en quelque sorte tout nu : une table, deux vieux fauteuils, des murs vides, pas de dossiers, pas la moindre papeterie. Un appareil téléphonique constituait l'unique ornement et l'unique instrument de travail. Sur un cendrier cependant, des bouts de cigarettes de grand luxe, et, par toute la pièce, une odeur fine et délicate.

La tenture du fond se souleva, et Jim Barnett jaillit, alerte et souriant. Même redingote râpée, nœud de cravate tout fait, et surtout mal fait. Monocle au bout d'un cordon noir.

Il se précipita sur une main dont il embrassa le gant.

« Comment allez-vous, baronne ? C'est pour moi un véritable plaisir.

pas du tout l'air de comprendre la situation.

Pour donner à l'entretien le ton qui convenait, elle raconta les événements avec beaucoup de dignité, et, tout en évitant de récriminer contre son mari, répéta les déclarations du notaire.

« Parfait ! Très bien !... ponctua le détective, avec un sourire approbateur... Parfait !... Tout cela s'enchaîne admirablement. C'est un plaisir de voir dans quel ordre se déroule ce drame passionnant ! »

— Un plaisir ? interrogea Valérie, de plus en plus désespérée.

— Oui, un plaisir que doit avoir ressenti vivement mon ami l'inspecteur Béchoux... Car je suppose qu'il vous a expliqué ?... »

— Quoi ?

— Comment, quoi ? Mais le nœud de l'intrigue, le ressort de la pièce ! Hein, est-ce assez cocasse ? Ce que Béchoux a dû rire ! »

Jim Barnett riait de bon cœur, en tout cas, lui.

« Ah ! le coup du lavabo ! en voilà une trouvaille ! Vaudeville plutôt que drame, d'ailleurs ! Mais combien

— Et vous avez vérifié ? balbutia Valérie.

— Oh simple curiosité.

— Quel jour ?

— Cette même nuit.

— Cette même nuit ? Vous avez pu pénétrer dans la maison ? dans cet appartement ? Mais je n'ai pas entendu...

— L'habitude d'opérer sans bruit. Le baron Assermann non plus n'a rien entendu... Et cependant...

— Cependant ?...

— Pour me rendre compte, j'ai élargi le trou du tuyau... vous savez ?... ce trou par lequel on les avait introduites.

Elle tressaillit.

« Alors ?... alors ?... vous avez vu ?... »

— J'ai vu.

— Les perles ?...

— Les perles étaient là.

Valérie répéta plus bas, la voix étranglée :

« Alors, si elles étaient là, alors vous avez pu... les prendre... »

Il avoua ingénument :

« Mon Dieu, je crois que sans moi, Jim Barnett, elles eussent subi le sort que M. Assermann leur avait réservé pour le jour prévu de sa mort prochaine, le sort qu'il a décrit... rappelez-vous... « Elles s'en vont... elles tombent dans les ténèbres... Des gouttes qui tombent... » Et sa vengeance eût réussi, ce qui aurait été dommage. Un si beau collier... une pièce de collection ! »

Valérie n'était pas une femme à sursauts de violence et à explosions de colère qui eussent dérangé l'harmonie de sa personne. Mais, en l'occasion, une telle fureur la secoua, qu'elle bondit vers le sieur Barnett et tâcha de le saisir ou collet.

« C'est un vol ! Vous n'êtes qu'un aventurier... Je m'en doutais... Un aventurier ! un aigrefin ! »

Le mot « aigrefin » délecta le jeune homme.

« Aigrefin !... charmant... » chuchota-t-il.

Mais Valérie ne s'arrêtait pas. Tremblante de rage, elle arpentait la pièce en criant :

« Je ne me laisserai pas faire ! Vous me le rendrez, et tout de suite ! Sinon, je prévienne la police.

— Oh ! le vilain projet ! s'exclama-t-il, et comment une jolie femme comme vous peut-elle ainsi manquer de délicatesse à l'égard d'un homme qui fut tout dévouement et toute probité ! »

Elle haussa les épaules et ordonna :

« Mon collier ! »

— Mais il est à votre disposition, sacrebleu ! Croyez-vous que Jim Barnett dévalise les gens qui lui font l'honneur de l'utiliser ? Fichtre ! que deviendrait l'Agence Barnett et Cie, dont la vogue est précisément fondée sur sa réputation d'intégrité et sur son désintéressement absolu ? Pas un sou, je ne réclame pas un sou aux clients. Si je gardais vos perles, je serais un voleur, un aigrefin. Et je suis un honnête homme. Le voici, votre collier, chère baronne ! »

Il exhiba un sac d'étoffe qui contenait les perles recueillies et le posa sur la table.

Stupéfaite, la « chère baronne » saisit le précieux collier d'une main qui tremblait. Elle n'en pouvait croire ses yeux. Était-il admissible que cet individu restituât ainsi ?... Mais, soudain, elle dut craindre que ce ne fût là qu'un bon mouvement, car elle se sauva vers la porte, d'un pas saccadé, et sans le moindre merci.

« Comme vous êtes pressée ! dit-il en riant. Vous ne les comptez même pas ! Trois cent quarante-cinq. Elles y sont toutes... Et ce sont les vraies, cette fois... »

— Oui, oui... fit Valérie... je sais...

— Vous êtes sûre, n'est-ce pas ? Ce sont bien celles que votre bijoutier estimait cinq cent mille francs ?

— Oui... les mêmes.

— Vous le garantissez ?

— Oui, dit-elle nettement.

— En ce cas, je vous les achète.

— Vous me les achetez ? Que signifie ?

— Cela signifie qu'étant sans fortune vous serez obligée de les vendre. Alors autant vous adresser à moi, qui vous offre plus que personne au monde... vingt fois leur valeur. Au lieu de cinq cent mille francs, je vous propose dix millions. Ha ! ha ! vous voilà tout ébahie ! Dix millions, c'est un chiffre.

— Dix millions !

— Exactement le prix auquel se monte, dit-on, l'héritage de M. Assermann.

Valérie s'était arrêtée devant la porte.

« L'héritage de mon mari, dit-elle. Je ne saisis pas le rapport... Expliquez-vous. »

Jim Barnett scanda doucement :

« L'explication tient en quelques mots. Vous avez à choisir : ou bien le collier de perles, ou bien l'héritage.

— Le collier de perles ?... l'héritage ?... répéta-t-elle sans comprendre.

— Mon Dieu, oui. Cet héritage, comme vous me l'avez dit, dépend de deux testaments, le premier en votre faveur, le second en faveur de deux vieilles cousines riches comme Crésus, et, paraît-il, méchantes comme des sorcières. Que l'on ne retrouve pas le second, c'est le premier qui est valable. »

Elle prononça sourdement :

« Demain on doit lever les scellés et ouvrir le secrétaire. Le testament s'y trouve. »

— Il s'y trouve... ou il n'y s'y trouve plus, ricana Barnett. J'avoue même qu'à mon humble avis il ne s'y trouve plus.

— Est-ce possible ?

— Très possible... presque certain même... Je crois me souvenir, en effet, que, le soir de notre conversation, lorsque je suis venu palper le tuyau du lavabo, j'en ai profité pour faire une visite domiciliaire chez votre mari. Il dormait si bien !

— Et vous avez pris le testament ? dit-elle en frémissant.

— Ça m'en a tout l'air. C'est bien ce griffonage, n'est-ce pas.

Il déplaça une feuille de papier timbré, où elle reconnut l'écriture de M. Assermann, et elle put lire ces phrases :

« Je soussigné, Assermann, Léon-Joseph, banquier, en raison de certains faits qu'elle n'a pas oubliés, déclare que ma femme ne pourra émettre la moindre prétention sur ma fortune, et que... »

Elle n'acheva pas. Sa voix s'étranglait. Toute défaillante, elle tomba sur le fauteuil, en bégayant :

« Vous avez volé ce papier !... Je ne veux pas être complice... Il faut que les volontés de mon pauvre mari soient exécutées ! Il le faut ! »

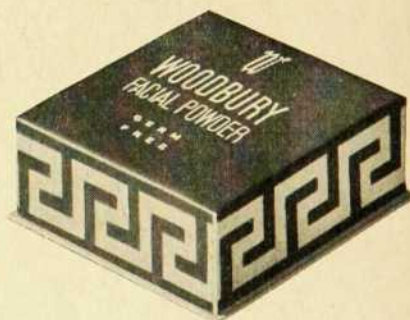
Jim Barnett esquissa un mouvement d'enthousiasme :

« Ah ! c'est bien, ce que vous faites, chère amie ! Le devoir est là,

(Lire la suite page 15)



Parce que Jeanne sait se maquiller — qu'elle n'a pas le nez luisant — et qu'elle emploie une poudre qui anime son teint



POUDRE de visage
Woodbury

QUEL EMBARRAS... cette vilaine huile qui faire reluire votre nez ! Songez-y un peu ! Saviez-vous que l'infection peut empirer cet état ? Grâce soient rendues à la Poudre Woodbury contenant un ingrédient spécial qui décourage les germes qui font reluire le nez. La Poudre Woodbury protège longtemps parce qu'elle adhère bien.

Mais vous n'avez pas l'air poudrée. Les 7 nuances Woodbury animent votre teint particulier. Champagne, la nouvelle création, est recommandée par Mme Suzy, célèbre couturière parisienne. Windsor Rose embellit les teints rosés. Désormais il faut que votre amoureux vous trouve toujours séduisante. Employez la Poudre de visage Woodbury — seulement \$1.00. 50¢, 25¢, 15¢. Et utilisez le Rouge et le Crayon à lèvres Woodbury.

NOUVEAU NECESSAIRE DE MAQUILLAGE

John H. Woodbury, Ltd.,
Dépt. 1701, Perth, Ontario

Veuillez m'envoyer le nouveau Nécessaire de maquillage, contenant en de jolis étuis métalliques la Poudre de visage, le Rouge et le Crayon à lèvres ; et un tube de Cold Cream Woodbury. Ci-inclus 10¢ pour frais d'emballage et d'affranchissement.

INDIQUEZ LE MAQUILLAGE DESIRE

☐ CHAMPAGNE ☐ WINDSOR ROSE
(Pour teint doré) (Pour teint rosé)

Nom _____
Adresse _____

A l'aurore du printemps

Simplicity
3040



3040 — Manteau très élégant, gr. 12 à 20. Pour un 16 : $4\frac{1}{8}$ v. de 54". Doublure, $4\frac{3}{4}$ v. de 35" ou $4\frac{1}{4}$ v. de 39". 25 cents.

3016 — Robe et jaquette pour dame ou jeune fille, gr. 14 à 40. Pour un 20 : la robe, $3\frac{1}{4}$ v. de 35" ou 3 v. de 39". Fermeture-éclair de 12" pour le devant de la robe. La jaquette, 3 v. de 39" ou $2\frac{1}{8}$ v. de 54". $\frac{1}{4}$ v. de doublure de 35"-39" et $\frac{1}{4}$ v. de mousseline de 35". Fermeture-éclair de 9" pour le côté de la robe. 20¢.

Simplicity
3021



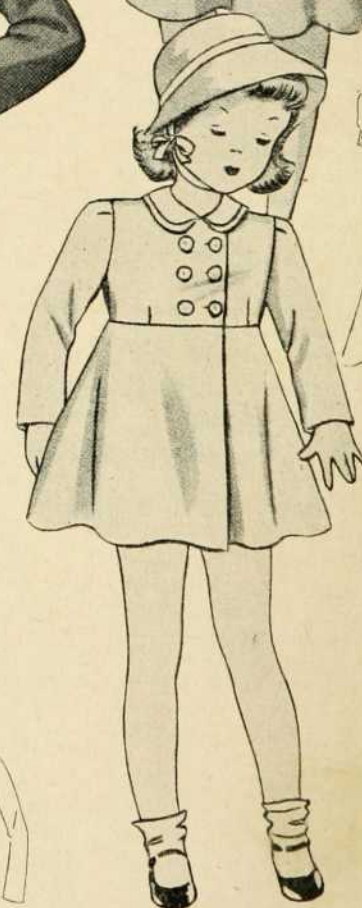
Simplicity
3017



Simplicity
3001



Simplicity
3016



Simplicity
3017

3001 — Robe et jaquette élégantes, gr. 14 à 42. Pour un 18 : la robe avec manches courtes, $3\frac{3}{4}$ v. de 35" ou $3\frac{1}{2}$ v. de 39". Contrastant pour le collet, $\frac{1}{4}$ v. de 35"-39"-44". La jaquette avec manches courtes, $2\frac{1}{8}$ v. de 35" ou 2 v. de 39". Collet et revers détachables, $\frac{7}{8}$ v. de 35"-39"-44". $\frac{1}{8}$ v. de taffetas de 39" ou d'organdi de 44" pour les manches. Fermeture-éclair de 9". 20 cents.

3021 — Jupe et blouse pratiques, gr. 12 à 20. Pour un 12 : 4 v. de 39" ou 3 v. de 54". Foulard de votre choix. Fermeture-éclair de 7" pour la jupe. 20 cents.

3017 — Manteau de fillette, gr. 1 à 6. Pour un 2 ans : $1\frac{3}{4}$ v. de 35", $1\frac{1}{2}$ v. de 39" ou $1\frac{1}{8}$ v. de 35"-39" pour la doublure. Entredoublure, $\frac{1}{8}$ v. de canevas de 24" ou de mousseline de 35". 15 cents.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante :
Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 489 College Street, Toronto, Ont.

(Suite de la page 13)

dans le sacrifice, et je vous approuve pleinement... d'autant plus que c'est un devoir très rude. Car enfin, ces deux vieilles cousines sont indignes de tout intérêt, et c'est vous-même que vous immolez aux petites rancunes de M. Assermann. Quoi? Pour quelques peccadilles de jeunesse, vous acceptez une telle injustice? La belle Valérie sera privée du luxe auquel elle a droit, et réduite à la grande misère? Tout de même je vous supplie de réfléchir, baronne. Pesez bien votre acte, et comprenez-en toute la portée. Si vous choisissez le collier, c'est-à-dire, pour qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous si ce collier sort de cette pièce, le notaire, comme de juste, recevra demain ce second testament, et vous êtes déshéritée.

— Sinon?

— Sinon, ni vu, ni connu, pas de second testament, et vous héritez intégralement. Dix millions qui rappliquent, grâce à Jim.»

La voix était sarcastique. Valérie se sentait étreinte, prise à la gorge, inerte comme une proie entre les mains de ce personnage infernal. Nulle résistance possible. Au cas où elle ne lui abandonnerait pas le collier, le testament devenait public. Avec un pareil adversaire, toute prière était vaine. Il ne céderait pas.

Jim Barnett passa un instant dans l'arrière-salle que masquait une tenture, et il eut l'audace impertinente de revenir, le visage enduit de gras qu'il essayait au fur et à mesure, ainsi qu'un acteur qui se démaquille.

Une autre figure apparut ainsi, plus jeune, avec une peau fraîche et saine. Le nœud tout fait fut changé contre une cravate à la mode. Un veston de bonne coupe remplaça la vieille redingote luisante. Et il agissait tranquillement, en homme que l'on ne peut ni dénoncer ni trahir. Jamais, il en était certain, Valérie

n'oserait dire un mot de tout cela à personne, pas même à l'inspecteur Béchoux. Le secret était inviolable. Il se pencha vers elle et dit en riant :

« Allons ! j'ai l'impression que vous voyez les choses plus clairement. Tant mieux ! Après tout, qui saura jamais que la riche Mme Assermann porte une collier faux ? Aucune de ses amies. Aucun de ses amis. De sorte que vous gagnez une double bataille, conservant à la fois votre légitime fortune et un collier que l'on croira véritable. N'est-ce pas charmant ? Et la vie ne vous apparaît-elle pas de nouveau délicieuse ? la jolie vie mouvementée, diverse, amusante, aimable, où l'on peut faire toutes les petites folies que l'on a le droit de faire à votre âge ? »

Valérie n'avait pas pour l'instant la moindre envie de faire des petites folies. Elle jeta sur Jim Barnett un regard de haine et de fureur, se leva, et, toute droite, soutenue par une dignité de grande dame qui opère une sortie malaisée dans un salon hostile, elle s'en alla.

Elle laissait sur la table le petit sac de perles.

« Et voilà ce qu'on appelle une honnête femme ! dit Barnett en se croisant les bras avec une vertueuse indignation. Son mari la déshérite pour la punir de ses frasques... et elle ne tient pas compte des volontés de son mari ! Il y a un testament... et elle l'escamote ! Un notaire... et elle se joue de lui ! De vieilles cousines... et elle les dépouille ! Quelle abomination ! et quel beau rôle que celui de justicier qui châtie et remet les choses à leur véritable place ! »

Prestement, Jim Barnett remit le collier à sa véritable place, c'est-à-dire au fond de sa poche. Puis, ayant fini de se vêtir, le cigare aux lèvres, le monocle à l'œil, il quitta l'Agence Barnett et Cie.

MAURICE LEBLANC

Fédération des Oeuvres de charité canadiennes-françaises

“ Il y aura toujours des pauvres parmi vous... ”

Cette parole que l'expérience des siècles n'a cessé de confirmer, il n'est pas un être humain qui n'en comprenne la vérité profonde !

« Il y aura toujours des pauvres parmi vous... » au tournant de la rue, à chaque heure de la vie. De quelque côté que vous dirigent vos occupations vous êtes en face de ce problème angoissant : la misère humaine ! Misère sous toutes ses formes : infirmités, maladies, vieillesse, déchéance physique ou morale.

Voilà le fait immuable !

Mais, ce qui a changé, c'est la conception qu'on se fait de nos jours de la pratique de la charité.

Jadis, en effet, quand un pauvre venait vers soi, on mettait le couvert ou on y allait de sa petite obole. Et, nul ne songeait que là ne devait pas s'arrêter sa pitié envers un frère nécessaire !

On comprend maintenant qu'on ne saurait appliquer le même remède à des misères différentes. A celui-ci, un secours pécuniaire est peut-être suffisant ; tandis qu'à celui-là, il faut des soins constants, une assistance permanente, le moyen de sortir de son indigence. C'est ainsi que s'est avérée l'urgence d'oeuvres multiples, adaptées à chaque catégorie de misères.

Ces œuvres variées, elles existent ! Rappelez-vous quelques noms : la

Saint-Vincent-de-Paul, l'Assistance Maternelle, la Fédération d'Hygiène Infantile, Les Colonies de Vacances, les Associations pour les Aveugles.

Ces sociétés de secours, jointes à tant d'autres, se sont unies pour former la Fédération des Oeuvres de Charité canadiennes-françaises dont la campagne annuelle de souscription s'étend du 20 au 29 mars prochain.

L'objectif, cette année, s'est accru : il est maintenant les 260% de ce qu'il était lors de la première campagne. Est-ce suffisant pour comprendre que la souscription individuelle doit s'accroître d'autant ? Et c'est logique, si l'on songe que la Fédération comprend plus d'une vingtaine d'œuvres et a recours à un seul appel au public.

La Fédération offre à chacun un moyen très simple de doubler et de tripler sa contribution : la souscription par versements. Comment l'appliquer ? Très facilement : au moment de la campagne, le souscripteur s'engage à renouveler tous les deux ou les trois mois, le montant qu'il donne alors. N'est-ce pas aisé ? et le bénéfice est pour la caisse des pauvres.

La parole séculaire : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous... » résonnera avec moins d'acuité dans le cœur des hommes qui auront compris le mot d'ordre de la Fédération :

“ DONNONS-LEUR LE PAIN QUOTIDIEN !... ”

AGIT VITE

et soulage les malaises du rhume !

Moyen facile de soulager en vitesse les malaises et le mal de gorge qui accompagnent un rhume !



1. Prenez 2 comprimés d'Aspirine et buvez un verre d'eau. Répétez la dose 2 heures après.

2. Si le rhume vous a donné mal à la gorge, écrasez 3 comprimés d'Aspirine dans le 1/3 d'un verre d'eau et gargarisez-vous.

3. Si la fièvre persiste, si vos malaises ne sont pas promptement dissipés — appelez un médecin.

Mais... c'est à l'Aspirine qu'il faudra avoir recours, dès que vous vous sentirez enrhumée !

Des milliers de personnes vous diront que la méthode facile qu'expliquent les photos ci-dessus soulage de façon étonnamment rapide les pénibles malaises et le mal de gorge qui accompagnent le rhume.

Essayez-la. Puis — car le rhume même le plus bénin peut avoir de graves conséquences — voyez un médecin. Il vous dira tout probablement de continuer à prendre de l'Aspirine, parce qu'elle a pour effet de calmer promptement les pénibles malaises du rhume, et de diminuer la fièvre.

Simple et scientifique, ce procédé a remplacé l'emploi de la plupart des remèdes trop énergiques utilisés jusqu'ici pour soulager les symptômes du rhume. C'est peut-être le moyen le plus facile et le plus efficace que l'on ait encore découvert.

Les comprimés d'Aspirine sont préparés au Canada par la Bayer Company, Limited, de Windsor, Ontario.

DOULEURS — Conseillées par leurs médecins, des millions de personnes ont recours aux comprimés d'Aspirine pour soulager en vitesse le mal de tête et les douleurs rhumatismales, névritiques et névralgiques.



EXIGEZ LA MARQUE “ASPIRIN”

MARQUE DÉPOSÉE

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS — DIX JEUX DE CARTES

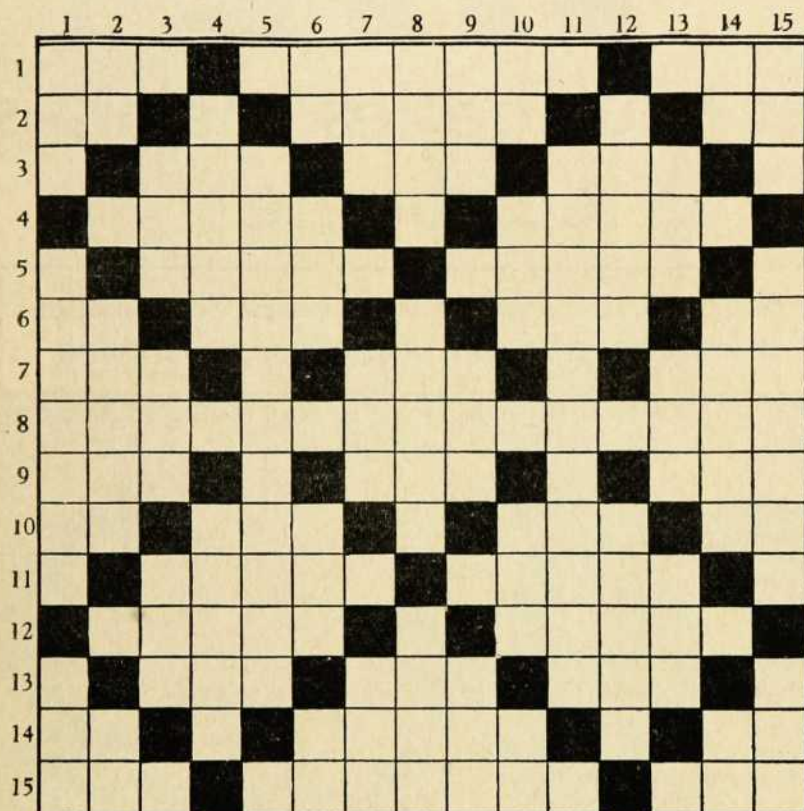
Solution du Problème No 378

Problème No 377

M. Jean Lantagne, 278, rue St-Olivier, Québec, P. Q.; M. Gilles Lafond, 15, rue Crémazie, Québec, P. Q.; Mme Y. Legros, 322, rue Selby, (Westmount), Montréal, P. Q.; Mme E. Normandin, 6321, rue Denonville, Montréal, P. Q.; Mlle Nellie Goyer, 508 est, rue Beaubien, Montréal, P. Q.; Mlle Edg. Rioux, Rue Lafontaine, Rivière-du-Loup Station, P. Q.; M. Albert Pélodeau, Route Rurale No 2, Valleyfield, P. Q.; Mlle Alida Alix, 170, rue Notre-Dame, Saint-Jean, P. Q.; M. Paul La Haye, 11a Blvd Ste-Rose, Ste-Rose, comté de Laval, P. Q.; Mme M.-R. Audet, Boîte Postale 24, Amos, comté d'Abitibi, P. Q.

P	I	C	P	A	N	D	O	R	E	A	R	C
O	N	D	B	I	E	R	E	A	R	C		
E	S	E	L	L	U	T	E	L	A	I		
V	E	V	I	S	X	A	R	G	I	N	E	
V	S	I	E	U	R	I	G	O	N	E	P	
O	B	S	G	R	A	F	F	I	T	E	C	O
I	R	E	E	T	U	N	E	P	O	U		
V	I	T	E	O	U	T	R	E	L	O	R	I
O	S	E	O	N	U	S	E	T	E	L		
D	E	P	A	T	E	R	N	I	T	E	E	L
E	M	U	S	E	S	I	E	I	S	K	E	
D	O	R	I	S	C	S	E	T	O	N		
V	T	E	S	C	A	S	R	E	B	C		
I	F	E	B	A	R	I	L	R	M	I		
L	A	I	C	I	P	O	L	I	N	S	E	L

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 379



(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom _____

Adresse _____

Localité _____ Province _____

Adresser : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

- Juridiction. — Hors de soi, furieux. — Fluide que nous respirons.
- Possédé. — Mer intérieure formée par la Méditerranée. — En cet endroit.
- Sorte de jeu de cartes. — Démonstratif. — Petite quantité.
- Etat de l'Afrique septentrionale. — Quadrangulaire.
- Sorte de bobine. — Fâché, repentant.
- Note. — Bière anglaise. — Nom vulgaire d'une espèce de graminée. — Préfixe.
- Unité de mesure pour les surfaces agraires. — Petite prairie. — Du verbe avoir.
- Appareil à l'aide duquel on détermine l'intensité de coloration des vins.
- Vieillesse. — Terre entourée d'eau. — Démonstratif.
- Toi. — Massue de gymnastique. — Jamais. — Conjonction.
- Du verbe qui signifie renouveler une obligation. — Personne vive, taquine.
- Patrie de saint Etienne. — Archipel danois au nord de l'Ecosse.
- Genre de lilacées. — Voix propre à chaque animal. — Peigne qui garnit le métier de tisserand.
- Petit ruisseau. — Plante grimpante des forêts d'Amérique. — Inflammation des synoviales du poignet.
- Tenu pour vrai. — Cellulose sodique. — Vêtement.

VERTICALEMENT

- Calotte turque. — Cheval de Croatie. — Portion de circonférence.
- En quel endroit. — Instrument de chirurgie. — Ville de Chaldée.
- Cri sourd d'un homme qui frappe un coup. — Ville d'Autriche. — Grand fleuve de l'Afrique.
- Machine hydraulique formée de godets. — Cadavre conservé au moyen de matières balsamiques.
- Formées de plusieurs choses.
- Pronom indéfini. — En musique, signe qui indique l'intonation. — Article. — Mesure itinéraire chinoise.
- Masse de pierre très dure. — Enveloppe de lettre. — En deçà.
- Espace indéfini. — Vente par l'ouvrier lui-même. — Peur.
- Genre de légumineuses. — Epoque. — Fille de Cadmus.
- Vu le jour. — Sorte de cabriolet. — Interjection, qui marque un soulagement. — En les.
- Entrer en voie d'accommodement.
- Se dit des griffes des oiseaux de proie. — Pustule de la gale.
- Canton suisse arrosé par la Reuss. — Et le reste. — A nous.
- Lui. — Temps en général. — Fleuve côtier de France.
- Coupé court. — Dentelle en fil de lin. — Pièce ronde de métal cannelée en spirale.



Que répondriez-vous ?

par FRANÇOIS GEHARDT

Q. — Où se trouve situé le restaurant le plus élevé du monde ?

R. — Sur le mont Jungfrau, en Suisse, à 10.000 pieds d'altitude.

Q. — La pluie est-elle plus abondante à l'Equateur qu'aux pôles ?

R. — Elle est plus abondante aux pôles.

Q. — Combien faut-il de fils d'araignée pour égaler la grosseur d'un cheveu humain ?

R. — Environ 18.000.

Q. — De quel animal les Australiens se servent-ils pour faire la chasse aux rats ?

R. — Du hibou.

Q. — Par qui, où, et quand le premier paratonnerre a-t-il été installé ?

R. — Par Benjamin Franklin, l'inventeur, qui en installa un sur le toit de sa maison, à Philadelphie, Etats-Unis, en 1752.

Q. — Quel est le plus grand dortoir du monde ?

R. — Le dortoir de la maison municipale de logement de New-York, qui comprend 1700 lits.

Q. — Quel est le meilleur moyen de conserver des œufs ?

R. — Les faire tremper dans de l'eau de chaux.

Q. — Y a-t-il longtemps qu'on boit du thé ?

R. — Les Chinois en buvaient il y a 5.000 ans.

Q. — Est-il interdit de fumer dans les églises de Hollande ?

R. — Non, cela est permis, même durant les offices religieux.

Q. — Quel animal possède la vue la plus puissante ?

R. — Le faucon.

Q. — Quel est le premier homme qui fit le tour du monde ?

R. — Sir Francis Drake, un marin anglais, aux environs de 1560.

Q. — Les bébés nègres naissent-ils noirs ou s'ils noircissent seulement 24 heures après leur naissance ?

R. — Ils naissent noirs.

Q. — Quelle est l'étendue totale des forêts du Canada ?

R. — 1.153.000 milles carrés.

Q. — Que connaissez-vous de la Muraille de Chine... Sa longueur ? Son épaisseur ? Pourquoi et quand l'a-t-on construite ?

R. — Elle est longue de 1850 milles ; épaisse de 17 pieds ; et construite en l'an 250 avant J.-C. pour arrêter l'invasion des Mongols et des Mandchous.

Q. — La Tour Penchée de Pise est-elle faite de bois ou de fer ?

R. — Elle est faite entièrement de marbre.

Q. — Quelle est la pesanté moyenne du cerveau de l'homme et de celui de la femme ?

R. — Celui de l'homme pèse 3 livres 8 onces, et celui de la femme 2 livres 11 onces.

Q. — Quelle est la hauteur du mont Holy Cross, du Colorado ?

R. — 14.000 pieds.

Q. — Quelle est l'étendue de terre impropre à la culture, au Canada ?

R. — Plus des trois quarts de la terre du Canada est impropre à une culture fructueuse.

Q. — Quel est le nombre approximatif des os du corps humain ?

R. — Entre 206 et 270.

Q. — Quelle est la plus grande vitesse qu'un homme puisse atteindre lors d'une descente en parachute ?

R. — Jamais plus de 118 milles à l'heure.

Q. — Qu'est-ce que la muscade ?

R. — C'est la graine d'un arbre (le muscadier) originaire des îles Molusques, de la Malaisie, Océanie.

Q. — Combien de gallons de sang un cœur humain peut-il pomper durant une vie de 60 ans ?

R. — Environ 35.000.000 de gallons.

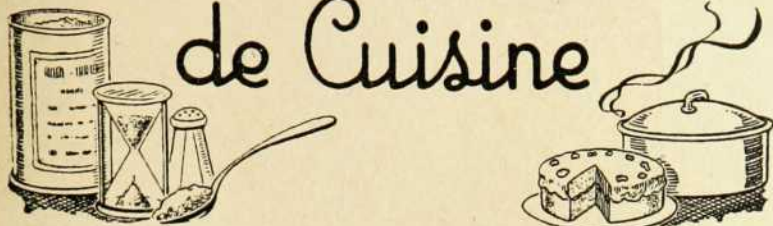
Q. — Quelle est la plus dure de toutes les substances connues ?

R. — Le diamant noir.

Q. — Quelle est la plus pesante de toutes les substances connues ?

R. — L'osmium, un métal.

Mes Recettes de Cuisine



Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

CREME AUX SALSIFIS

- 2 bottes de salsifis
- 2 tasses d'eau bouillante
- 1 oignon moyen
- 3 cuillerées à table de beurre
- 3 cuillerées à table de farine
- 1 pinte de lait

Ratisser les salsifis et les couper en petits morceaux. Les faire cuire dans l'eau bouillante salée jusqu'à ce que bien tendres, $\frac{1}{2}$ heure environ; l'oignon haché doit cuire en même temps. Passer le tout en purée. Faire fondre le beurre, ajouter la farine et mouiller avec le lait. Laisser jeter un bouillon. Ajouter la purée et cuire encore quelques minutes. Bien assaisonner de sel et de poivre, saupoudrer de persil frais, et servir bien chaud avec croûtons au fromage.

CROUTONS AU FROMAGE

Beurrer des tranches de pain, les passer dans le fromage râpé, les tailler en bâtonnets, et faire dorer au four en même temps que les côtelettes.

COTELETTES DE PORC à la Basquaise

Choisir 6 belles côtelettes de porc auxquelles on aura enlevé presque tout le gras. Faire fondre dans un poêlon 2 cuillerées à table de beurre. Quand il est brun, y faire dorer les côtelettes 10 minutes. Couvrir de lait chaud, saler et poivrer, y écraser $\frac{1}{2}$ gousse d'ail. Couvrir et cuire au four de 350° jusqu'à ce que bien dorées. La cuisson prendra 1 heure environ. Servir sur plat bien chaud avec des timbales de pommes de terre.

TIMBALES DE POMMES DE TERRE

- 2 tasses de purée de pommes de terre
- 2 cuillerées à table de beurre
- 2 jaunes d'œufs

Ajouter aux pommes de terre en purée le beurre et les jaunes d'œufs. Bien assaisonner de sel et de poivre. Façonner en timbales, badigeonner de jaune d'œuf, et faire dorer au four en même temps que les côtelettes.

CREME AUX FRUITS A LA CHANTILLY

- 1 cuillerée à table de gélatine
- 3 cuillerées à table d'eau froide
- 2 tasses de lait
- 2 œufs
- $\frac{1}{3}$ tasse de sucre
- $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de vanille
- Pommes cuites
- Crème fouettée

Faire chauffer le lait avec le sucre au bain-marie. Verser l'eau froide sur la gélatine pour la faire gonfler. Quand le lait est au point d'ébullition, battre légèrement les jaunes, les réchauffer avec un peu de lait chaud et les incorporer au lait. Laisser cuire jusqu'à épaississement. Ajouter la gélatine bien gonflée et brasser pour qu'elle soit bien dissoute. Refroidir jusqu'à ce que tiède. Battre les blancs d'œufs bien fermes, et les mêler à la crème. Refroidir. Verser le mélange dans des coupes à l'épaisseur de 1 pouce environ. Couvrir de crème fouettée et garnir avec des quartiers de pommes cuites dans un sirop coloré en rose. Servir bien froid.

CUISSON DES POMMES

- 2 tasses de sucre
- 3 tasses d'eau
- Quelques gouttes de cochenille

Tailler des pommes pelées en quartiers très minces. Les faire cuire dans le sirop avec beaucoup de soin pour qu'elles ne se défassent point. Mettre en garniture de pétales sur la coupe. (Les pommes McIntosh cuisent sans se défaire.)

PASTILLES DE MENTHE

Faire fondre du fondant cuit à 244° dans un bain-marie, le colorer au goût, le diluer avec un sirop simple (fait avec 1 tasse de sucre et 1 tasse d'eau et cuit à 215°). Il faut battre le fondant continuellement pendant qu'il fond, et ne pas faire bouillir l'eau dans le bain-marie. On ajoute quelques gouttes d'huile de menthe. On coule sur du papier paraffiné, soit avec une petite cuillère ou un entonnoir.

LES RECETTES CHOISIES DU "SAMEDI"

CREME GLACEE AU CAFE PRALINEE

- 2 tasses de lait
- 1 tasse de crème non fouettée
- $\frac{1}{2}$ tasse de café moulu
- 2 cuillerées à thé de gélatine
- 1 tasse de sucre
- 1 cuillerée à table de farine
- 1 tasse de crème pour fouetter
- 2 œufs
- 1 cuillerée à table de vanille

Ebouillanter le café avec le lait, laisser reposer $\frac{1}{2}$ heure et couler. Battre dans un bol le sucre, les jaunes d'œufs et la farine, y ajouter l'infusion de café et 1 tasse de crème, et cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Ajouter gélatine gonflée dans 2 cuillerées à table d'eau froide. Refroidir et faire prendre dans le tiroir du réfrigérateur. Battre avec le moussoir, y ajouter les blancs battus et l'autre tasse de crème également fouettée; aromatiser. Remettre au réfrigérateur pour glacer. Quand le mélange est assez ferme, mouler et laisser glacer ferme. Démouler et passer dans du pralin.



Gargarisez-vous à la LISTERINE

Cet antiseptique non nocif tue des millions de germes dans la gorge avant qu'ils ne s'y installent

Vous vous sentez frileux, mal à l'aise?... Vous avez des irritations dans la gorge? Hâtez-vous d'y voir avant que vous ayez de la difficulté à avaler.

Attaquez-vous à la cause non aux symptômes

Ce sont ordinairement des germes infectieux qui causent les irritations de la gorge. Gargarisez-vous avec l'Antiseptique Listerine pour aider votre organisme à faire mourir ces germes.

Employé nature, l'Antiseptique Listerine tue presque instantanément tous ces germes extérieurs. Il ne détruit pas seulement une ou deux sortes de germes mais tous ceux qui accompagnent le rhume et le mal de gorge ordinaires. Il y a des millions de ces germes dans la bouche.

L'action de l'Antiseptique Listerine est radicalement antiseptique — NON anesthésique. Il ne vous laisse pas dans une fausse sécurité en se contentant d'adoucir l'irritation de la gorge. L'Antiseptique Listerine arrête vraiment l'infection, ce qui aide bien la Nature.

En clinique, on a diminué le nombre et la gravité des rhumes

Beaucoup se sont fort bien trouvés d'un gargarisme par heure. Si l'inflammation ne disparaît pas, il vaut mieux consulter un médecin.

Au cours de sept années d'expérience sérieuses, on a constaté hors de tout doute que ceux qui se gargarisaient deux fois par jour avec l'Antiseptique Listerine

avaient moins de rhumes... et s'en débarrassaient plus vite... que les autres.

Cet hiver, pourquoi n'essayez-vous pas cette méthode? Achetez un flacon d'Antiseptique Listerine, l'antiseptique non nocif qui a bon goût. Gardez-en dans votre pharmacie familiale. Employez-le régulièrement.

Vous verrez bien alors si votre opinion concorde avec celle de millions de personnes qui n'achètent pas d'autre rinçage-bouche antiseptique que l'Antiseptique Listerine.

LAMBERT PHARMACAL CO. (Canada) Ltd.
Toronto, Ontario



FABRICATION CANADIENNE

VENTE

VALEUR DE 90¢
LES DEUX POUR

59¢



40¢ Tube de plus de $\frac{1}{2}$ livre de la Nouvelle Pâte Dentifrice Listerine.

50¢ Brosse à dents Pro-phy-lact. Poils plus longs au bout pour nettoyer les dents arrière.

AUX PHARMACIES ET MAGASINS A RAYONS



"Denise s'occupait beaucoup du bébé de Mionne."

Les Amours de Claire

par Emile Richebourg

Dessin de SAINT-LOUP

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

M. Joramie a fait fortune en Amérique, une fortune colossale se chiffant à des millions. Personne ne le sait avec exactitude. Après la mort du riche bonhomme, ses héritiers, des parents de province, dirigés par un dénommé Rabiot, attendent, ainsi que des oiseaux de proie, que soit lu le testament et que soient levés les scellés.

Après la lecture du document, les héritiers, Rabiot en tête, sont pris d'une colère. Il y a de quoi. Joramie laisse sa fortune, soit quelque trente-cinq millions, à une certaine Claire Guérin, que naguère, au moment de partir pour les Amériques, il aimait. Or, personne, dans l'entourage des parents de feu Joramie, ne connaît la Guérin en question.

A la ferme de Grandval il y a une servante du nom de Beau-Soupir, aussi fidèle que laborieuse et répondant en tous points au signalement de Claire Guérin. Est-ce elle ? Pour le savoir, les maîtres usent de cent expédients et même se servent de la naïveté de la jeune Denise Morel, compagne de travail et confidente de Beau-Soupir.

Rabiot parvient à découvrir l'identité de Beau-Soupir. Pour se débarrasser de cette dernière, les héritiers n'hésitent pas devant l'assassinat. Ils font croire qu'une noyade accidentelle a mis fin à ses jours. La justice accuse Denise Morel... Le frère de Denise aime Eugénie Lureau. Pour venir en aide à la mère de la jeune fille, Lucien, artiste-peintre, vend un tableau. Le bonheur sourit à Eugénie et à Lucien, le frère de Denise. Mais Rabiot, le génie du mal, fera aussi des siennes chez les Lureau. Il essaiera, avec l'aide de sa complice Anastasie, d'y semer le trouble et la haine...

Un plan infernal germe dans le cerveau de Rabiot. Il se montre empressé auprès des dames Lureau. Grâce à un subterfuge il leur loue une villa. Il fait part à Anastasie de son projet d'épouser Eugénie...

la mémoire; mais peu à peu et au bout de quelques années, l'obscurité de son cerveau s'était dissipée, la mémoire lui était revenue. Voulant vivre ignorée, inconnue, et probablement aussi pour ne pas avoir à répondre à certaines questions indiscrètes, elle avait continué à cacher son nom, si bien qu'elle n'était connue à Grandval et aux environs que sous le sobriquet de Beau-Soupir. Mais en racontant son histoire à Denise, avec une confiance entière, elle lui apprit qu'elle se nommait Claire Guérin et était née à Bourgois, commune de la Charente-Inférieure.

Or, monsieur Barré, Claire Guérin était la légataire universelle de M. Joramie, qui s'est souvenu de la jeune fille qu'il avait aimée à Bourgois et rendue mère. Le testament dit, que dans le cas où Claire Guérin n'existerait plus, l'enfant né d'elle en 1878 ou ses ayants droits directs seraient ses héritiers. Mais il existe une autre clause :

« Si, après dix ans de recherches, dit le testateur, Claire Guérin ou ses ayants droits directs n'étaient pas retrouvés, mon héritage reviendrait à mes petits-cousins. »

Ces petits-cousins, mon cher docteur, sont nommés dans le testament; ils sont trois, et je crois ne point devoir vous dire aujourd'hui qui ils sont. Vous comprenez s'ils avaient intérêt à faire disparaître Claire Guérin, qu'ils ont découverte à la

COMMENT, Denise sait...
— Elle pourrait nommer trois des principaux coupables.

— Le juge d'instruction avait donc raison quand il disait : « Je veux bien croire qu'elle est innocente, mais elle sait quelque chose, elle connaît le meurtrier, j'en ai la conviction, et elle s'obstine à garder le silence. » Ainsi Denise connaît les coupables, elle pouvait les dénoncer à la justice, et elle n'a rien voulu dire : pourquoi ?

— Une promesse, un serment qu'elle avait fait à sa vieille amie. Elle n'aurait point parlé, l'eût-on gardée un an en prison. Se conformant aux recommandations de Beau-Soupir, c'est à Paris, à un de mes amis, — ici le hasard ou plutôt la Providence joue son rôle, — qu'elle devait révéler les secrets que la vieille servante lui avait confiés. C'est donc à cet ami et devant moi que Denise a tout raconté.

Vous me disiez tout à l'heure, monsieur le docteur, que l'on avait vainement cherché le mobile du crime. Parbleu, si on l'eût découvert, la justice n'aurait pas eu à chercher longtemps les coupables. Ce mobile est la cupidité.

— Par exemple, fit M. Barré, qui passait d'une surprise à une autre.

— Comme vous avez pu le constater à Poitiers, mon cher docteur, votre malade de l'hôpital avait perdu

ferme de Grandval, se cachant sous le nom de Beau-Soupier.

— Oui, oui, monsieur le comte, je comprends.

— Ils l'ont tuée, mais ils n'ont pas ce qu'ils voudraient : l'acte de décès de Claire Guérin à produire. Depuis, par vous, c'est-à-dire par les paroles que vous avez prononcées à Ninville devant la morte, ils ont appris la naissance de l'enfant à l'hôpital de Poitiers et, comme moi, maintenant — j'ai tout lieu de soupçonner, — ils sont à la recherche de la fille de Claire Guérin, à laquelle on a donné le nom de Virginie-Ursule.

— Et vous laissez agir ces misérables, monsieur le comte; mais pourquoi ne les livrez-vous pas à la justice ?

— Plusieurs choses m'arrêtent et j'attends. Remarquez que je n'ai contre eux que le témoignage de Denise Morel, lequel ne serait peut-être pas suffisant pour prouver que la servante Beau-Soupier était Claire Guérin, c'est-à-dire l'héritière de M. Joramie, dont les cousins de ce dernier avaient intérêt à se débarrasser. Je tiens à être fortement armé contre eux et à ne réclamer le châtement du crime que lorsqu'il ne pourra plus y avoir la moindre obscurité dans cette affaire.

Je ne crains pas qu'ils échappent à la justice, ils ne fuiront pas à l'étranger, ils sont retenus par les millions de M. Joramie, dont ils ont l'espoir de s'emparer.

Ils sont dans l'ignorance absolue des confidences faites à Denise Morel par leur victime, et ne peuvent se douter que je suis à la recherche de Virginie-Ursule. La tranquillité des misérables à ce sujet est une de mes forces contre eux.

Après le crime, ils ont cherché la fille de Claire Guérin, je le sais; peut-être se sont-ils arrêtés en présence des difficultés à vaincre, car, depuis près de vingt ans, on ignore absolument ce qu'est devenue Virginie-Ursule. Mais, pour retrouver celle qui est aujourd'hui l'héritière de M. Joramie, j'ai, moi, des moyens qu'il ne leur est pas permis d'employer, tels que les annonces dans les journaux. J'ai donc le ferme espoir de retrouver bientôt Virginie-Ursule.

Alors, mon cher docteur, — je suis venu vous voir aujourd'hui pour vous en prévenir, — j'aurais besoin de votre important témoignage, qui donnera une force plus grande à celui de Denise Morel.

— Je suis entièrement à votre service et à vos ordres, monsieur le comte.

— On ne peut pas mieux dire. Vous voyez ce que je veux ?

— Parfaitement. Il s'agit de faire reconnaître :

1° Que Virginie-Ursule, née à l'hôpital de Poitiers, en 1833, est la fille de la vieille servante qu'on appelait Beau-Soupier, à Grandval;

2° Que sous ce nom de Beau-Soupier se cachait la demoiselle Claire Guérin, née à Bourgois, dans la Charente-Inférieure.

— C'est cela.

— Le jour et à l'heure qu'il vous plaira, monsieur le comte, je déclarerai devant qui de droit que Virginie-Ursule est la fille de celle qu'on appelait Beau-Soupier et j'espère que le témoignage de Denise Morel suffira pour établir que Beau-Soupier était Claire Guérin.

— J'aurai, je crois, un second témoin pour l'affirmer.

— Où le trouverez-vous, monsieur le comte ? à Grandval ?

— Non, mais à Bourgois, où il existe encore un oncle de Claire Guérin, âgé de plus de quatre-vingts ans.

— Que pourra dire ce vieillard ?

— Rien, peut-être; mais j'ai un espoir. Ces bijoux, donnés par Claire Guérin à Denise Morel, ces souvenirs de jeune fille conservés peuvent être reconnus.

— C'est juste, monsieur le comte. En effet, si ce vieillard reconnaissait l'un de ces bijoux, sa déclaration serait d'une grande importance.

— Ce n'est qu'un espoir, dit le comte; enfin nous verrons.

Pour moi, en ce moment, ajoutait-il, en se levant, la chose capitale est de savoir ce qu'est devenue Virginie-Ursule.

— Monsieur le comte, je souhaite à vos recherches un heureux et prompt résultat.

— Merci. Si vous allez à Paris avant que je ne revienne à Blois, monsieur le docteur, j'espère que vous voudrez bien venir me voir.

— Je ne manquerai pas de rendre à monsieur le comte de Soleure la visite qu'il m'a faite aujourd'hui.

Les deux hommes, debout, échangeaient encore quelques paroles puis se serrèrent la main, et le comte se retira.

XXXV

JOURS D'ANGOISSE

COMME nous l'avons vu, l'arrivée de Denise à Paris avait fait diversion à la douleur de Lucien. Il avait repris courage et s'était remis à travailler avec ardeur. Car ce n'était pas une promesse en l'air qu'il avait faite à sa sœur; il travaillait pour lui gagner une dot. Denise aimait et était aimée; ne pouvant être heureux, lui, il se préoccupait du bonheur des autres.

Mieux maître de lui, et honteux d'avoir été si faible contre son chagrin, il n'avait plus de ces longues heures de sombre tristesse, qui avaient d'abord étonné et ensuite inquiété ses amis. Il s'observait, se contentait et savait montrer un visage souriant, afin de ne point laisser deviner la nature du mal qu'il avait au cœur.

Parfois, cependant, Georges et Mionne le surprenaient encore le front assombri, soucieux, et comme absorbé dans un rêve.

— Il est moins triste, disait Mme Ramel à son mari, et, cependant, il est facile de voir qu'il a quelque chose, un ennui quelconque.

— C'est aussi mon idée.

— Quelle peut être la chose qui le rend ainsi ?

— Je me le demande et je ne trouve pas.

— Pourquoi ne te fait-il pas connaître, à toi, la cause de son ennui ?

— Je n'en sais rien; probablement parce que l'heure des confidences n'est pas encore venue.

— Georges, il y a peut-être là-dessous une jeune fille qu'il aime.

— Je n'en serais nullement surpris, ma chère Mionne.

— Mais si c'est cela, pourquoi ne le dit-il pas ?

— Si c'est cela, nous devons admettre qu'il a ses raisons pour se taire.

— Oh ! avec nous !

— Que veux-tu, s'il croit devoir cacher son secret ?

Georges et Mionne, trop discrets pour interroger Lucien, attendaient qu'il rompît de lui-même le silence qu'il s'obstinait à garder. Mais, comme on le voit, la jeune femme avait deviné le sujet des préoccupations de son frère de lait.

Sans cesse, aussi bien à l'atelier qu'ailleurs, Lucien pensait à sa chère Eugénie, et Dieu sait le nombre des soupirs qu'il étouffait dans sa poitrine. Souvent, la nuit, quand il était rentré dans sa chambre, il pleurait.

UN NOUVEAU SAVON POUR LESSIVEUSE LAVE LE LINGE BLANC JUSQU'À LE BLANCHIR 25% PLUS

De récents tests de laboratoires indépendants montrent que le nouvel High-Test Oxydol blanchit jusque 25% de plus que des savons très connus ne contenant pas son miraculeux ingrédient nouveau.



LE NOUVEL HIGH-TEST OXYDOL RAVIT

tous ceux qui voient ses lessives si blanches et si sûres

Des milliers de femmes refusent de croire aux prodiges du nouvel High-Test OXYDOL, jusqu'à ce qu'elles l'essayent. Parce qu'il contient un nouvel ingrédient remarquable qui lui assure une incroyable supériorité dans le pouvoir de blanchir.

Suivant de récents tests de laboratoires indépendants, High-Test Oxydol lave le linge blanc jusqu'à le rendre 25% plus blanc. Non pas seulement plus blanc qu'avec des savons d'ancienne sorte, mais aussi jusque 25% plus blanc qu'avec des savons très connus, en barres et en paquets, qui ne possèdent pas ce nouvel ingrédient étonnant. Et High-Test Oxydol reste sûr pour les couleurs lavables, les étoffes et les mains.

Ce qui est mieux, le nouvel High-Test Oxydol donne jusqu'au DOUBLE DE MOUSSE, que ces mêmes savons, même dans de l'eau dure. Une mousse riche, énergique, qui subsiste jusque

deux à trois fois plus longtemps.

Les propriétaires de lessiveuses sont particulièrement réjouies par le nouvel High-Test Oxydol. Parce qu'il a le pouvoir de détacher les souillures pendant que la lessiveuse tourne, et donne une DOUBLE ACTION de lavage.

Pour la lessive dans la cuve, le nouvel High-Test Oxydol détache les souillures en 10 minutes, SANS FROTTEMENT, NI BOUILLAGE. Plus de corvée sur la planche à laver, plus de douloureux maux de reins, les nuits du lundi, jour de lessive.

High-Test Oxydol est économique aussi. Une simple tasse dure jusqu'à 1/4 de fois plus longtemps que la même quantité de savons moins efficaces.

Aussi essayez le nouvel High-Test OXYDOL lors de votre prochaine lessive. Vous verrez que vous reconnaîtrez que c'est le savon le plus extraordinaire de tous les temps. Procter & Gamble.



— Nous sommes séparés pour toujours, je ne la verrai plus ! s'écria-t-il. Mais qu'ai-je donc fait à Mme Lureau ?

Vainement il cherchait à s'expliquer l'étrange conduite de la veuve envers lui. Ses pensées tournaient constamment dans le même cercle étroit, sans pouvoir en sortir. Impossible de comprendre. Et de nouveau il en revenait à se dire :

— Oui, pour que Mme Lureau n'ait traité ainsi, il faut qu'elle ait été prévenue contre moi; j'ai un ennemi.

Mais il s'arrêtait toujours devant cette interrogation :

— Pourquoi un ennemi ?

Il était allé plusieurs fois rue Beaubourg où la concierge lui répondait invariablement :

— Je suis toujours sans nouvelles de Mme Lureau et de sa fille.

Mais vous savez, monsieur Lucien, ajoutait Mme Grelut, pas de nouvelles, bonnes nouvelles.

Ces paroles n'étaient pour le jeune homme qu'une médiocre consolation.

Denise était en quelque sorte la demoiselle de compagnie de Mme Ramel, car elles étaient souvent ensemble. Mais habituée à une vie active et à se lever de bonne heure, Denise ne pouvait rester un instant oisive. Dès qu'elle avait été au courant des habitudes de la maison, elle s'était mise un peu à tout, disant gaie-ment qu'après avoir été longtemps servante de ferme, elle voulait devenir capable de faire un bon service à Paris, dans une grande maison.

Elle cousait à la lingerie, aidait la femme de chambre dans son travail et n'hésitait point à prendre le torchon pour donner à l'occasion un coup de main aux autres domestiques. Cela lui plaisait, et Mme Ramel la laissait faire.

Elle s'occupait beaucoup aussi du charmant bébé de Mionne. Elle n'était jamais plus heureuse que quand la jeune mère lui confiait son enfant. C'est elle qui, jouant avec lui, le faisait courir sur la pelouse du jardin de l'hôtel.

Elle suppléait aussi à Mme Ramel dans maintes circonstances, transmettant ses ordres et veillant à leur parfaite et rapide exécution.

Nous avons dit que Denise ne savait ni lire ni écrire. Le comte de Soleure voulut lui donner un maître; mais Mionne déclara qu'elle tenait à être l'institutrice de la jeune fille, que ce serait un plaisir pour elle de lui donner des leçons. Et comme le comte ne contrariait jamais sa fille en rien, il n'insista point.

La maîtresse et l'élève s'étaient mises à l'œuvre.

Pendant une heure le matin et deux heures le soir, Denise prenait sa leçon, et comme elle était docile, attentive, désireuse d'apprendre et que, par-dessus tout, elle voulait témoigner sa reconnaissance à Mme Ramel, elle faisait de rapides progrès. Aussi l'institutrice était-elle enchantée de son élève. Elle disait, toute fière :

— Avant quatre mois, Denise lira couramment, saura un peu d'arithmétique et pourra déjà écrire une petite lettre.

Avec Mme Ramel Denise apprenait aussi à broder, à faire de la tapisserie, tous ces petits ouvrages à l'aiguille et au crochet, qui sont pour la femme riche, n'ayant pas besoin de travailler, une occupation, une agréable distraction.

Au contact de Mionne, les allures et les manières rustiques de Denise disparaissaient; elle corrigeait les imperfections de son langage et prenait un certain cachet de distinction qui, rehaussant sa beauté, lui donnait un charme de plus. La servante de ferme se transformait, devenait une demoiselle.

Et Mme Ramel pouvait se dire avec une sorte d'orgueil :

— Voilà mon ouvrage.

Encouragée par la bonté de la jeune femme, l'affection qu'elle lui témoignait et qui sollicitait sa confiance, Denise n'avait pas tardé à ouvrir son cœur à Mme Ramel, en lui disant qu'elle aimait Charles Labaume, dont elle avait le bonheur d'être aimée.

Elle aurait bien raconté comment et à la suite de quelles circonstances elle s'était mise à aimer le jeune paysan de Ninville; mais malgré sa grande envie de faire à Mionne l'éloge de Charles, de lui dire tout ce qu'il avait fait pour elle, elle ne pouvait entrer dans certains détails. Par ordre du comte de Soleure, elle devait se taire.

Mais il suffisait à Mme Ramel de savoir que Denise aimait et était aimée pour s'intéresser à l'amour de ces deux cœurs, qui aspiraient au bonheur qu'elle et son mari possédaient. Aussi encourageait-elle la jeune fille à rester fidèle à Charles Labaume et à garder son amour dans toute sa pureté.

— Vois-tu, Denise, disait-elle, rien ne peut désunir deux cœurs, que Dieu a unis. Sache-le bien, on ne peut être heureuse que quand on aime; l'amour seul donne le bonheur et toutes les

joies qu'on peut avoir sur la terre.

Sois sans crainte, les obstacles que tu vois se dresser entre toi et celui que tu aimes seront brisés.

Ton frère travaille pour toi; cette dot, qu'il t'a promise, il te la donnera; si le père de ton amoureux ne la trouvait pas assez lourde, je serais là, moi, pour augmenter son poids. Aime, Denise, aime et laisse-toi aimer. Va, si terrible qu'il soit, ce riche paysan, qui n'aime que sa terre et son argent, nous saurons en venir à bout. Aie bon espoir, tu seras la femme de celui que tu aimes et comme moi tu seras heureuse.

Denise, ayant son frère comme secrétaire, avait écrit à Charles Labaume, comme elle le lui avait promis.

Il était heureux d'apprendre que sa chère Denise avait retrouvé son frère Lucien et qu'elle vivait près de lui. Il l'aimait plus que jamais et ne cessait pas un instant de penser à elle. Dans les champs, il donnait ses bras et son corps au travail; mais son cœur, son âme, toutes ses pensées étaient à Paris près de sa bien-aimée Denise. Quel beau jour ce serait pour lui quand il aurait le bonheur de la revoir !

Il donnait des nouvelles de Ninville, de Grandval et des environs où Denise n'était pas oubliée; on parlait

d'elle souvent, et il constatait avec joie qu'elle avait toujours de nombreux amis dans les villages où elle était connue.

A l'exception de sa mère, pour laquelle il n'avait rien de caché, personne à Ninville ne savait encore qu'elle était sortie de prison.

Il avait pris la ferme résolution, tout de suite après les ouvrages de la campagne, de déclarer au père Labaume qu'il voulait épouser Denise. Sa mère était toujours de mieux en mieux disposée. Appuyé par elle, il avait bon espoir; ils vaincraient la résistance du père.

Suivait une phrase affectueuse à l'adresse de Lucien, exprimant bien les sentiments de son cœur, et il terminait sa lettre en embrassant Denise, avec sa permission, bien fort, sur les deux joues.

La jeune fille se garda bien de montrer à Mme Ramel la lettre de Charles Labaume. C'était assez d'avoir été forcée de dire à Lucien, son lecteur, en lui cachant en partie la vérité, qu'elle avait été faussement accusée de vol, emprisonnée, puis mise en liberté, son innocence ayant été reconnue.

Lucien s'était bien aperçu qu'elle ne lui avait pas tout dit. Il aurait voulu connaître l'affaire dans ses moindres détails.

— Pourquoi ne m'apprends-tu pas comment la chose est arrivée ?

— Je ne puis t'en dire davantage.

— Pour quelle raison ?

— Cela déplairait à M. le comte et à M. Mourillon, qui m'ont recommandé de garder le silence.

Sans cette lettre, tu n'aurais rien su.

Cette réponse avait coupé court à toutes les questions.

Sur le conseil de son maître, qui voulait surtout, en cela, le forcer à se distraire, Lucien, deux fois par semaine, allait travailler aux environs de Paris, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Il ne peignait pas; il se contentait de crayonner des esquisses, des croquis variés, dont il enrichissait ses cartons pour plus tard. C'était un point de vue ou un joli coin de paysage qu'il saisissait dans un site agreste ou pittoresque, au milieu de cette campagne de la banlieue, si belle, si accidentée, si riche, où l'œil du chercheur découvre constamment, à chaque pas, des merveilles inconnues.

Georges Ramel, peintre de genre, était aussi un paysagiste de premier ordre. C'est par le paysage et la nature morte qu'il avait commencé, et il tenait à ce que son élève, duquel il attendait beaucoup, eût également le talent de jeter sur la toile un beau paysage.

Il pensait qu'il était toujours bon, en peinture, de s'essayer dans tous les genres, sauf à se perfectionner ensuite dans celui qu'on préfère, qu'on a choisi, quand on est sûr d'avoir trouvé sa voie.

Un vendredi, de bon matin, Lucien sortit de l'hôtel de Soleure, son carton à dessin sous le bras.

Il s'arrêta au milieu de la rue, dressant la tête, comme pour sentir d'où venait le vent.

— Voyons, où vais-je aller aujourd'hui ? se demanda-t-il.

Après avoir réfléchi un instant :

— Oui, murmura-t-il, à Ville-d'Avray; il y a là des paysages splendides, puis cette maison, avec ce tronçon de vieille tour, derrière un rideau de grands arbres, que j'ai remarqués l'autre jour.

C'était décidé, il allait à Ville-d'Avray; il y a là des paysages splendides, puis cette maison, avec ce tronçon de vieille tour, derrière un rideau de grands arbres, que j'ai remarqués l'autre jour.

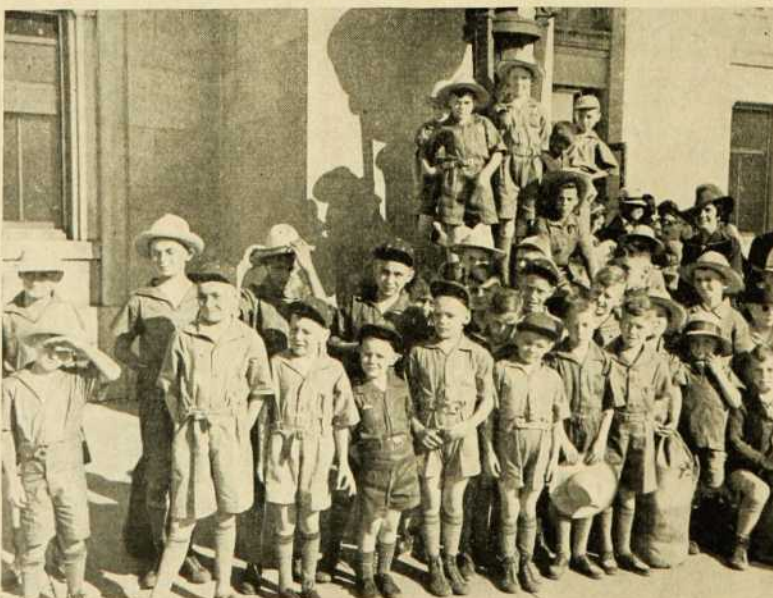
C'était décidé, il allait à Ville-d'Avray.

CAMPAGNE DE LA FEDERATION DE MONTREAL

Du 20 au 29 mars



Deux des œuvres de la Fédération des Oeuvres de Charité canadiennes-françaises de Montréal: le Grillon (ci-dessus), camp des enfants infirmes, et (ci-dessous) le camp de santé Bruchési.



Il se dirigea vers la gare Montparnasse.

On dînait régulièrement à sept heures à l'hôtel de Soleure. Or, le soir, à sept heures, Lucien n'était pas rentré.

— Il aura manqué le train ou une autre cause l'a mis en retard, dit Georges à sa femme; attendons-le.

— Sais-tu où il est allé ?

— Non. Il est parti de bonne heure, je ne l'ai pas vu ce matin.

On attendit une demi-heure, ce que l'on n'aurait probablement pas fait si le comte eût été à Paris. Il était parti la veille pour aller retrouver Mourillon.

Toujours pas de Lucien.

— Je ne comprends pas cela, dit Mme Ramel, c'est la première fois que pareille chose lui arrive.

— Oui, c'est singulier, fit Georges.

On ne pouvait plus attendre. On se mit à table.

Denise ignorait qu'on avait attendu son frère. Ne le voyant pas, elle s'étonna.

— Où donc est Lucien ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, répondit Georges; il est allé aujourd'hui dessiner à la campagne; il faut croire que quelque chose l'a empêché de revenir pour l'heure du dîner. Mais ne nous occupons pas de lui, il rentrera quand il lui plaira.

— Je me promets de lui faire des reproches, de la gronder, dit Mionne.

— Et moi aussi, dit Denise.

— C'est très mal de se faire attendre; et puis cela inquiète.

— Il trouvera bien le moyen de s'excuser, répliqua Georges en riant.

Mais, s'il essayait de prendre la chose gaiement, il n'en était pas moins vivement contrarié.

A dix heures, Lucien était toujours attendu.

— Nous ne pouvons plus supposer qu'il a manqué le train, dit Mme Ramel.

— Il a sans doute rencontré quelque camarade qui l'a retenu, et ils auront dîné ensemble, répondit Georges.

— Il faut bien qu'il en soit ainsi; mais il aurait dû au moins te prévenir.

— Comment ?

— En t'envoyant une dépêche.

— On ne trouve pas partout un bureau de télégraphe.

— Soit : mais c'est égal, Lucien n'est pas raisonnable.

— Tu l'as dit, nous le gronderons, et j'espère bien que cela ne lui arrivera plus.

Quand, vers minuit, tout le monde se fut couché à l'hôtel de Soleure, Lucien n'était pas de retour. Mais il pouvait rentrer par l'escalier de l'atelier sans être obligé de réveiller personne.

Georges Ramel passa une mauvaise nuit; il était mécontent et même un peu furieux contre son élève. Il se leva de bonne heure, et la première chose qu'il fit fut de monter à la chambre du jeune homme, ne doutant pas qu'il ne fût rentré dans la nuit. Il frappa assez fort. N'entendant rien, il ouvrit la porte et entra.

Personne dans la chambre où tout était en ordre; le lit, non défait attestait que le jeune homme avait passé la nuit hors de l'hôtel.

Georges pâlit et éprouva un saisissement douloureux.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura-t-il.

Il sortit de la chambre, referma la porte et descendit. Il rencontra Denise.

— Mon frère est-il rentré ? lui demanda-t-elle.

— Non; mais il ne faut pas vous inquiéter, Denise, Lucien a été certainement forcé de coucher à la campagne. En admettant qu'il soit allé hier très loin, même jusqu'à Fontaine-

bleau ou à Compiègne, il sera de retour avant midi.

Il disait à Denise de ne pas se tourmenter quand lui-même commençait à être sérieusement inquiet.

Il guetta l'arrivée du facteur et courut aussitôt chez le concierge. Il y avait, comme tous les jours, des journaux, des brochures, plusieurs lettres, une, entre autres, du comte de Soleure, datée de Blois, pour Mme Ramel; mais rien de Lucien. C'était à n'y plus rien comprendre.

A la distribution de neuf heures, Georges fut chez le concierge en même temps que le facteur.

Rien encore.

— S'il lui était arrivé un accident, il nous aurait écrit on fait écrire, se disait-il.

Et il répétait :

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Les élèves arrivèrent. Il les interrogea. Aucun de ces messieurs n'avait vu Lucien la veille; il n'avait pas dit, l'avant-veille, de quel côté il se proposait d'aller. Les élèves, ne sachant absolument rien, ne pouvaient fournir aucun renseignement.

A midi, toujours rien. Georges ne pouvait plus tenir en place : il était agité, tourmenté; son inquiétude augmentait à mesure que le temps s'écoulait. Il ne savait plus que penser. Mme Ramel partageait les angoisses de son mari. Ils se cachaient de Denise pour échanger quelques paroles.

— Un malheur est arrivé, disait Mionne, s'efforçant de retenir ses larmes.

— Je le crains, j'en ai peur !

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Il a pu faire une chute, s'être blessé.

— Il nous aurait fait prévenir.

— C'est ce que je me dis.

— Oh ! Georges, tu parles d'une chute; s'il s'était tué, le malheureux !

— Je ne peux rien dire, ma chère Mionne; mais nous ne devons pas croire si vite à un pareil malheur. Attendons.

Georges ne disait pas tout ce qu'il pensait; il lui venait toutes sortes d'idées et il faisait de nombreuses suppositions.

Lucien avait pu rencontrer un ou plusieurs de ces malfaiteurs qui rôdent dans les environs de Paris, à la recherche d'un mauvais coup à faire, et ces misérables pouvaient l'avoir assassiné pour s'emparer de l'argent qu'il avait sur lui.

M. Ramel laissait le champ libre à son imagination, et les plus horribles choses se présentaient à son esprit. Du reste, il en est toujours ainsi quand on est pris par l'inquiétude.

Denise ne se serait peut-être point trop effrayée, si elle n'avait vu tout le monde inquiet autour d'elle.

Elle comprit que l'absence prolongée de son frère devenait inexplicable, et que l'on redoutait quelque malheur.

Elle adressa deux ou trois questions auxquelles on ne put répondre et, aussitôt, elle se mit à pleurer et à sangloter.

Vainement Mme Raoul lui fit entendre des paroles d'espoir, elle ne parvint pas à la rassurer.

D'ailleurs, ayant elle-même les craintes de Denise, elle ne pouvait lui donner que de mauvaises raisons.

Dans la soirée, Georges devora tous les journaux du soir, tremblant de lire un entrefilet concernant Lucien. Il ne trouva rien; mais ne fut nullement rassuré.

La disparition du jeune homme, que rien n'expliquait, et le silence qu'il gardait avaient une terrible signification.

— Quoi qu'il fût arrivé, se disait M. Ramel, pour qu'il ne m'ait pas écrit, il faut qu'il soit mort.

Mort !

Ce mot revenait sans cesse à la pensée de Georges.

Et, comme lui, sentant son cœur se tordre, se briser, Mionne se disait aussi :

— Lucien est mort !

La journée se passa ainsi, pleine d'angoisses et de terreurs. Georges était comme un fou.

Mionne pleurait, se désolait.

Denise avait eu dans l'après-midi deux attaques de nerfs.

Sa douleur était navrante; c'était le désespoir dans ce qu'il a de plus affreux.

Le lendemain matin, Georges sortit en voiture. Il alla d'abord chez Etienne Renaudin pour lui apprendre l'étrange disparition de Lucien. Il laissa le jeune ingénieur consterné et se rendit chez Alexis Mollin, qui avait pour Lucien une affection de frère.

Après avoir écouté son ami, l'auteur dramatique resta un instant sans voix, frappé comme d'un coup de foudre.

— Il est évident qu'un malheur est arrivé à Lucien, dit-il; je partage tes craintes, Georges; mais, si terribles qu'elles soient, nous ne devons pas perdre tout espoir. Non, non, je ne veux pas croire que notre jeune ami est mort.

Oh ! ce serait affreux !

Voyons, Georges, qu'as-tu fait déjà ?

— Rien encore.

— Mais il faut, sans plus tarder, se mettre à la recherche de ce malheureux enfant !

— Je vais aller à la préfecture de police.

— Oui, oui, Georges, c'est cela. Attends-moi, je veux t'accompagner.

En quelques minutes, M. Mollin fut prêt et, une demi-heure après, les deux amis étaient introduits dans le cabinet du chef de la sûreté, à qui Georges fit aussitôt connaître l'objet et le but de leur visite, donnant les explications, malheureusement fort incomplètes, qu'il pouvait fournir.

— Messieurs, dit le fonctionnaire, voilà les rapports des commissaires de police de Paris et de la banlieue, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui. Je les ai lus et je puis vous assurer qu'ils ne contiennent absolument rien pouvant se rapporter d'une façon plus ou moins directe au jeune Lucien Morel dont vous me parlez.

Je vous ai écouté avec attention, monsieur Ramel ! je comprends votre inquiétude, messieurs, et je n'ai pas besoin de vous dire que je suis entièrement à votre service. Seulement, monsieur Ramel, il est regrettable que vous ignoriez de quel côté votre élève s'est dirigé avant-hier.

Néanmoins, je vais donner des ordres pour que d'actives recherches soient faites immédiatement dans les environs de Paris et aussi dans la ville.

Dès que j'aurai obtenu un renseignement quelconque, je m'empresse-rais de vous le transmettre.

Georges donna le signalement de Lucien.

— Lucien Morel, a-t-il des ennemis ? demanda le chef de la sûreté.

— Je ne lui en connais aucun, répondit Georges.

— Ainsi, rien ne vous fait soupçonner la cause de sa disparition ?

— Rien, monsieur.

— Enfin, nous verrons, nous chercherons.

Les deux amis se retirèrent.

Le soir, à cinq heures, le comte de Soleure et Ambroise Mourillon arrivèrent.

Ils virent les domestiques silencieux et tristes, tout le monde consterné.

Le comte était parti laissant la joie dans sa maison; en entrant il y trouvait la désolation.

NOUVEAU

Soulagement de la
Toux avec les

Pastilles au

MENTHOL

Beech-Nut

CONTRE
LA TOUX

5¢



Soulagez
votre gorge
en 6 secondes

● LES NOUVELLES Pastilles au Menthol Beech-Nut contre la toux soulagent les gorges enflammées dès qu'elles commencent à se dissoudre—elles ont tôt fait de soulager l'irritation et la démangeaison ! Enrayez la toux agréablement et sûrement !

Faites par les fabricants des
Fameuses Pastilles NOIRES Beech-Nut Contre la Toux

LA VIE apporte
d'agréables surprises



Pensez-y, un véritable
clavigraphe portatif pesant 9 livres
... avec touches de recul — tabu-
lateur, 84 caractères et de nom-
breuses autres commodités, pour
seulement \$39.50 Tous les prix
peuvent changer

C'est le **CORONA**
NOUVEAU **Zephyr**

L. C. SMITH & CORONA TYPEWRITERS
of Canada Ltd., 37 Front St. E. Toronto.
Veuillez m'envoyer la brochure des-
criptive de ce célèbre "Corona Zephyr".

Nom _____
Adresse _____
Localité _____ Prov. _____



LA BEAUTÉ PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaisée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

CORRESPONDANCE STRICTEMENT
CONFIDENTIELLE

HEURES DE BUREAU

Le samedi, de 3 heures à 6 heures

Mme CLAIRE LUCE

LES PRODUITS SANO ENRG
8920 Ave Durocher

Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Écrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom _____

Votre adresse _____



coupon d'abonnement

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma *Le Film* : \$1.00 pour 1 an ou \$1.50 pour deux ans.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Mme Ramel embrassa son père et Mourillon en pleurant.

Georges apprit rapidement aux deux vieillards la cause de leur profonde douleur.

Le comte pâlit et ses lèvres eurent un frémissement nerveux, signe, chez lui, d'une émotion violente.

Mourillon poussa un sourd gémissement et s'affaissa sur un siège.

— La chose est grave, murmura le comte.

Puis, le front plissé, hochant la tête, il regarda tristement son gendre et sa fille.

TROISIEME PARTIE

L'HERITIÈRE

I

A LA GUEULE DU LOUP

APRÈS LA SCÈNE PÉNIBLE qui avait lieu entre Mme Lureau et sa fille, Anastasie éprouva une des plus violentes émotions qu'elle eût jamais ressenties.

Avec ses instincts pervers, la vieille fille s'était bien attendue à une résistance de la part d'Eugénie, car elle comprenait, par intuition, que la femme qui aime, si faible qu'elle soit, sait trouver assez d'énergie, de volonté pour la lutte, quand il s'agit de son bonheur.

Toutefois, elle avait cru que la résistance de la jeune fille ne tiendrait pas longtemps contre le vouloir absolu de sa mère.

Et quand elle avait vu, tout à coup, son espoir déçu, elle avait éprouvé une stupéfaction profonde et ressentie une sombre colère.

Tout était atteint en elle; sa cupidité, son amour-propre, son influence sur Mme Lureau, sans compter la confiance que Rabiot avait mise en elle. Sa haine pour Eugénie s'en décupla.

Sans doute la partie n'était pas définitivement perdue; mais la résistance d'Eugénie créait une nouvelle complication qui entraînait des retards dans l'exécution du plan conçu par le cousin.

Des retards! Anastasie n'en voulait point. Pour une raison secrète, mystérieuse, qu'elle cachait à tout le monde, et que nous ferons connaître plus tard, elle avait hâte d'être riche, c'est-à-dire de toucher sa part des millions.

Elle redoutait peu les Parizot, bien qu'ils fussent mal disposés pour elle, mais elle avait une peur bleue de Rabiot. Elle le savait capable de tout, et il était homme à se venger cruellement, tôt ou tard, de l'échec que venait de subir l'entreprise.

La nuit fut mauvaise pour la vieille fille.

Elle se leva de grand matin, s'habilla et descendit au jardin, se demandant comment elle allait préparer sa revanche.

Le soleil se levait radieux et promettait une magnifique journée. L'air était doux, l'horizon s'étendait profond, transparent comme une mer d'azur légèrement floconnée d'argent.

Partout les fleurs ouvraient leurs corolles parfumées. Les hirondelles traversaient l'espace d'un vol rapide et allaient se perdre dans le ciel. La nature entière était souriante et comme parée.

Mais si séduisant que fût ce tableau, il ne disait rien au cœur sec et égoïste de la vieille fille, livrée à ses pensées de vengeance.

Après avoir fait le tour du jardin et s'être assurée qu'elle n'était vue ni par la mère ni par la fille, elle se glissa dans la cabane qu'habitait son père. Celui-ci fumait tranquillement sa pipe, l'esprit au repos, songeant

au bien-être qui l'attendait dans l'avenir.

— Que viens-tu faire ici? demanda-t-il à sa fille avec surprise.

— Ecoute, lui dit-elle impérieusement, tu vas aller trouver le cousin Rabiot.

Le faux jardinier fit un mouvement de protestation.

— Y penses-tu? Es-tu folle?

— Je ne suis pas folle et je pense très sérieusement à ce que je te dis.

— Le cousin ne se lève guère avant dix ou onze heures, et je n'irai certainement pas le déranger à cette heure matinale. Voyons, est-ce que tu as quelque chose de pressé à lui faire savoir?

— Oui.

— Est-ce qu'il ne va pas venir tantôt?

— Il ne doit revenir ici que dans trois jours.

— Ah! Et tu ne peux pas attendre trois jours?

— Il faut que Rabiot soit instruit de ce qui se passe aujourd'hui même.

— Oh! alors, si c'est comme ça... Qu'est-ce que j'aurai à lui dire?

— Prête-moi toute ton attention.

— Je t'écoute.

Anastasie raconta rapidement à son père ce qui s'était passé la veille entre la mère et la fille.

— Oui, fit-il alors, tout soucieux, je comprends maintenant qu'il faut que le cousin sache tout cela. Mais va-t-il être furieux! Je vois d'ici sa colère.

— Mieux vaut la braver maintenant que plus tard, quand le mal sera plus grand.

— Tu as raison. Eh bien, je ferai ta commission, ma petite Tasie.

— Quand iras-tu au chalet?

— Dans l'après-midi.

— Soit; mais tout de suite après le déjeuner.

— C'est dit.

Ses instructions données, Anastasie rentra chez elle.

C'était ce même jour que la fatalité avait conduit Lucien Morel à Ville-d'Avray.

Toute la matinée, jusque vers une heure, Lucien avait butiné quelques croquis aux alentours de Ville-d'Avray. Alors, sentant qu'il avait besoin de se restaurer, il était entré dans le jardin d'un cabaret, avait déjeuné sous une tonnelle, puis fumé deux cigarettes en prenant son café.

Cela fait, son carton sous le bras et son pliant à la main, par un sentier à travers champs qu'il connaissait, et longeant le coteau, il se dirigea vers la Tourelle, qui se trouvait à l'une des extrémités de la commune, non loin des bois qui s'étendent du côté de Versailles.

Une sorte d'attraction mystérieuse l'entraînait fatalement vers la Tourelle.

Quinze jours auparavant, il était passé là, par hasard. Les grands et vieux arbres du jardin et du terrain à côté avaient arrêté son attention; en gravissant le coteau, il avait pu voir la maison adossée à la vieille tour contre laquelle elle semblait s'appuyer. L'aspect de la maison et celui, surtout, de la tour tronquée l'avaient frappé, et il s'était dit:

— Un de ces jours, quand je reviendrai par ici, je crayonnerai cela.

Le jeune homme portait le costume d'été du touriste des environs de Paris: pantalon de coutil blanc, gilet blanc piqué, vareuse de velours aux poches profondes; il était coiffé d'un chapeau de feutre à larges bords, très léger, de solides brodequins chaussaient ses pieds et une cravate de foulard blanc à petits pois roses, dont les extrémités tombaient sur le

gilet, était négligemment nouée sous le menton.

Lucien marchait d'un bon pas. Au bout de vingt minutes, il arriva derrière la Tourelle. Il passa devant la porte du jardin, fermée comme toujours, et fit encore quarante ou cinquante pas, cherchant des yeux une place où il pourrait être à son aise pour dessiner. D'abord, il fallait qu'il se trouvât assez élevé pour bien découvrir dans les arbres la maison et la vieille tour en ruine, qui allaient être le sujet de son dessin, bien que placées au second plan. Ensuite, il lui fallait l'ombrage, car la chaleur était grande et, dans ce ciel sans nuage, le soleil brûlait.

Lucien, qui n'aimait pas à s'embarasser dans ses excursions d'un outillage souvent inutile, n'avait point le bagage ordinaire de l'artiste en campagne, qui se compose, entre autres objets, du parasol, — parapluie à l'occasion, — qui se fixe à un long manche planté en terre.

A dix pas du sentier, au milieu d'un tertre, formant une butte, il avisa un gros pommier, si bien garni de branches et de feuilles que les rayons du soleil avaient peine à les percer.

— Voyons cet endroit, se dit-il.

Il grimpa le petit escarpement qui bordait le sentier du côté du coteau et se trouva sous le pommier.

— Hé, mais, murmura-t-il, je serai admirablement ici.

Il chercha la meilleure vue, installa son siège, s'assit, sortit de ses poches la boîte aux crayons, sa gomme, sa mie de pain, tira du carton une feuille de papier de teinte jaunâtre, plus longue que large, et avec trois épingles, deux en haut, une en bas, l'attacha sur le cuir verni qui recouvrait un des côtés du carton.

Il commença à dessiner, ayant son carton sur les genoux; mais pouvant, au besoin, l'appuyer contre le tronc du pommier.

— C'est singulier, se disait-il, tout en traçant les grandes lignes de son dessin, cette vieille tour, qu'on n'a pas entièrement démolie, et la maison elle-même me cause une impression que je ne puis définir. Cet ensemble bizarre à quelque chose de triste, de désolé, de lugubre... Ça donne froid, pour un peu, je me sentirais frissonner.

Cela vient bien, ça se groupe et s'encadre parfaitement; je vais faire de cette excentricité une chose curieuse, originale. On pourrait faire de cela mieux qu'un dessin, une peinture. Il faudra voir; je montrerai mon croquis au maître et d'après ce qu'il dira... Seulement, ce n'est point par un jour de beau soleil comme aujourd'hui, au milieu de cette luxuriante verdure qu'il faudrait peindre cela.

On choisirait un jour de novembre, après la chute des feuilles; temps gris, sombre; à l'horizon des nuages floconneux, sautant en croupe les uns sur les autres; ces arbres dénudés seraient tourmentés par une violente bourrasque; on les verrait se courber, se tordre, faisant craquer leurs branches, en se heurtant.

Alors la maison grise et la vieille tour noire seraient bien dans leur cadre.

Lucien, cependant, n'était pas tellement absorbé par ses méditations d'artiste que l'image charmante de Mlle Lureau ne lui apparût à de rapides intervalles. Involontairement il évoquait cette image adorée.

Il la voyait surgir au milieu de ce paysage pittoresque comme une légère hamadryade, passant à travers le feuillage ou venant se placer derrière lui pour l'encourager de son approbation. Il entendait sa voix mélodieuse murmurer à ses oreilles charmées de douces paroles, et son illusion était parfois si grande qu'il tour-

naît la tête, prêt à caresser de son regard d'amoureux celle qu'il avait voulu associer à sa vie.

Mais cette hallucination de l'amour était de courte durée et il retombait bientôt dans la cruelle réalité.

— Peut-être ne la reverrai-je jamais, soupirait-il; se souvient-elle seulement de moi!... Les femmes sont si étranges!... Leur affection capricieuse s'envole souvent comme le nuage emporté par le vent.

Heureusement, ces pensées amères ne faisaient que passer et il se reprenait bien vite de s'être laissé aller à de mauvaises impressions.

Soudain, le grincement d'une serrure se fit entendre et éveilla l'attention du jeune artiste.

— Un habitant de la propriété qui entre ou qui sort par la porte du jardin, se dit-il.

Au bout de trois minutes un homme apparut dans le sentier. Il était coiffé d'un chapeau de paille à larges bords et portait le grand tablier bleu des jardiniers.

C'était Fourrel.

— Le jardinier de la propriété, pensa Lucien.

Il se disposait à l'interpeller pour lui demander à qui appartenait la maison et la vieille tour, lorsque Fourrel, qui n'avait point vu le jeune artiste, s'enfonça dans le chemin creux, dont nous avons déjà parlé, et disparut derrière la large haie épaisse et touffue.

Pendant un instant, Lucien, qui n'était qu'à une faible distance du chemin creux, entendit le bruit des pas de l'homme qui s'éloignait, puis le silence se fit de nouveau autour de lui.

Il se remit à dessiner.

Si Lucien songeait à Eugénie avec un mélange de tristesse et d'espoir, celle-ci, pour des causes différentes, était en proie aux plus vives anxiétés.

La veille, quand elle se fut retirée dans sa chambre, elle avait prié et beaucoup pleuré; puis elle s'était mise au lit, plus calme, peut-être, mais sans être rassurée sur l'avenir.

L'avenir! Que lui réservait-il? De nouvelles luttes avec sa mère et l'hostilité de la fausse veuve, qu'elle regardait maintenant comme sa pire ennemie.

— Ah! mes pressentiments ne m'avaient pas trompée, se disait-elle en se rappelant les répugnances qu'elle avait éprouvées à se lier avec leur voisine; le malheur est entré chez nous avec elle; quand et comment serai-je délivrée?

Pendant de longues heures elle avait songé au mariage qu'on prétendait lui imposer.

Sa mère le voulait, cet épouvantable mariage; et elle le sentait, le devinait, la force de sa mère, en cette circonstance, était tout entière dans la volonté de Mme Fournier, qui, sous des dehors d'amabilité, de douceur, de bonté, cachait son astuce et son hypocrisie. Bien décidée à résister, elle voyait suspendue sur sa tête la malédiction de sa mère, de cette mère qui avait toujours été si bonne pour elle et qu'elle adorait.

Entre elles, maintenant, il y avait Rabiot et Mme Fournier; on trouverait le moyen de lui aliéner le cœur de sa mère; sa mère ne l'aimerait plus. A l'intimité charmante, aux doux épanchements du cœur succéderait la froideur. Était-ce possible?

Elle ne soupçonnait pas encore l'horrible trame ourdie contre elle; mais elle sentait qu'on l'avait séparée de celui qu'elle aimait et amenée à Ville-d'Avray pour servir les intérêts de Rabiot. Comme elle, Lucien Morel était victime de cette odieuse machination.

On la cachait, c'était facile à voir. Pourquoi?

Si on l'empêchait de sortir, si on ne lui permettait pas d'écrire, si elle était surveillée sans cesse et en quelque sorte séquestrée, c'est peut-être parce qu'on redoutait Lucien. Ah! on avait bien raison de le craindre, car, maintenant qu'elle ne pouvait plus compter sur sa mère pour la protéger contre ceux qui la faisaient souffrir, elle n'avait plus que Lucien pour défenseur. Mais, hélas! Lucien ne savait pas où elle était et c'est en vain qu'elle l'appellerait à son secours.

La malheureuse enfant se voyait dans une situation épouvantable, désespérée. Dans sa douleur, elle se tordait convulsivement les bras.

Qu'allait-elle faire? Qu'allait-elle devenir?

— Oh! s'écriait-elle en gémissant, comme je serais heureuse si j'étais morte!

La mort, si redoutable pour les gens heureux, est toujours la suprême consolatrice que les infortunés appellent aux heures de désespérance.

Mais la mort, heureusement, ne répond pas à ces appels.

Au malheureux, à qui elle apparaissait, disant: « Me voici, que me veux-tu? », le malheureux répondrait, comme le bûcheron de la fable: « Que tu m'aides à porter mon fardeau. »

Il faisait déjà grand jour lorsque, vaincue par la fatigue, la jeune fille s'endormit, mais d'un sommeil lourd, agité, que tourmentèrent d'effrayants cauchemars.

Elle se réveilla à neuf heures et se leva aussitôt. Elle avait les jambes faibles, elle était courbaturée, brisée. Elle baigna son visage dans de l'eau fraîche pour effacer les traces de ses larmes et faire disparaître la rougeur de ses yeux.

Voulant travailler, elle fit quelques points, puis s'arrêta. Elle ne pouvait pas. Il lui sembla que c'était fini, qu'elle n'aurait plus jamais ni force, ni courage.

On ne vint pas voir ce qu'elle faisait, on la laissa tranquille dans sa chambre. Elle s'en trouva heureuse. Mais, à midi, elle entendit la voix de Mme Fournier qui l'appelait doucement pour déjeuner. Ne voulant pas avoir l'air d'attacher trop d'importance à ce qui s'était passé la veille, elle descendit. Mme Lureau et Anastasie l'attendaient dans la salle à manger. Selon son habitude, Eugénie tendit son front à sa mère. Celle-ci embrassa sa fille; mais elle avait un front sévère qui contrastait avec l'air joyeux de la fausse veuve du capitaine Fournier.

La jeune fille retint ses soupirs et se mit à table, silencieusement; mais elle mangea peu et du bout des dents. Elle ne voulut point prendre de café, et, ayant hâte de se retrouver seule, elle monta dans sa chambre. Après y être restée pendant plus d'une heure, absorbée dans ses sombres pensées, elle se gronda de manquer de force morale. Voulant réagir contre sa douleur, elle prit son ouvrage pour aller travailler dans le kiosque du jardin.

La domestique nettoyait les pièces du rez-de-chaussée. Elle dit à la jeune fille, qui ne le lui demandait point, que Mme Lureau était remontée dans sa chambre pour faire sa sieste; que Mme Fournier venait de sortir, ayant divers achats à faire chez l'épicier et la mercière, mais qu'avant elle irait à l'église. Cela voulait dire: elle ne reviendra que dans deux heures. Car, quand Anastasie entra à l'église un jour de semaine, la station était longue.

Elle tenait à se faire dans la paroisse une réputation de femme pieuse. Le curé et quelques bonnes vieillles femmes la remarquaient devant l'autel de la Vierge, agenouiller, les mains jointes, le front courbé, et

étaient édifiés de tant de ferveur. Il était bon qu'on pût dire:

— Cette dame veuve, qui demeure à la Tourelle, est une sainte femme. Eugénie quitta la servante en disant:

— C'est bien.

Dans le jardin, elle répondit par un « bonjour, monsieur, » au gracieux salut de Fourrel qui, comme un vrai jardinier, était en train de ratisser les allées, puis s'installa dans le kiosque.

Au bout d'un quart d'heure, Fourrel, qui en avait assez, remisa sa brouette et son râteau et la jeune fille le vit sortir par la porte du jardin.

Elle travaillait sans goût comme sans plaisir. Décidément, elle n'avait pas le cœur à l'ouvrage. Elle avait les jambes roides, la tête lourde. Maintenant qu'elle était seule dans le jardin, pourquoi ne s'y promènerait-elle pas un instant, à l'ombre des arbres? Bien sûr, cela lui ferait du bien, dégourdirait ses jambes.

Elle sortit du kiosque et se mit à marcher dans les allées où il y avait de l'ombre. En passant pour la troisième ou quatrième fois devant la porte, elle s'aperçut qu'elle était mal fermée.

Du dehors, Fourrel avait bien tourné la clef; mais distrait, probablement, il n'avait pas remarqué qu'un caillou se trouvait entre le bois de la porte et la pierre du seuil, et que le pêne de la serrure n'était point entré dans la gâche.

Eugénie resta un instant immobile, ahurie de surprise, puis son cœur se mit à battre très fort.

Comment, cette porte, toujours si soigneusement fermée, elle pouvait l'ouvrir! Assurément, elle ne songeait pas à prendre la fuite; mais sortir de cet enclos, qui était pour elle comme le préau d'une prison, voir au delà de ces vilains murs, rideaux de pierre, qui, sans cesse, obstruaient sa vue, jeter un long regard sur la campagne environnante, et puis s'échapper, s'échapper surtout, pour un instant, c'était bien tentant.

Néanmoins, résistant à la tentation, elle hésitait, comme si elle eût craint d'être surprise par le faux jardinier. Pourtant, elle savait qu'elle avait tout le temps de faire son innocente escapade. Elle avait remarqué plus d'une fois que, lorsqu'il sortait furtivement par le jardin, l'absence du jardinier durait au moins une heure.

Enfin elle se décida à tirer la porte et à franchir le seuil. Elle ne fut point surprise de se trouver sur un chemin rural; elle avait entendu souvent des voix derrière le mur et vu passer des charrettes de paysans chargées de légumes, de trèfle ou de luzerne.

D'abord elle jeta autour d'elle un regard craintif; ne voyant rien qui fût de nature à l'inquiéter, elle devint plus hardie. Elle porta sa vue au loin et la promena à travers la campagne avec une sorte de ravissement. Cela lui semblait bon d'avoir l'espace devant elle.

Elle avait sous les yeux de gaies maisonnettes, ayant l'air de se cacher dans des fouillis de verdure, des champs en pleine culture, de grands terrains plantés de vigne, des arbres pouvant à peine porter leur charge de fruits; le coteau et la plaine présentaient des carrés agréablement variés de couleurs; on aurait dit un immense damier.

De distance en distance, elle voyait des paysans maraîchers, courbés sous le soleil et remuant la terre avec des bras robustes tenant l'outil.

A pleins poumons, elle aspira l'air aromatisé venant des champs et des bois, comme si cet air n'eût pas été le même que celui qu'elle respirait dans le jardin.



EN VITESSE!

dit Grand-papa Kruschen

Si vous êtes hors d'haleine après une course pour attraper le train de 8 h. 20 du matin, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas chez vous — et je crois savoir ce que c'est!

La constipation, la bile et les troubles rénaux, voilà les trois ennemis qui sapent votre énergie, qui vous mettent des pesées aux jambes et vous entraînent votre entrain. Mais la triple action de Kruschen a tôt fait de les mettre en fuite, car la petite dose quotidienne a pour effet d'expulser les poisons de votre organisme, de nettoyer celui-ci et de fortifier vos organes vitaux.

En premier lieu, les éléments apéritifs de Kruschen nettoient et favorisent la régularité des intestins; puis les éléments hépatiques tonifient le foie et l'aident à sécréter la quantité requise de bile; et enfin viennent les éléments diurétiques qui nettoient les reins et leur permettent d'éliminer tous les poisons du sang.

Connaissez, vous aussi, la fameuse "sensation Kruschen"! Achetez une bouteille de Kruschen chez le pharmacien à 25¢, 45¢ ou 75¢.

SELS KRUSCHEN



TOUS DEUX
ont un teint
merveilleux

LES BÉBÉS... les bébés au teint ravissant, pur et clair... si tendrement protégés avec le savon Baby's Own... ont révélé aux femmes l'indiscutable valeur de ce traitement de beauté si simple. Les mamans aussi trouvent dans ce savon si doux, un moyen de préserver le velouté de leur peau, et sont heureuses de payer quelques sous de plus pour obtenir ce pur Savon de Beauté.



"Le Savon de beauté d'une pureté exquise"

SAVON BABY'S OWN

"Garni le meilleur repas"



Fumez
Black Cat
—elles ont meilleur goût!

AVEC OU SANS BOUT DE LIEGE - 10 pour 10¢ - 25 pour 25¢

3 EAUX MINÉRALES RENOMMÉES...

EMBOUILLÉES À LEUR SOURCE MÊME, À VICHY (ALLIER), SOUS LA SURVEILLANCE DE L'ÉTAT

VICHY Célestins

Indiquée dans les affections hépatiques, vésicales et rénales, le rhumatisme et l'arthritisme.

Grande-Grille

Recommandée par la Faculté contre la paresse du foie, la congestion et les coliques hépatiques.

Hôpital

Contre les digestions difficiles et douloureuses (dyspepsie).

2027 McGill College Avenue, Montreal

DEBARRASSEZ-VOUS RAPIDEMENT DES RHUMES

Au premier soupçon de rhume, appliquez le Mentholatum à la partie supérieure de la cloison nasale. Voyez comment ce baume pénètre rapidement dans les voies nasales, combat les germes dangereux, calme les membranes irritées, nettoie le nez et vous apporte un soulagement durable en une nuit.

Procurez-vous, à 30 cents, un tube ou un pot de Mentholatum dès aujourd'hui. Soulagement assuré ou argent remboursé.

Le Samedi
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

coupon d'abonnement

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Elle se sentait plus légère, ses jambes avaient repris leur élasticité, sa tête était débarrassée de ses vapeurs, sa poitrine se dilatait. Elle éprouvait un bien-être indéfinissable. C'était comme si, sortant d'un lieu où elle étouffait, elle se fût sentie renaître.

Lentement, un peu rêveuse, elle s'avança sur le chemin. Elle vit une belle touffe de coquelicots nouvellement épanouis, plus loin d'autres coquelicots, des bluets, des pieds-d'alouette sauvages et d'autres fleurs rouges, roses, jaunes, bleues, violettes. Elles bordaient le chemin, et, coquettement penchées, elles invitaient à les cueillir.

Les fleurs des champs, ce sont les fleurs telles que la nature les donne, les vraies fleurs.

Il y avait longtemps, plus de deux ans, que la jeune fille n'avait pas vu de ces fleurs champêtres qui se renouvellent tous les ans et que le vent sème à travers la campagne pour égayer les yeux, servir de lit de repos aux insectes et sourire au soleil.

C'étaient ces mêmes fleurs qu'elle aimait tant à cueillir, pour en faire d'énormes bouquets, quand elle était petite fille et que son père la menait promener à la campagne, le dimanche.

Où était-il, ce temps-là? Disparu. Alors, elle était heureuse, ne pensait qu'à rire, sauter, chanter. Comme tout ce qui est bon passe vite!

Son père n'était plus, sa mère avait bien changé et elle, elle avait grandi pour connaître successivement toutes les souffrances. Seules, ces belles fleurs, que son regard caressait, étaient toujours les mêmes.

Eugénie se plaisait à remonter en arrière, dans le passé, à se rappeler les joies si douces et si pures de son enfance. On est si heureux, parfois, de s'éloigner du présent, de l'oublier.

Même dans l'extrême vieillesse, ils sont toujours doux au cœur les souvenirs qu'on a gardés de son jeune âge. On aime à y revenir sans cesse et il semble que, grâce à eux, on se trouve rajeuni.

Eugénie se laissait aller au cours de ses pensées, cherchant à égayer son âme.

Distraitement, machinalement, en marchant, elle cueillait par-ci, par-là, un coquelicot, un bluet, une autre fleur. Le hasard mariait les couleurs, mettait le bleu à côté du rouge et du blanc, le jaune près du violet et du rose, et, peu à peu, le bouquet se formait dans sa main.

La jeune fille passa devant le chemin creux, sans le voir; elle ne s'aperçut point non plus qu'elle était à une certaine distance du mur de clôture. Indifférente, maintenant, à tout ce qui pouvait s'offrir à sa vue, s'isolant, se concentrant en elle-même avec une sorte de délice, elle ne regardait plus autour d'elle. Elle s'avançait la tête inclinée sur sa poitrine et se penchait de temps à autre pour prendre avec sa main droite une fleur que sa main gauche recevait.

Tout à coup, elle se trouva en vue de Lucien et dans la ligne que suivaient les yeux du jeune artiste, allant de son dessin à la vieille tour.

Bien qu'il ne la vit que de côté et qu'elle eût la tête fortement inclinée, il la reconnut aussitôt. Jamais homme n'éprouva un pareil saisissement. Le crayon s'échappa de sa main et le carton glissa à terre.

— Oh! fit-il.

Mais déjà la surprise avait fait place à une joie indicible. Il se dressa debout comme mû par un ressort.

— Eugénie! s'écria-t-il.

Dans ce cri, son âme s'échappait. La jeune fille sursauta comme si elle eût été réveillée brusquement, et, effarée, dressa la tête. Elle vit Lucien qui franchissait la courte distance qui les séparait. Le nom du jeune homme s'envola de ses lèvres.

En deux bonds, Lucien fut près d'elle.

II

ELLE ET LUI

ILS RESTÈRENT un instant, silencieux, se regardant les yeux dans les yeux, comme s'ils eussent douté encore, lui que ce fût elle, elle que ce fût lui.

Mais le front de Lucien était rayonnant et la poitrine de la jeune fille se soulevait avec violence.

— Vous, Eugénie, dit le jeune homme, vous ici, à Ville-d'Avray!... Comment cela se fait-il? Je vous croyais loin, bien loin. Mais c'est donc un miracle que Dieu a fait pour moi? Vous n'êtes pas dans les Pyrénées, comme on me l'avait dit, vous êtes à Ville d'Avray, et je suis près de vous et je vous vois!... J'ai cette joie sans pareille de pouvoir vous contempler, vous admirer.

Eugénie ne répondit à ces paroles pleines de tendresse que par un regard; mais que d'amour il contenait, ce regard!

Lucien continua :

— Après tant de jours de tristesse, de douleur, de découragement, de désespoir, de larmes, quel immense bonheur!... Le ciel se rouvre après s'être fermé pour moi. J'étais plongé dans une nuit sombre, je me retrouve en pleine lumière. Ah! mon Dieu, comme autour de moi, maintenant, les choses me semblent belles! Tout sourit, tout chante et rayonne. La nature entière se met en fête pour prendre part à ma joie!

Ah! Eugénie, si vous saviez comme j'ai souffert d'être séparé de vous, de ne plus vous voir, d'ignorer où vous étiez. Mais c'est fini, c'est oublié... que m'importent les souffrances passées, maintenant que le bonheur m'est revenu!

Elle l'écoutait toute tremblante et, à chaque instant, elle lançait de côté un regard effrayé.

Lucien s'aperçut qu'elle était inquiète, embarrassée.

— Qu'avez-vous? lui demanda-t-il, vous êtes tremblante, on dirait que mes paroles vous causent de l'effroi.

— J'ai peur, balbutia-t-elle.

— Oh! mademoiselle Eugénie, fit-il avec tristesse, seriez-vous donc contrariée de m'avoir rencontré?

— Non, non, monsieur Lucien, ne croyez pas cela.

— Je ne sais que penser; votre trouble, votre agitation... Si j'étais bien sûr que vous avez du moins un peu de plaisir à me revoir!...

— N'en doutez pas, monsieur Lucien.

— Pourtant, vous venez de me dire que vous aviez peur.

— C'est bien vrai.

— Alors, je ne sais quoi m'imaginer; voyons, mademoiselle Eugénie, pourquoi êtes-vous ainsi effrayée?

— On peut nous voir ensemble.

— Qu'est-ce que cela peut faire au monde? je vous le demande.

— Il y a des personnes qui, peut-être, nous en feraient un crime à tous deux.

— Ce serait étrange, répliqua-t-il; est-ce que, maintenant, il n'est plus permis à un jeune homme de causer avec une jeune fille sur un chemin au milieu des champs?

— Si vous saviez, vous comprendriez; croyez-le, monsieur Lucien, si j'ai peur, c'est moins pour moi que pour vous.

Elle secoua la tête.

— Est-ce un pressentiment? dit-elle, quelque chose me dit que vous courez ici un danger.

— Que signifient vos paroles? Voulez-vous me dire que je dois immédiatement m'éloigner de vous?

Souffrez-vous d'Indigestion?



Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(se vendent aussi en poudre)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour \$1.00 ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.

5920, Avenue Durocher
Montréal, P. Q.

Heures de bureau :

Le samedi, de 3 heures à 6 heures p.m.

Casier Postal 2134 (Place d'Armes)

Coupon d'abonnement

LA REVUE POPULAIRE

Veillez trouver ci-joint \$2.00 pour un abonnement spécial de DEUX ans à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

— Oh! monsieur Lucien! fit-elle avec un accent de protestation énergique.

— J'ai tort, pardonnez-moi, reprit-il vivement; mais j'ai un doute qu'un mot de vous peut détruire; si vous ne me le refusez pas, ce mot, j'aurai en vous et en l'avenir une entière confiance; alors je croirai sincèrement que le bonheur m'est revenu et pour toujours.

Il s'arrêta un instant et continua d'un ton grave :

— Mademoiselle Eugénie, lorsque j'avais le bonheur de vous voir à Paris, il y a une chose que je ne vous ai pas dite, bien que les paroles pour l'exprimer fussent constamment sur mes lèvres. Aujourd'hui, nous ne sommes plus, vous et moi, dans la même situation, et je ne me crois plus obligé à garder la même réserve.

La jeune fille leva ses beaux yeux sur Lucien. Elle s'attendait bien à un aveu, cependant elle éprouvait une anxiété indéfinissable.

— Mademoiselle, continua le jeune homme, je ne vais rien vous apprendre, car ce que je vais vous dire, vous l'avez deviné; mais ce n'est pas assez, le moment de parler est venu. Mademoiselle Eugénie, je vous aime!

Il était donc prononcé ce mot magique. Oui, sans doute, elle l'avait deviné, ce grand secret; mais elle n'en était pas moins très émue, et son front se couvrit d'une vive rougeur, qui la rendit encore plus séduisante.

Lucien continua :

— Je vous aime! Depuis ce jour heureux où je vous ai vue la première fois, toutes mes pensées ont été pour vous. A partir de ce moment, j'ai vu et senti tout ce qu'il y avait de bon et de beau dans la vie. Je vous aime! Rien au monde ne saurait m'empêcher de vous aimer.

Mon cœur, qui n'avait jamais connu que l'amitié, s'est rempli d'amour pour vous; je vous l'ai donné tout entier avec mon âme, et comme eux ma vie vous appartient, car j'ai juré de vous la consacrer, car j'ai juré de ne vivre que pour vous aimer.

Maintenant, mademoiselle Eugénie, est-ce trop vous demander de me faire un aveu qu'il me serait si doux d'entendre? Je vous en prie, mettez en moi cette confiance qui m'a manqué à certains moments et que je veux avoir pour la garder toujours. Répondez par un mot seulement à cette question que j'ai la hardiesse de vous adresser : M'aimez-vous?

Les beaux yeux de la jeune fille s'illuminèrent. De sa voix douce, vibrante d'émotion, elle répondit :

— Oui, monsieur Lucien, je vous aime!

— Ah! voilà donc réellement le bonheur reconquis! s'écria-t-il avec feu. Eugénie, chère Eugénie, si vous saviez quelle indicible ivresse pénètre tout mon âme! Vous m'aimez, vous m'aimez!... Vos lèvres et votre cœur me l'ont dit. Arrière les craintes périles, arrière le doute qui mord et déchire... Je suis aimé!... Oh! comme vous me faites voir l'avenir radieux, éblouissant, superbe!

— Ainsi, vous êtes heureux, dit la jeune fille.

— Oh! oui, bien heureux, soyez-en sûre.

Chère Eugénie, sachez-le, pendant ces longs jours où nous avons été séparés, je n'étais plus rien, je n'existais plus... Je renaissais, vous faites rentrer en moi tout ce qui n'y était plus : la force, le courage, l'espérance, la foi!

Ah! c'est bien en ce moment que, pour nous, la nature se met en fête! Chantez, oiseaux! Il y a dans mon cœur des flots d'harmonie qui répondent à vos chansons!

Lucien ne se contenait plus. Sa joie était délirante.

Il saisit les mains d'Eugénie, les porta à ses lèvres et les couvrit de baisers brûlants.

Brusquement, la jeune fille retira ses mains et fit un bond en arrière en jetant de côté un nouveau regard effrayé.

— Qu'est-ce donc? demanda le jeune homme.

Elle s'était remise à trembler. — N'avez-vous pas entendu? répondit-elle baissant la voix.

— Quoi?

— Là, du bruit.

Elle indiquait un endroit de la haie du chemin creux.

— Non, je n'ai rien entendu.

— Pourtant, il m'a semblé...

— Rassurez-vous, ce ne peut être qu'un oiseau, probablement un merle que j'ai vu tout à l'heure... Mais, tenez, le voilà qui passe.

En effet, un beau merle noir venait de s'envoler de la haie, en jetant son cri habituel, et filait à tire d'aile.

— Il peut se faire que je me sois trompée, dit la jeune fille.

— Oui, chère Eugénie, vous vous êtes trompée.

— Mais c'est égal, Lucien, je ne suis pas tranquille, il faut que je vous quitte.

— Oh! non, non, pas encore.

— Croyez-moi, Lucien, il serait fâcheux, très fâcheux que nous fussions vus ensemble.

— Pourquoi?

— Je ne peux pas vous expliquer cela maintenant, ce serait trop long; mais, je vous le répète, mon ami, si l'on savait que nous nous sommes revus, il en résulterait pour moi de nombreux ennuis. Mais, si ce n'était que cela, je ne serais pas aussi craintive; c'est à cause de vous que je tremble... On serait capable de vous faire du mal.

— Chère bien-aimée, je ne comprends pas.

— Lucien, dans un autre moment, si nous pouvions nous revoir, je vous dirai pourquoi j'ai de telles appréhensions.

— Comment, si nous pouvions nous revoir; mais j'y compte bien, et souvent. Je vous ai retrouvée, nous nous aimons, aucune puissance au monde ne peut maintenant nous séparer.

Elle secoua tristement la tête...

— Ah! Lucien, fit-il, si vous saviez... Ecoutez, on veut me marier...

— Que dites-vous! exclama le jeune homme en pâlisant.

— On veut me marier, mais moi, je ne veux pas. Soyez tranquille, Lucien, je vous aime; si je ne puis être à vous, je ne serai pas non plus la femme d'un autre; ma mère dut-elle me frapper de sa malédiction.

— Quoi, répliqua le jeune homme avec une douloureuse surprise, votre mère, qui vous adore, voudrait vous marier malgré vous?

— Ah! Lucien, ma mère est bien changée depuis que vous ne l'avez vue; elle n'a plus du tout les mêmes idées et, faut-il vous le dire, je vois avec douleur qu'elle n'a plus pour moi la même affection qu'autrefois.

— Mon Dieu, mais tout ce que vous me dites me stupéfie! Votre mère a changé à ce point; c'est peut-être la maladie?

— Oui, peut-être.

— Elle serait, dans ce cas, plus à plaindre qu'à blâmer; la dernière fois que je l'ai vue, elle allait beaucoup mieux; n'a-t-elle donc plus d'espoir de guérir?

— Elle prétend que l'air de la campagne lui a fait grand bien, qu'elle est presque guérie; de fait, il semble qu'elle a à peu près retrouvé toutes ses forces; malgré cela, je vois bien, moi, qu'elle est toujours très malade.

— Eugénie, si je lui faisais une visite?

— Oh! gardez-vous en bien.

— Pourquoi?

— D'abord, vous ne seriez pas reçu, et puis ce serait courir au-devant de ce danger que je redoute pour vous.

— Vous revenez sans cesse à cette menace d'un danger que je peux courir; cela me ramène malgré moi à une idée que j'ai eue. Quelques jours avant que vous quittiez Paris, votre mère m'a écrit, le savez-vous?

— Oui, elle me l'a dit.

— Après avoir lu sa lettre, qui me frappa au cœur comme un coup de poignard, et à laquelle étaient joints les mille francs que je lui avais prêtés, j'ai tout de suite pensé que j'avais été lâchement desservi auprès de Mme Lureau par un ennemi inconnu.

— On n'a pas dit de mal de vous à ma mère, Lucien.

— C'eût été difficile, à moins d'employer la calomnie, dit fièrement le jeune homme.

— Mais, je le sais maintenant, Lucien, on avait intérêt à nous séparer, à vous éloigner; vous gêniez certains projets.

— Je comprends, ce mariage...

— Oui...

— On a pensé que vous cesseriez de m'aimer et que moi-même, ne vous voyant plus, je vous oublierai. Eh bien, on s'est trompé. Ah! c'est mal, c'est bien mal ce que votre mère a fait; je n'aurais pas cru cela d'elle, et il faut que ce soit vous qui me le disiez... Mais il est impossible que Mme Lureau ne reconnaisse pas qu'elle a eu tort. Je suis très douloureusement impressionné, chère Eugénie; toutefois, je suis tranquille; vous m'aimez et j'ai en vous une confiance que rien ne saurait plus ébranler; c'est parce que j'ai cette confiance que je n'ai nullement peur de ce mariage que votre mère veut. Vous le repoussez, c'est bien. Mme Lureau comprendra que ce qu'elle doit vouloir avant tout, c'est le bonheur de sa fille. Oui, oui, chère Eugénie, je suis tranquille; nous ne sommes plus au temps où l'on pouvait marier une jeune fille malgré elle.

— Merci de votre confiance, Lucien; je la mérite et j'en suis fière. Oui, vous pouvez être tranquille; je vous ai donné mon cœur tout entier comme vous m'avez donné le vôtre, et j'ose vous le dire, je suis forte, bien forte en m'appuyant sur l'amour que j'ai pour vous.

— Chère Eugénie, comme vous mériteriez bien d'être aimée, adorée!

— Lucien, le temps passe vite, il faut nous quitter.

— Encore un instant; j'ai besoin de savoir...

— Quoi?

— Où vous demeurez.

— Là, dans cette maison dont vous pouvez voir la toiture.

— Contre laquelle est adossée une vieille tour en ruine?

— Oui, c'est là; on appelle cette propriété la Tourelle.

— J'étais occupé à dessiner la maison, la vieille tour et les arbres, quand vous m'êtes apparue tout à coup. Eugénie, ce n'est pas le hasard qui m'a amené ici, c'est la Providence.

— Peut-être, fit la jeune fille.

Et elle laissa échapper un soupir.

— Encore une question, chère Eugénie. Y a-t-il longtemps que vous demeurez à Ville-d'Avray?

— Pourquoi me demandez-vous cela? Vous le savez. Nous avons quitté Paris pour venir ici...

— Ainsi, vous et votre mère n'êtes pas allées dans le midi de la France, du côté de l'Espagne?

— Ma mère vous a écrit cela?

— Mme Lureau ne m'a point fait savoir où vous iriez en quittant Paris; c'est la concierge, Mme Grelut, qui m'a dit...

— La concierge ignore sans doute que nous sommes à Ville-d'Avray, et



L'aspect de vos rideaux vous donne-t-il le cafard? Ce qu'une Québécoise nous écrit vous aidera peut-être: "Mes rideaux de salon," dit-elle, étaient si grisâtres, si fanés par la poussière, le soleil et la fumée que les regarder me portait sur les nerfs. Mais ils n'étaient pas usés et je n'avais pas les moyens d'en acheter d'autres. Une voisine m'a recommandé de les teindre avec une Teinture Diamond. Elle m'a dit qu'elle avait toujours réussi avec les Diamond et que ces teintures contenaient vraiment une plus grande quantité des plus pures matières colorantes. J'ai suivi son conseil, et mes rideaux ont maintenant une telle fraîcheur que tout le monde croit qu'ils sont neufs!" Donnez une beauté nouvelle à vos toilettes et aux accessoires décoratifs de votre foyer, grâce aux Teintures Diamond. C'est facile et peu coûteux.

TEINTURES DIAMOND

FABRICATION CANADIENNE

MAINTENANT 15 COMPRIMÉS AU MÊME BAS PRIX
VOUS ÉPARGNEZ 20% et
SOULAGEZ PROMPTEMENT

LES RHUMES

LA GRIPPE — NÉVRITE — NÉVRALGIE — DOULEURS RHUMATISMALES OU PÉRIODIQUES — MAUX DE TÊTE, ETC.

Dès les premiers indices ayez recours aux —

COMPRIMÉS ANTI-DOULEURS

di-so-ma

AUSI EN FORMAT ÉCONOMIQUE DE 100 COMPRIMÉS

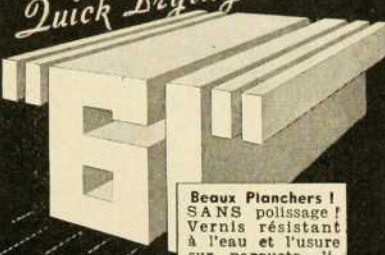
JOUEZ LA GUITARE HAWAÏENNE
APPRENEZ A JOUER

la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Écrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE
251 S. St-Joseph, QUÉBEC, P.Q.



Quick Drying



FLOOR VARNISH

Beaux Planchers !
SANS polissage !
Vernis résistant
à l'eau et l'usage
sur parquets, il-
luminés, meubles,
boiserie. Achetez
le "61" Fini Satin
et Brillant au ma-
gasin, ou deman-
dez nom de ven-
deur et tableau
à Pratt & Lam-
bert-Inc., 145 rue
Courtwright, Port-
Erie, Ontario.

TIME DEALS GENTLY WITH PRATT & LAMBERT PAINT

**NE NÉGLIGEZ PAS
DYSPEPSIE**

INDIGESTION—ACIDITÉ
BRÛLEMENTS D'ESTOMAC
ET AUTRES TROUBLES DIGESTIFS

Prenez

POUDRE OMENTHES DIGESTIVES
di-so-ma



NE LAISSEZ PAS LES
MAUX DE REINS VOUS
RENDRE LA VIE MISÉRABLE

KAPS-URAL

sous forme de capsule à
effet rapide—soulage vite
les affections **RENALES**

La fonction des reins est d'éliminer les poisons de votre organisme. Lorsque les reins faillissent à cette tâche, les poisons s'accumulent dans tout le système, occasionnent une dépression générale, un mal de dos et une irritation de la vessie. En renouvelant l'activité des reins, vous jouirez d'une vie plus heureuse et d'une meilleure santé.

Les CAPSULES RENALES KAPS-URAL soulagent plus rapidement les maux de reins parce qu'elles sont sous forme de capsule moderne remplie de poudre, dont 100% des ingrédients sont actifs, s'absorbent plus rapidement et aident à tonifier les reins.

Obtenez les CAPSULES RENALES KAPS-URAL chez votre pharmacien. Economiques, une le matin et une autre le soir suffisent.



KAPS-URAL

Coupon d'abonnement

**LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

si elle vous a dit que nous étions allées dans le midi de la France, c'est qu'on le lui a fait croire.

— Avec intention, alors; on s'est servi de Mme Grelut pour me tromper.

— Oh! comme tout a été préparé avec soin, murmura la jeune fille pensive.

— C'est par Mme Grelut, reprit Lucien, que j'ai appris qu'un ami de votre père, à qui M. Lureau avait prêté une somme assez importante, quatre ou cinq mille francs, était venu les rendre à Mme Lureau.

— La concierge vous a dit cela! exclama la jeune fille.

— Comment l'aurais-je su autrement?

— Mais c'est faux, Lucien, c'est un mensonge!

— Alors, je ne comprends plus... Ces mille francs que votre mère m'a rendus, cette villa que Mme Lureau a louée, les dépenses qu'elle est obligée de faire.

— Lucien, ma mère a emprunté les mille francs pour vous les rendre et nous les devons; ce n'est pas ma mère qui a lancé cette habitation, mais notre voisine de la rue Beaubourg, cette dame veuve que vous avez vue chez nous une fois ou deux.

— Mme Fournier?

— Oui, Lucien, Mme Fournier. Ma mère, cédant à ses instances, accepta l'hospitalité qu'elle nous offrait et elle nous a amenés chez elle. Voilà la vérité. En dehors de cela, tout ce qu'on a pu vous dire est mensonge. Quant aux dépenses que nous faisons ici, je fais de mon mieux pour que nous ne soyons pas à charge; je travaille, Lucien, et je remets tout ce que je gagne à Mme Fournier pour notre nourriture et le blanchissage de notre linge.

— Est-ce à Mme Fournier que votre mère a emprunté les mille francs.

— Oui.

— Et c'est elle, probablement, qui a conseillé à Mme Lureau de m'écrire pour m'annoncer votre départ de Paris?

— Je le crois.

— S'il en est ainsi, chère Eugénie, cette Mme Fournier, que je connais à peine, qui n'a aucune raison de m'en vouloir, serait mon ennemie...

— Je ne sais pas, car, enfin, pourquoi vous en voudrait-elle?

— Est-ce Mme Fournier qui conseille à Mme Lureau de vous marier malgré vous?

— J'en ai la conviction.

— Sait-elle que je vous aime et que vous m'aimez?

— Elle l'a deviné.

— Eh bien, Eugénie, du moment qu'elle sait que vous m'aimez, elle voit en moi un obstacle à ses projets.

— C'est certain.

— Il n'en faut pas plus pour qu'elle soit mon ennemie. Est-ce un de ses parents qu'elle voudrait vous faire épouser?

— Non, mais je vous en prie, Lucien, ne parlons pas de cet homme, dont le nom seul m'épouvante.

— Quel est donc ce nom?

— Permettez-moi de vous le cacher; quelque chose me dit que j'aurais tort de vous le nommer. C'est un homme que je redoute, Lucien; il pourrait devenir votre implacable ennemi.

— Alors, chère Eugénie, il faut me dire qui il est.

— Non, non. Vous seriez capable d'aller le provoquer, et Dieu sait ce qui en résulterait. D'ailleurs, qu'est-ce que cela peut vous faire que je vous cache son nom? Que vous importe cet homme que je déteste, que j'ai en horreur, puisque j'aimerais mieux mourir que d'être sa femme!

— Est-ce qu'il est riche?

— Oui, il a une très belle fortune.

— Il est jeune?

— Non, il est vieux et laid. Il est riche et il veut m'épouser. Pourquoi? j'ai beau me le demander, je ne trouve pas.

— Parbleu, parce qu'il est vieux et laid et que vous êtes jeune et jolie, vous.

— Il y a autre chose, Lucien; mais quoi? Je ne suis pas parvenue encore à bien m'expliquer ce qui se passe; mais ce que vous venez de me dire, ces mensonges qu'on vous a faits mettent un peu de clarté dans tant de choses incompréhensibles; oui, mes yeux commencent à s'ouvrir.

Il y a eu un complot; je suis enveloppée dans une odieuse machination, et, parce que vous m'aimez, de vous aussi on a fait une victime.

— Mais c'est infâme, cela!

— Voulez-vous savoir comment je suis dans cette maison où l'on nous a offert une généreuse hospitalité? J'y suis prisonnière, une recluse; je ne sors jamais et je ne vois personne. Il y a des instants où je me crois positivement séquestrée. Mme Fournier, sa servante, son jardinier me surveillent sans cesse, je pourrais dire qu'ils sont mes goûliers. Je ne saurais faire un pas sans qu'il soit épié.

— Ce que vous me dites là me confond; évidemment, il y a derrière toutes ces manœuvres un but secret, et pour qu'on le dissimule, il faut qu'il soit criminel.

— C'est ce que je me dis chaque jour, mais sans comprendre.

— Oh! vous, prisonnière!

— On m'avait promis que je pourrais aller à Paris une fois chaque semaine; ah! bien oui, cela m'est interdit. J'ai eu l'intention de vous écrire, cela ne m'a pas été possible; d'ailleurs, si je vous avais écrit, ma lettre n'aurait pas été mise à la poste. L'usage du papier, de la plume et de l'encre m'est défendu.

On ne reçoit aucun journal dans la maison; s'il y en entre un, par hasard, enveloppant un comestible quelconque, vite on le brûle. C'est comme si l'on avait peur que ma mère et moi, par la voie des journaux, nous ayons des nouvelles de ce qui se passe à Paris et ailleurs.

— Mais c'est intolérable! s'écria Lucien indigné; vous êtes réellement dans une prison. Une pareille existence est impossible, il vous faut, au plus vite quitter cette maison.

La jeune fille soupira.

— Je le voudrais, répondit-elle; mais ma mère s'y trouve bien, elle, et je suis condamnée à y rester.

— Pourtant, Mme Lureau doit voir que vous souffrez.

— Elle ne voit rien, ne veut rien voir. Elle est contre moi avec les autres. Tenez, Lucien, — c'est affreux à dire, et j'en demande pardon à Dieu, — si l'on me mettait à la torture, je crois que ma mère trouverait que c'est bien.

— Vous m'épouvantez! Mais si vous êtes jusqu'à ce point une victime, il faut fuir. Eugénie, ma bien-aimée, ne rentrez pas dans votre prison; je vais vous emmener à Paris et je vous placerai sous la protection du comte de Soleure.

— Y pensez-vous, Lucien? Oh! mon ami, comment pouvez-vous me conseiller d'abandonner ma mère!

— Pardon, Eugénie; mais vous êtes dans une situation si affreuse!

— Elle aura une fin. Mais serait-elle plus affreuse encore, mon devoir, Lucien, est de rester près de ma pauvre mère.

Si j'avais le temps, j'aurais encore bien des choses à vous dire; mais je ne peux pas... Il faut que je vous quitte, que je rentre... Aujourd'hui, pour la première fois, je suis sortie du jardin; par mégarde, le jardinier, qui est allé je ne sais où, a mal fermé

la porte. J'ai cédé à une tentation, la curiosité... Dieu voulait que je vous voie. Mais je n'en suis pas moins, en ce moment, une prisonnière qui s'est évadée...

Si le jardinier rentrait, ne me voyant pas dans le jardin, il me chercherait et... J'ai peur, Lucien, j'ai peur!... Je me sauve! Au revoir, ayez confiance en moi, je vous aime!

Elle allait s'éloigner. Il l'arrêta en saisissant sa main et lui dit vive-ment:

— Je ne veux pas, en vous retenant plus longtemps, vous causer un ennui que vous redoutez, je vais vous laisser partir. Mais vous ne m'avez pas tout dit et j'ai besoin de tout savoir, car je veux dire demain à M. Ramel que je vous aime, et il faut que je puisse lui bien expliquer dans quelle situation vous vous trouvez, vous et votre mère, afin de prendre les mesures qui conviendront pour y mettre un terme. Il est donc absolument nécessaire que je vous revoie aujourd'hui.

— C'est impossible.

— Si cela ne se peut pas dans la journée, ce sera la nuit.

— La nuit?

— Oui. A quelle heure se couche-t-on à la villa?

— De très bonne heure, à neuf heures et demie au plus tard.

— Etes-vous seule dans la chambre où vous couchez?

— Oui.

— Eh bien, à dix heures et demie, — alors tout le monde dormira, — vous sortirez de votre chambre, sans bruit, et descendrez au jardin.

— Si je faisais cela, Lucien, ce serait imprudent.

— La chose est possible?

— Oui, mais...

— Chère Eugénie, c'est convenu, je vous attendrai.

— Non, Lucien, non, j'aurais trop peur.

— Vous n'aurez pas à avoir peur, vous prendrez vos précautions. Je vous en prie, accordez-moi ce rendez-vous, si vous ne voulez pas que, demain, je me livre à quelque extrémité.

— Oh! Lucien!

— Vous viendrez?

— Mais la porte du jardin sera fermée, et je n'en ai pas la clef.

— Je passerai par-dessus le mur.

— Mon Dieu, et si l'on vous voit?

— La nuit, il n'y a personne dans les champs.

— C'est grave, Lucien, bien grave; renoncez à ce projet.

— Non, chère Eugénie. Il faut que nous causions encore pendant une heure. Je rentrerai à Paris par le dernier train de Versailles. A dix heures et demie, je serai à la porte du jardin, tendant l'oreille; je vous entendrai venir. Mais, pour éviter toute surprise, vous frapperez deux petits coups contre la porte. Ce sera le signal. Aussitôt j'escaladerai le mur et je serai près de vous.

— Lucien, vous le voulez absolument?

— Absolument!

— Je serai dans le jardin à dix heures et demie.

— Merci, chère bien-aimée!

— Au revoir, Lucien.

Il voulait l'accompagner.

— Non, non, lui dit-elle, d'une voix tremblante, ne me suivez pas, éloignez-vous, au contraire.

Et elle s'en alla en courant.

Lucien ramassa le bouquet qu'elle avait laissé tomber à ses pieds, alla reprendre les objets restés sous le pommier et, à travers champs, se dirigea rapidement vers le bois.

Il ne pensait plus à son dessin achevé.

Ah! il était bien question d'art maintenant!

Lucien se savait aimé et n'avait plus que l'ardent désir de soustraire Eugénie aux pièges qui lui étaient tendus, aux violences dont elle était l'objet.

Quant à la vengeance à tirer de cette Mme Fournier et de celui qui la faisait agir, cela viendrait à son temps. Oh ! il ferait payer cher aux ennemis de son bonheur les douleurs qu'ils avaient infligées à sa chère Eugénie !

Mais quel pouvait être le motif de cette persécution ?

— L'amour d'un vieillard ?

Sans doute il n'est pas rare de rencontrer des passions terribles qui deviennent féroces à force d'être irritées ; mais si ce misérable inconnu était inspiré par une de ces passions, où était l'intérêt qui faisait mouvoir cette Mme Fournier ?

— L'argent ?

Oui, peut-être.

Et pourtant, en se rendant complice d'une véritable séquestration, la veuve s'exposait à de très graves dangers.

Il est vrai que dans cette œuvre mauvaise la mère de la victime se trouvait elle-même complice, et qu'alors le crime n'existait pas aux yeux de la loi.

Tout cela était bien obscur pour Lucien ; mais il se promettait de recueillir, dans son entrevue nocturne avec la jeune fille, quelques indices qui le mettraient sur la voie de ce mystère étrange.

III

L'UN VAUT L'AUTRE

CE N'ÉTAIT pas sans raison que Mlle Lureau avait manifesté des craintes pendant qu'elle causait avec Lucien ; certes, il était de la plus grande imprudence, aussi bien pour elle que pour le jeune homme, de se voir clandestinement, et surtout dans le jardin de cette maison où elle était réellement claquemurée.

Une indiscrétion, un oubli de précaution, un hasard malheureux suffisaient pour tout perdre.

Mais si l'amour était prudent, s'il n'était pas audacieux jusqu'à la folie, il ne serait pas l'amour.

Lucien s'était à peine éloigné lorsqu'un homme sorti brusquement de la baie dans laquelle il s'était blotti. Cet homme n'était autre que le père d'Anastase. Il était pâle, singulièrement agité, et son regard avait une expression farouche. Évidemment il avait entendu, au moins en partie, la conversation des deux amoureux.

Il courut à la porte du jardin que la jeune fille avait poussée en rentrant. Fourrel vit bien qu'il avait donné un tour de clef ; mais le caillou, resté à la même place, lui apprit pourquoi la porte ne s'était pas fermée. Il savait maintenant comment Eugénie avait pu sortir du jardin.

Le mal étant fait, il restait à savoir s'il n'y avait pas moyen de le réparer.

Il enleva le caillou qu'il jeta avec colère, puis, faisant le moins de bruit possible, il mit la clef dans la serrure, fit rentrer le pêne, tira la porte contre le seuil et, cette fois, chassé par la clef, le pêne s'enfonça dans la gâche.

Si j'avais fait attention, grommelait-il, je ne serais pas dans l'embarras où je me trouve. Que va dire le cousin Rabirot ? Tonnerre, je me suis mis dans de beaux draps ! Mais il n'y a pas à tortiller, il faut prévenir le cousin. Gare la bombe !

Il reprit au pas de course le chemin du chalet, où il arriva tout essoufflé, en sueur.

Rabirot était dans sa chambre, étendu tout de son long sur un canapé ; il ne sommeillait pas, il rêvait. A

quoi ? Aux millions de M. Joramie. C'était son unique rêve.

A la vue de Fourrel, il bondit sur ses jambes.

— Hein, quoi donc ? fit-il ! pour-quoi revenez-vous ? Vous avez la figure tout à l'envers. Que se passe-t-il ?

— Cousin Rabirot, soyez calme, ne vous mettez pas en colère ; ce que je vais vous dire...

— Parlez, parlez !

— Quand je suis sorti pour venir vous trouver, sur l'ordre d'Anastase... Ah ! je m'en veux de ne pas avoir fait attention... J'ai été maladroit, et, si c'est arrivé, c'est ma faute.

— Mais je ne comprends rien à ce que vous dites ; parlez donc plus clairement, mille tonnerres ! expliquez-vous !

— Eh bien, voilà : j'ai cru fermer la porte du jardin... il y avait une pierre, la porte ne s'est pas fermée... La petite était dans le kiosque.

— Allez, mais allez donc ; vous me faites bouillir.

— En faisant sans doute un tour de promenade dans le jardin, elle s'est aperçue que la porte était mal fermée et elle est sortie.

Fourrel avait eu bien raison de dire : « Gare la bombe ! » en faisant allusion à l'effet qu'allait produire la nouvelle de la sortie de la prisonnière.

La foudre éclatant aux pieds de Rabirot ne lui eût pas causé plus d'effroi.

— Sortie ! elle est sortie ! exclama-t-il.

— Oui.

— Triple brute que vous êtes !

— C'est vrai, j'ai manqué de prudence, répondit piteusement le tonnelier.

Rabirot était d'une pâleur livide.

— Et elle n'est pas rentrée ? fit-il.

— Si, si, elle est rentrée et la porte, maintenant, est bien fermée.

— Ah ! je respire, vous n'avez fait une peur...

— Qu'y a-t-il encore ?

— Étant sortie, la petite a rencontré... quelqu'un.

— Un paysan ?

— Non, un peune homme de Paris, et ils ont causé.

— Diable, diable !... Mais je me rassure, Mlle Lureau est une jeune fille très réservée, qui n'a pu échanger que quelques paroles de politesse avec un jeune homme qu'elle ne connaît pas.

— C'est que, malheureusement, elle le connaît, et même beaucoup.

— Vous dites qu'elle le connaît ?

— C'est Lucien Morel ! répéta Rabirot d'une voix rauque, faisant trois pas en arrière.

Le nom du jeune artiste avait produit un nouvel effet foudroyant... Pendant un instant, Rabirot resta atterré.

Soudain son corps fut secoué par un tremblement convulsif, ses cheveux se hérissèrent, son visage prit une horrible expression de féroce, et ses yeux, lui sortant de la tête, s'injectèrent de sang. Il fit entendre comme un rugissement de fauve pris dans un piège et, ouvrant ses mains nerveuses, pareilles à des tenailles, il se rua sur Fourrel, prêt à l'étrangler. Heureusement pour le tonnelier, il ne le saisit que par les épaules.

— Imbécile, misérable, coquin ! hurlait-il en secouant son complice avec rage, pourquoi me suis-je servi de toi ? C'est ta fille qui l'a voulu... Va, maintenant, cours après les millions, cours, cours !

— Là, là, cousin Rabirot, glapissait Fourrel en se débattant, calmez-vous ; ce n'est pas le moment de s'emporter, de perdre la tête ; il faut raisonner, examiner la chose...

— Stupide vieillard, idiot ! reprenait Rabirot, secouant Fourrel avec plus de violence, tout est perdu, te dis-je ; il va falloir décamper... Après ce que j'ai fait, après avoir si bien pris mes précautions !... Tout allait être fini, je touchais au but... Plus rien, il faut renoncer à tout... Et il y a les conséquences. Malheur, malheur !

Bien que plus âgé que Rabirot, Fourrel n'en était pas moins un homme très vigoureux ; il parvint à se dégager de la terrible étreinte du forcené, tout en ne cessant pas de répéter :

— Calmez-vous, cousin Rabirot, calmez-vous et écoutez-moi.

Mais Rabirot n'entendait rien. Comme un feu furieux, il allait, venait, bondissait au milieu de la chambre, se démenait ainsi qu'un possédé. Il frappait le parquet du pied avec une rage insensée ; il criblait sa poitrine de coups de poing, s'arrachait les cheveux, trépignait en poussant des cris horribles qui ressemblaient plus à ceux d'une bête qu'à ceux d'un homme.

Fourrel avait pris le parti de se taire, et prudemment à l'écart, pour se soustraire aux poignets de fer du cousin, il attendait que l'épouvantable crise prit fin.

Au bout de dix minutes, Rabirot épuisé, haletant, hors d'haleine, ayant du sang dans les yeux et les oreilles, de la bave aux lèvres, s'affaissa sur un siège lourdement, comme une masse.

Il cessa de rugir, s'épongea le front, s'essuya la figure et, peu à peu, sa fureur s'apaisa.

Alors Fourrel osa se rapprocher de son terrible complice.

— Cousin Rabirot, dit-il humblement, le mal n'est peut-être pas aussi grand que vous le croyez.

— Rabirot se redressa et lança à son complice un regard farouche.

— J'ai été témoin invisible de ce qui s'est passé, continua Fourrel, et ce que la petite et le jeune homme ont dit, je l'ai entendu.

— Ah !

— Je commence par vous dire que votre nom n'a pas été prononcé.

Ceci parut rassurer quelque peu Rabirot, car son regard devint moins farouche.

— La petite ayant raconté que sa mère voulait la marier, poursuivit Fourrel, le jeune homme lui demanda le nom de l'homme qu'on voulait lui faire épouser ; mais, je ne sais pour quelle raison, elle refusa de vous nommer.

— C'est toujours ça de sauvé, murmura Rabirot.

— Je savais bien que vous seriez furieux contre moi, cousin Rabirot, et que, dans un premier mouvement de colère, vous étiez homme à me broyer la tête ; pourtant je n'ai pas hésité à venir vous prévenir immédiatement, afin que vous avisiez.

La chose ne me paraît pas, à moi, aussi grave qu'elle en a l'air ; quand je vous aurai raconté la conversation que j'ai entendue, vous jugerez et vous verrez ce qu'il a à faire.

— Comment avez-vous pu entendre ?

— Vous allez voir : Je descendais le chemin creux quand, tout à coup, un bruit de voix arriva à mon oreille. Je m'arrêtai et, presque aussitôt, je reconnus la voix de la petite. Ça me fit un effet... Je m'avançai lentement, évitant de faire le moindre bruit. Quand je ne fus plus qu'à quinze pas des causeurs, je passai ma tête à travers la haie pour les voir.

Ah ! cousin Rabirot, j'eus la chair de poule en reconnaissant que je ne m'étais pas trompé, que c'était bien la petite qui causait avec un jeune homme que je ne savais pas encore être Lucien Morel. Naturellement,

Cette merveilleuse aventure... la Jeunesse !



NE connaissez-vous pas dans votre entourage de ces femmes — peu importe leur âge — qui semblent douées d'une jeunesse éternelle ? Leur regard exprime la joie de vivre, leur sourire a cette qualité indéfinissable des choses neuves, leur moindre geste remue de l'aurore autour d'elles.

Ont-elles un secret ? une formule ?... Non pas, mais elles ont recours à FEMOL pour s'affranchir des malaises particuliers à leurs sexe et peuvent traverser la vie un sourire aux lèvres.

FEMOL n'est pas un simple calmant : ce concentré végétal va à la source du mal, soulage la douleur, tonifie les organes et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Ne souffrez plus inutilement tous les mois ou aux époques difficiles de votre vie. Demandez aujourd'hui même une boîte de FEMOL à votre pharmacien. 1M



ADOLESCENCE - MATERNITÉ - RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL



LE BEC À VERSER
de la boîte de deux livres

est gratuit — demandez-le dès maintenant

- S'adapte au couvercle spécial de la boîte de 2 lbs., des sirops "Crown Brand," "Lily White" et "Karo."
- Se nettoie facilement et peut servir à plusieurs reprises.
- Versez sans dégoutter.
- Permet de mesurer avec précision.
- Permet de servir à table, directement de la boîte.
- Fait d'une boîte de 2 lbs., un pot de table excellent.
- Le couvercle offre une protection hygiénique.



Dites aux amis que les étiquettes "CROWN BRAND" donnent toujours droit aux photos de joueurs de hockey célèbres.

SIROP de BLÉ-D'INDE (MAÏS)

CROWN BRAND

Le célèbre aliment producteur d'énergie
The CANADA STARCH CO. Limited, Montréal

Ses amies disent : —

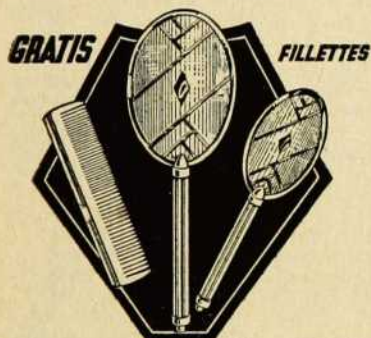
"Elle est décharnée"

Si seulement elle savait qu'elle peut acquérir 5 lbs de bonne chair saine en 30 jours, elle ne se ferait pas autant de bile au sujet de son visage étiré, de ces



vilains creux dans les joues et son cou et de sa mine abattue. Aujourd'hui, les médecins recommandent les **PASTILLES D'EXTRAIT DE FOIE DE MORUE MCCOY**, en vente à 60¢ la boîte dans les pharmacies, parce qu'elles sont recouvertes de sucre et aussi agréables à prendre que des bonbons.

Il n'y a rien de mieux que les Vitamines de l'Huile de Foie de Morue pour tonifier les personnes maigres, faibles et fatiguées. Les **PASTILLES D'EXTRAIT DE FOIE DE MORUE MCCOY** aident beaucoup au recouvrement des forces et à la disparition de la nervosité. Une femme déclare avoir engraisé de 10 lbs en 22 jours et si vous n'engraissez pas de 5 lbs dans les 30 jours, votre argent vous sera remboursé. 637



Obtenez ce beau set de Toilette **GRATIS!** Fini en bel émail de couleur; la bordure et les poignées sont de métal brillant finis comme en argent. Très joli à regarder et en même temps utile et durable.

Donné **GRATIS** et porte-payé en vendant des Graines de semences ou des Cartes de Pâques, ou tous les deux, pour \$4.00. Ecrivez aujourd'hui. N'envoyez pas d'argent. **CADEAU EXTRA** pour la promptitude. **Dépt. J5 Les GENS de la MÉDAILLE d'OR** 1440 rue Ste Catherine Ouest, Montréal



Rend tout près de vous, les objets éloignés. Reconnaissez les gens à des milles. Étudiez la lune et les étoiles. Du plaisir en masse. Utile chaque jour. Ce géant télescope a cinq parties; recouvert de cuivre; anneaux de cuivre.

Donné **GRATIS** et porte-payé en vendant des Graines de semences ou des Cartes de Pâques, ou tous les deux, pour \$2.50. Ecrivez aujourd'hui. N'envoyez pas d'argent. **CADEAU EXTRA** pour la promptitude. **Dépt. J4 Les GENS de la MÉDAILLE d'OR** 1440 rue Ste Catherine Ouest, Montréal

Coupon d'abonnement

LE FILM

Gi-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma **LE FILM**, \$1.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
976, rue de Bullion, Montréal, Canada.

je me cachai dans la haie et m'arrangeai de mon mieux pour écouter.

— Ils ne vous ont pas aperçu ?

— C'était impossible, vu l'épaisseur de la haie. Cependant, en me blottissant, il se fit un petit bruit dans les branches et le feuillage, et la petite, qui a l'oreille fine, entendit et s'effraya. Mais lui, la rassura en lui disant que c'était un oiseau, un merle qui avait fait dans la haie le bruit qu'elle venait d'entendre. Bref, voilà comment j'ai pu surprendre à peu près tout ce qu'ils ont dit, car il n'y avait qu'un instant qu'ils étaient ensemble.

— Ainsi, c'est par hasard qu'ils se sont rencontrés ?

— Par hasard, cousin Rabiot. Et si je n'avais pas mal fermé la porte... Mais quand je me cognerais la tête contre les murs, je ne puis faire que ce qui est ne soit point. Lucien Morel s'attendait si peu à rencontrer la petite, qu'il ne savait même pas qu'elle était à Ville-d'Avray; il la croyait dans le midi de la France...

— Soit, mais qu'est-ce qu'il faisait là ?

— Il dessinait. Ces artistes, ils vont partout.

— Il y a là une étrange fatalité, grogna Rabiot.

— C'est bien vrai, cousin Rabiot; et c'est comme un fait exprès.

— Voyons, qu'ont-ils dit ?

tout raconter à Georges Ramel et probablement aussi au comte de Soleure, et nous allons avoir à lutter contre ces gens-là.

Sans doute le comte de Soleure ne peut pas deviner que la veuve Lureau est la fille de Claire Guérin, je suis parfaitement tranquille de ce côté; mais s'il prend fait et cause pour l'amoureux, comme c'est à craindre, il peut nous créer de nombreuses difficultés, se mettre en travers de nos projets, enfin empêcher mon plan de réussir.

Ce comte de Soleure est un vieux fou, qui a la manie de vouloir être le protecteur de tout le monde.

— C'est donc pour ça que le garçon conseillait à la petite de ne pas rentrer à la Tourelle, de le suivre à Paris, lui disant qu'il la mettrait sous la protection du comte de Soleure.

— Vous voyez, vous voyez ! exclama Rabiot. Ah ! Ah ! continua-t-il d'une voix creuse, et vous prétendez que le mal n'est pas aussi grand que je le crois. Il est irréparable.

— Peut-être que non, cousin Rabiot.

— Je vois, moi et j'ai compris tout de suite que tout était perdu... Allez les chercher maintenant, les millions ! Vous n'avez plus qu'une chose à faire; retourner à Beaugency, car vous n'êtes bon qu'à crever de misère sur vos tonneaux !

LE PRIX LITTÉRAIRE DU CERCLE MARCO POLO

Le Cercle Marco Polo dont les membres, inconnus du public, et voulant le rester, se recrutent parmi des Montréalais de langue française qui ont parcouru, en voyages de plaisance, une distance minima de cinq mille milles en dehors du Canada et des Etats-Unis, vient de fonder un prix littéraire annuel de cinquante dollars. (\$50).

Il suffit, pour participer à ce concours annuel, de faire tenir au Cercle Marco Polo un récit de voyage véridique de **DEUX MILLE (2000) mots au moins**.

Le prix du Cercle Marco Polo sera décerné le 1er novembre prochain.

Les manuscrits, inédits et en langue française, bien entendu, doivent être soumis, d'ici le 1er septembre 1939, à l'adresse suivante :

LE CERCLE MARCO POLO,
C. P. 2740, MONTREAL.

— Oh ! un tas de bêtises d'amoureux.

— Elle a dû se plaindre ?

— Oui, d'Anastasia et de sa mère, qui veulent la marier à un homme qu'elle déteste, qu'elle a en horreur.

Rabiot fit une horrible grimace.

— Elle se trouve très malheureuse à la Tourelle, continua le tonnelier; on l'empêche de sortir, d'écrire, on la surveille, elle est comme en prison.

— Elle a dit tout cela au jeune homme ?

— Oui, et elle soupçonne un complot; mais elle ne sait rien. Elle a beau chercher le pourquoi de ceci, le pourquoi de cela, elle ne comprend pas.

— Assurément, elle ne peut pas comprendre. Mais elle a dit à Lucien Morel qu'elle était à la Tourelle comme une prisonnière, ce qui est un peu la vérité, et ce maudit galopin va vouloir fourrer son nez dans nos affaires.

Il aime la petite et il y a là un énorme danger. C'est du bel ouvrage que vous avez fait, ma foi, du bel ouvrage.

Pour notre tranquillité et le succès de l'affaire, il fallait que ce petit barbouilleur ignorât la retraite de la veuve et de sa fille; et maintenant... oh ! il sait trop de choses !... Il va

Si seulement j'avais quelques jours devant moi, on pourrait enlever la mère et la fille, sous un prétexte quelconque, les conduire très loin et s'arranger de façon à ce qu'elles soient, cette fois, introuvables. Mais dès demain, j'en suis sûr, nous aurons sur les bras Lucien Morel, le comte et son gendre.

— Cousin Rabiot, voilà ce qu'il faut empêcher.

— Comment, s'il vous plaît ? Pauvre bonhomme, parce que vous gardez la porte de la villa, croyez-vous pouvoir en défendre l'entrée au comte de Soleure, accompagné d'un commissaire de police ?

Allez, allez, vous nous avez fourrés dans un joli guépier. Plus j'examine la situation, mieux je vois qu'il est impossible d'en sortir.

— Qui sait ?

— Mais comprenez donc que, si nous avions maille à partir avec la police, nous aurions tout à craindre.

Ce soir, Lucien Morel répétera à son maître ce que lui a dit Eugénie, Georges Ramel instruira aussitôt son beau-père, et demain, vous entendrez, bonhomme ? demain Anastasia aura la visite du comte de Soleure.

Oh ! ce Lucien Morel, si je le tenais !...

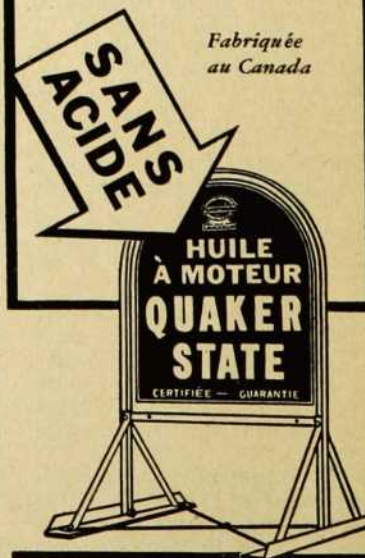


Une définition Réalisée...



Raffiner (fi-né) v. tr. (du préfixe re, et de affiner). Rendre plus fin, plus pur.

Epurier l'huile à moteur, ne livrer au public des automobilistes que la seule richesse des huiles de Pennsylvanie... telle fut la règle de qualité que s'imposa Quaker State pendant vingt-cinq ans. Vous-mêmes découvrirez, après des millions d'autres propriétaires d'autos, que l'usage régulier de l'huile Sans-Acide Quaker State améliorera et prolongera la performance de votre auto. Raffinerie de la Cie d'Huile Quaker State Ltée, Toronto, Ontario.



Lisez **LE FILM**

Magazine de Cinéma

Chez les dépositaires : 10c

Fourel jeta un regard furtif du côté de la porte, se rapprocha plus près de Rabiot et, à voix basse :

— Si vous le voulez, dit-il, ce soir vous le tiendrez.

Rabiot sursauta.

— Hein ! fit-il.

— Lui et la petite se sont donné rendez-vous dans le jardin de la villa.

— Vous êtes sûr ?

— J'ai entendu ?

— Alors il n'est pas retourné à Paris ?

— Bien sûr que non.

— Mais pourquoi ce rendez-vous ? Je ne vois pas...

— La petite avait hâte de rentrer et grand peur d'être surpris avec son amoureux. — « J'aurais encore bien des choses à vous apprendre, disait-elle, mais je ne peux pas, le temps me manque; je tremble que le jardinier revienne et nous trouve ensemble. » Alors, ne voulant pas la retenir, mais trouvant qu'ils n'avaient pas assez causé, le garçon lui demanda de lui accorder un rendez-vous, et elle a accepté.

— Ah ! ah ! fit Rabiot sourdement.

— A dix heures et demie, quand sa mère et Anastasie seront couchées et qu'elle les croira endormies, la petite sortira de sa chambre, descendra au jardin, frappera deux coups contre la porte, et comme elle n'aura pas la clef pour ouvrir, l'amoureux escaladera le mur.

Le regard de Rabiot s'éclaira d'une lueur sinistre.

Il resta un moment silencieux, regardant fixement Fourel.

— Maintenant, dit-il, je comprends pourquoi vous pensez que votre maladie peut ne pas avoir des conséquences aussi fâcheuses que c'était à craindre.

Mais pourquoi ne m'avoir pas parlé tout de suite de ce rendez-vous ?

— Vous ne m'en avez pas laissé le temps.

— Eh bien, qu'allons-nous faire ?

— Avez-vous une idée ? demanda Rabiot, cherchant à saisir la pensée de son complice.

— Cousin Rabiot, c'est à vous de voir.

— Ah ! vraiment... Ainsi il faut que ce soit moi qui répare vos sottises.

— Dites-moi ce que je dois faire.

— Est-ce que vous ne le voyez pas.

— Si, si, cousin; mais...

La lueur sinistre reparut dans les yeux de Rabiot.

— Mille tonnerres ! prononça-t-il d'un ton farouche, il ne faut pas que ce Lucien Morel rentre à Paris, non, il ne le faut pas. Je ne lui voulais pas de mal, à cette espèce de barbouilleur; mais notre sûreté avant tout; il y a nécessité à l'empêcher de nous nuire.

Tant pis pour lui.

Pourquoi est-il venu à Ville-d'Avray ?

Pourquoi se met-il en travers de mon chemin ? Quand je rencontre un obstacle, je le renverse, je le brise.

(Lire la suite au prochain numéro)

Qui a frappé (Suite de la page 7)

Vous rappelez-vous m'avoir dit que vous vous étiez couché « vers minuit, bien avant le meurtre, d'ailleurs ». Donc vous saviez l'heure de l'assassinat. Et ce cure-ongles dont vous vous servez habituellement est un peu éméché. Où s'est-il brisé ? Aux fils de la sonnette !

Gaston avait prononcé ces derniers mots en criant presque. Langenet sursauta; son crime était découvert. Bientôt, les menottes — puis la prison — et finalement la corde. Langenet vit tout cela en un éclair. Alors il résolut de jouer le tout pour le tout. Peut-être tenir Gaston en respect — et prendre ensuite la fuite ? Il sortit son revolver à demi.

— « Haut les mains ! cria une voix dans le cadre de la porte.

Langenet, les yeux grands d'ébahissement, aperçut un policier tenant un revolver. Langenet sortit quand même son arme, tira un coup précipitamment et manqua. Le policier tira. Langenet frappé en plein poitrine, s'écroula. « Justice est faite », prononça Gaston tout bas.

Les policiers avaient emporté le cadavre. Grimaud était bien calé dans son fauteuil, tenant en main un cigare. Juliette, sur les conseils de Gaston, avait été se reposer sur la véranda.

Entre deux bouffées de cigare : « Chanceux, tout de même, jeune homme, souffla Grimaud. Et qu'est-ce qui vous a mis sur cette piste ?

— « Ah ! d'abord, la déclaration de Langenet au sujet de l'heure du meurtre. Ensuite un idiot de journaliste avait dit : « La mort de Duplex doit laisser Langenet dans une position précaire. » Cela m'a donné l'idée de vérifier les affaires de la Maison Duplex. J'ai su par la secrétaire de Duplex que la Maison Duroc était la rivale de la sienne et qu'à la mort de Duplex cette Maison Duroc allait très mal. Voilà que tout

à coup les affaires de Duroc reprennent. Je cours là-bas au bureau, je leur tire les vers du nez. J'apprends que Langenet était un des principaux actionnaires de la compagnie. Je suspecte cet homme. Entre temps, j'avais découvert que la sonnette au chevet du lit de Duplex était hors de service. Le meurtrier connaissait donc cette sonnette. Il fallait que ce fût un familier de la maison. Toutes mes pistes me conduisent à Langenet. Il me manque toutefois des preuves. Je n'ai que des certitudes morales. J'interroge alors Langenet celui-ci, comme vous savez, se livre lui-même. »

— « Mais, mes indices ? reprit Grimaud.

Gaston partit à rire : « Langenet voulait éloigner la police. Il creusa des trous avec un bâton pour faire croire au passage d'une échelle. Mais, monsieur Grimaud, les trous n'étaient pas également espacés ! Le muselage du chien ? Un autre truc de Langenet pour vous éloigner. Quant au porte-cigarettes, eh bien ! il appartient à l'un de vos policiers qui l'a égaré en faisant ses recherches. »

Grimaud se mordit les lèvres.

GASTON sortit sur la véranda. Juliette pleurait. Gaston murmura près d'elle : « Pauvre petite ! » La jeune fille releva la tête : « Oui, dit-elle entre deux sanglots, je suis maintenant seule au monde, abandonnée ! » Gaston la regarda tendrement. Juliette essuya ses yeux. Puis, s'approchant, Gaston murmura en un souffle : « Pas si seule que ça, chère Juliette. »

Grimaud, dans le salon, faisait les dix pas et songeait. Tout à coup, passant près de la fenêtre, il vit sur la véranda deux silhouettes très rapprochées. Il sourit, et s'en alla en haussant les épaules avec un air de dire : « Toute cette affaire, j'ai peur qu'elle finisse par une basse messe. »

ROLLAND GALLES

BEE HIVE est l'Aliment Sucré qui aide la Digestion

... et votre soupape du matin

vous fournit un excellent moyen d'essayer le Sirop Bee Hive. C'est un merveilleux adoucissant. Bee Hive est le produit sucré



le plus facile à digérer et, de plus,

il vous aide à digérer tout votre repas. Achetez une boîte de Sirop Bee Hive de 2, 5 ou 10 livres—et jugez-en par vous-même.

M

Gin de KUYPER

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1695

RECETTE ORIGINALE DE LA PONCE

- Le Jus d'un citron • Eau bien chaude
- Sucre au goût • Un peu de muscade
- Deux doigts de GIN DE KUYPER

40 onces

\$280

26 onces

\$200

10 onces

90¢

FORTE • • AGREABLE • • SAVOUREUSE

ELLE VOUS STIMULE AU BON MOMENT

BIÈRE Frontenac White Cap

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 Illustrations

Prix : \$1:25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul,

(comté de Laval), P. Q.



Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

LA REVUE POPULAIRE

LE FILM

Ci-jointes veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée, 375, rue de Bullion, Montréal, Canada.

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

5941, Avenue Delorimier

Boîte Postale 2353, Place d'Armes.

Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____



Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou \$2.50 pour 2 ans) d'abonnement à La Revue Populaire.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

NOS ARTISTES DE LA RADIO



Quelques minutes avec...

CARO LAMOUREUX

Je quittais à peine le studio C du poste CKAC (où j'avais eu un rendez-vous avec un artiste), lorsque, dans le couloir, j'entendis derrière moi une voix qui lançait des trilles d'une limpidité incomparable. Immédiatement je me dis : « Il n'y a que Caro Lamoureux pour avoir une voix au timbre si riche. » Je ne me trompais pas, c'était bien elle qui, un cartable sous le bras, montait au sixième pour une répétition. Tout de suite je songeai que cela vous intéresserait, chers lecteurs et lectrices, de lire une interview de cette charmante et grande artiste qui est, comme me le disait Mme Sylva Alarie, notre meilleur soprano coloratura canadienne. Aussi, lui demandai-je un rendez-vous dans le but de vous la faire mieux connaître.

Avec une bonne grâce qui m'enchantait fort, elle accepta avec empressement, et nous convinmes de nous retrouver le lendemain à CKAC. Inutile de vous dire que le lendemain j'étais exacte au rendez-vous. Nous nous installâmes commodément et je commençai :

— Où êtes-vous née, mademoiselle Lamoureux ?

— A Montréal.

— Où avez-vous fait vos études ?

— A Montréal, chez les Dames de la Congrégation.

— Vous destiniez-vous au chant ?

— Oui, ce fut toujours mon seul rêve. D'ailleurs, j'ai de qui tenir, mon père a déjà joué et chanté de l'opéra. Et ses trois enfants se sont voués à la musique.

— Comment avez-vous débuté à l'Opérette ?

— J'ai débuté chez Mlle Marier, dans les *Noces de Jeannette*, avec Lionel Daunais qui faisait, lui aussi, ses débuts. Puis, je fus engagée à la Société Canadienne d'Opérettes.

— Vous avez fait beaucoup de tournées ?

— Oui, avec des troupes italiennes et françaises. Il y a trois à quatre ans, j'ai fait une tournée de trois mois dans les Provinces Maritimes, avec une troupe russe. New-Glasgow, Sydney, Saint-Jean, Halifax, et plusieurs autres, sont les villes que nous avons visitées. J'ai aussi fait un long stage à New-York.

— Ce n'est pas surprenant, vous êtes très aimée chez nos voisins.

— Ce doit être vrai, car j'ai eu un programme de cinquante-quatre semaines consécutives à Radio-Canada, programme qui fut relayé sur le réseau de la N.B.C.

— C'était l'émission : *Sous les ponts de Paris*, je crois ?

— Précisément... J'ai fait ensuite beaucoup de concerts.

— Quand avez-vous débuté à la Radio ?

— Dès les premiers temps du poste CKAC, où j'ai chanté à plusieurs programmes. Puis, dès que les postes de Radio-Canada furent inaugurés, on m'engagea pour : *Sous les ponts de Paris*, déjà mentionné, *Les Joyaux de la Scène Lyrique* et *L'heure populaire de Radio-Canada*, avec Jacques Girard, émission que j'aimais beaucoup, car elle me donnait l'occasion de chanter l'opéra, puisque nous terminions chaque programme par un duo tiré des meilleurs opéras.

— Comment êtes-vous venu à jouer la comédie avec Eddy Beaudry ?

— C'est à l'opérette, où il faut être aussi bonne comédienne que bonne chanteuse, que je développai mes dispositions pour la comédie. Alors, Eddy Beaudry me demanda pour jouer avec lui dans *Télesphore et Sidonie* ; j'acceptai, et ce fut ensuite la série des émissions *Toi et Moi*, qui dura près de trois ans. En ce moment, des pourparlers sont en cours pour vendre ce programme à une maison de commerce.

— Tant mieux ! parce que vous y formiez, avec Eddy Beaudry, un couple unique.

— On le dit. En tout cas, il est pour moi un bon camarade ; c'est pourquoi j'aime jouer dans ses pièces.

— Vous jouez dans *Rue Principale*, et maintenant dans *Montréal en l'an 2000*. Mais j'espère qu'on vous entendra de nouveau à l'opérette.

— Certainement. Messieurs Daunais et Goulet m'ont fait jouer, tout dernièrement, le rôle de la *Veuve Joyeuse* aux côtés de Réda-Caire.

— Fort bien. Le public aime revoir et entendre celle qui incarna une si magnifique *Rosine* dans *Le Barbier de Séville*, et les amateurs d'opérettes ne sont pas prêts de l'oublier.

— Si vous saviez comme j'aime jouer aux *Variétés Lyriques* ! Les directeurs sont merveilleux pour nous, les artistes.

— C'est pourquoi chaque opérette est un succès ! On y sent la coopération et la bonne entente qui règnent entre vous tous.

Puis, pressant que ma charmante interlocutrice est pressée, je me hâte de lui poser mes dernières questions.

— Qu'aimez-vous le plus, mademoiselle X ?

— Le chant, les livres, les animaux.

Caro Lamoureux possède un amour de petit chien qu'elle amène parfois avec elle au studio de CKAC.

— Et qu'aimez-vous le moins ?

— Entendre la belle musique arrangée en jazz. Et lorsqu'il m'arrive de prendre un tel programme à la radio, cela me crispe tellement que je tourne bien vite le bouton de mon appareil récepteur. C'est une véritable profanation de constater comment certains morceaux sont défigurés.

Et sur cette profession de foi où passe tout l'ardent amour qu'anime cette belle artiste pour la musique, que je la quitte, emportant avec moi le souvenir charmant d'une jeune artiste enthousiaste et modeste, et deux beaux yeux noirs qui deviennent si lumineux lorsqu'elle parle de sa carrière. Et je me dis que si chaque homme rencontrait sur sa route une femme au cœur d'or, à l'esprit cultivé, à l'amabilité constante et au talent magnifique comme en possède Caro Lamoureux, eh bien !... eh bien !... peu resteraient vieux garçons !

GERMAINE PLANTE



Lina, la Jeune Bohémienne

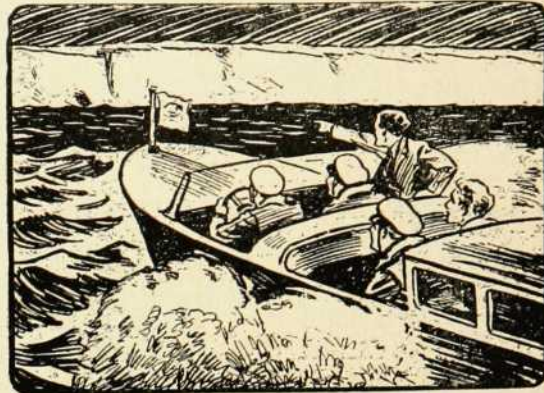
ONZIEME ET DERNIER EPISODE



1 — La chaloupe de Guy et Paul s'est brisée sur un récif. Ils ont fait des signaux de détresse.



2 — Des douaniers les ont aperçus. Aussitôt un canot automobile se dirige rapidement vers eux.



3 — Les sauveteurs recueillent les deux garçons qui leur indiquent un certain point de la côte.



4 — On surprend les contrebandiers en plein travail. Ils essaient tout d'abord de s'enfuir.



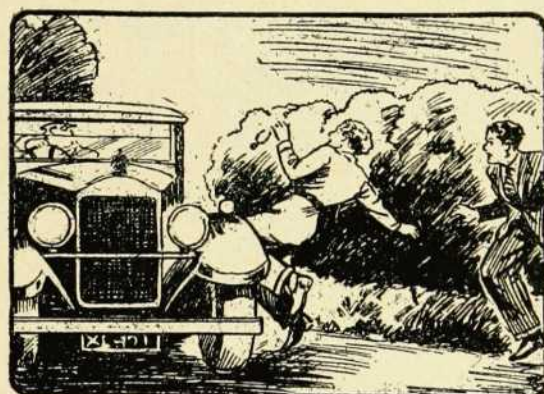
5 — Sommés de se rendre, ils résistent. Une bataille s'engage à coups de poing et se termine vite.



6 — Les policiers ont maîtrisé les contrebandiers au nombre desquels se trouve le tzigane Jaco.



7 — Guy et Paul en profitent pour aller remettre à la jolie Lina le médaillon lui appartenant.



8 — A un détour du chemin, une auto a failli renverser Guy, qui se jette par terre pour l'éviter.



9 — Le conducteur s'arrête, se hâte auprès de celui qu'il croit avoir blessé et fait des excuses.



10 — La vue du médaillon l'intrigue. Il questionne sur sa provenance les deux jeunes hommes.



11 — Grâce au bijou, il identifie Lina comme étant sa fille, jadis volée par des bohémiens.



12 — On félicite Guy et Paul. Lina les embrasse et son père leur promet une belle récompense.

NOTRE NOUVEAU CONTE : **LA MINE D'OR PERDUE.** DANS LE PROCHAIN NUMERO

Le petit Gaston

VEDETTE DE CINÉMA

PREMIER EPISODE



1 — Le petit Gaston est en train de faire prendre un bain à son chien et s'amuse énormément.



2 — Une nurse fait un faux pas. Le carrosse qu'elle conduisait roule en vitesse vers l'étang.



3 — En touchant l'eau le carrosse chavire. Le bébé tombe et risque de se noyer tout de suite.



4 — Gaston n'écoute que son courage. Il plonge. La nurse se demande s'il arrivera assez vite.



5 — Mais le chien Prince, bête intelligente et dévouée, a saisi l'enfant et le tire hors de danger.



6 — Gaston ramène le léger fardeau tandis que des spectateurs applaudissent au sauvetage...



7 — Il ne s'agit que d'une poupée. La nurse est une actrice; la noyade, une scène d'un film.



8 — Le tuteur de Gaston est en furie. Il sermonne son pupille qu'il secoue un peu rudement.

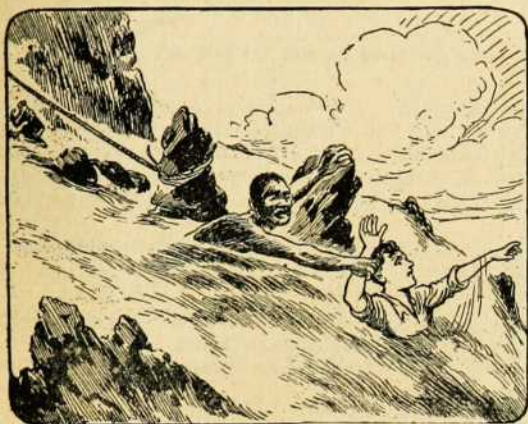


9 — A cette vue, un inconnu s'approche et offre à l'homme de donner un emploi au petit Gaston.

(A suivre dans le prochain numéro)



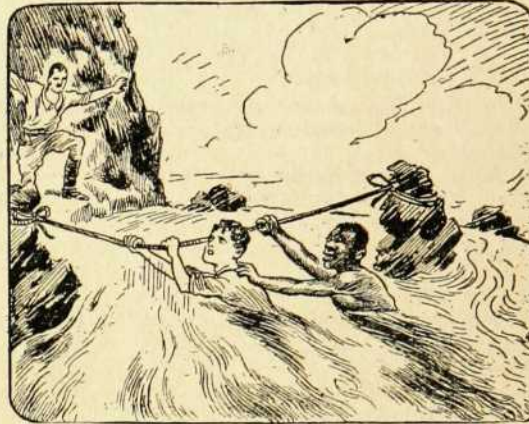
CINQUANTE-QUATRIÈME EPISODE



1 — Georges et le serviteur noir s'en vont droit vers une cataracte mugissante. Périront-ils ?...



2 — Le noir, par bonheur, a réussi à saisir le bras de Georges et à se cramponner à un rocher.



3 — Puis, à l'aide du câble tendu entre la rive et le roc, les deux hommes sont enfin sauvés.



4 — Il était temps. Une minute de plus, et la fatigue aurait forcé les deux amis à succomber.



5 — On fait en vitesse un bon feu pour réchauffer les rescapés. La jolie Huguette les reconforte.



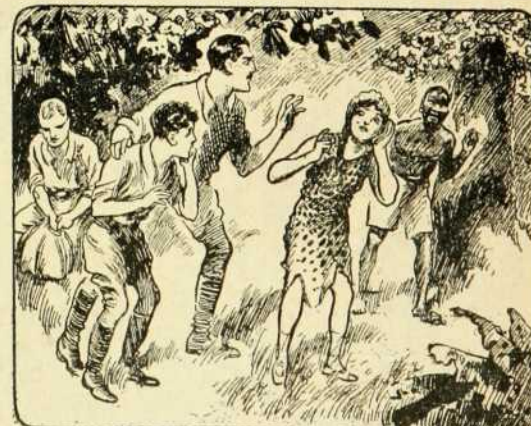
6 — Puis la troupe prend un repos bien mérité. Le robuste noir accepte de veiller sur les dormeurs.



7 — Soudain la sentinelle distingue une ombre se profilant derrière les arbres. Il donne l'alarme.



8 — Il suppose qu'il s'agit des féroces guerriers de Matawa, venus les cerner et les surprendre.



9 — On prête l'oreille, car on entend déjà le bruit des tams-tams, langage mystérieux de la jungle.

(A suivre dans le prochain numéro)

Rions, c'est l'heure

Un brave homme habitait la même maison depuis trente ans. Il payait toujours régulièrement son loyer mensuel, sans jamais y manquer. Cette année, il va trouver le propriétaire :

— Monsieur, j'ai décidé de déménager en face de chez vous.

— Mais, voyons, répondit le propriétaire ; vous habitez ma maison depuis trente ans, vous y êtes bien ; pourquoi la quitter pour aller en face ?

— Je viens de lire un livre de Jules Verne et j'ai le goût des aventures.

Il est deux heures du matin. Hector sort d'un club passablement éméché. Sur le trottoir, il aperçoit un pauvre diable.

— Comment ! Tu ne vas pas te coucher à cette heure ?

— Non. Je n'ai pas d'argent ; je vais aller me coucher sur un banc du parc Viger.

Alors, Hector appelle un taxi :
— Voici deux dollars. Conduisez monsieur à un banc du parc Viger !

Un jeune homme flânait devant l'étalage d'un fleuriste. Ce dernier croyant avoir affaire à un client, lui dit :

— Voici, monsieur, de jolies pensées pour votre fiancée !

— Je ne suis pas fiancé.

— Alors, voici des marguerites pour votre femme.

— Je ne suis pas marié.

— Dans ce cas, monsieur, achetez n'importe quelle sorte de fleurs pour fêter votre chance !

Un voyageur de commerce passait sur la grande route quand il vit des flammes sortir du toit d'une maison. Une vieille femme se berçait bien tranquillement sur le perron :

— Hé ! la mère, votre maison est en feu !

— Quoi ? Un peu plus fort ; je suis un peu sourde.

— Votre maison est en feu, hurle le voyageur.

— Ah !... C'est tout ?

— Oui, à part ça, rien de nouveau, madame !

Elle — Tu ne parles que de sport et pas autre chose ; je parie que tu as même oublié la date de notre mariage.

Lui — Non, certainement ; c'est le jour que le *Canadien* a battu le *Maroon* par 4 à 0.

Après la cérémonie, un ami demanda au marié tout épanoui :

— J'espère que tu as fait un cadeau au curé ?

— Oui, je lui ai donné cinq dollars.

— Ah ! tu es généreux.

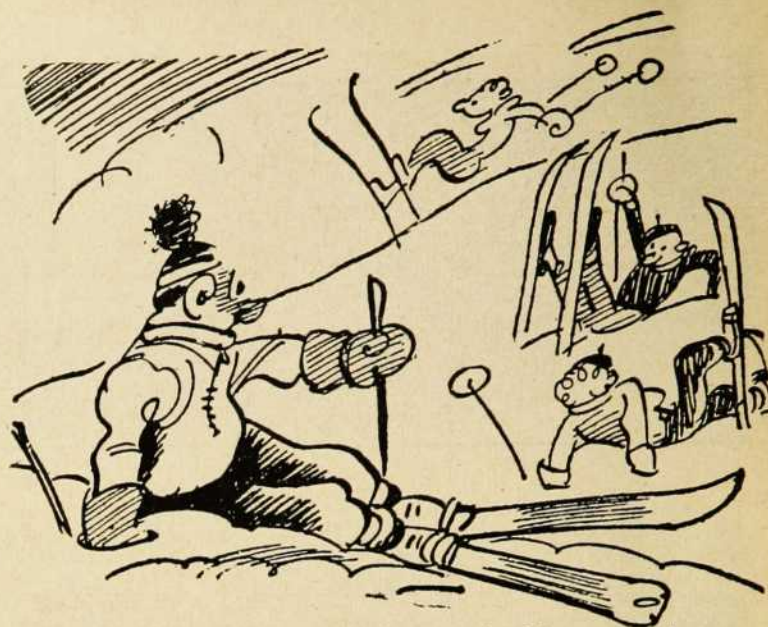
— Oui, le curé a regardé ma femme puis il m'a remis trois dollars ; il a peut-être eu des remords de nous avoir mariés !

Conversation entre gens enrichis dans des spéculations compliquées :

— On peut gagner de l'argent de mille façons, mais il n'y en a qu'une qui soit honnête.

— Laquelle ?

— Ah ! je savais bien que vous ne la connaissiez pas !



— Je me demande pourquoi on met les skis aux pieds !

— Quel genre de cercueil préférez-vous : en chêne ou en métal ?

— Un cercueil en métal dure plus longtemps, mais un cercueil en chêne est plus hygiénique.

— Ce nouveau couple qui vient de s'installer dans le logement voisin a l'air très amoureux. As-tu remarqué comme il embrasse sa femme en arrivant chez lui ? Pourquoi n'en fais-tu pas autant ?

— Crois-tu qu'elle accepterait ?

— Quelle est la force hydraulique la plus puissante du monde ?

— Les larmes de la femme.

Madame téléphone à un électricien de venir réparer la sonnerie électrique. Plusieurs jours se passent et l'électricien ne vient pas.

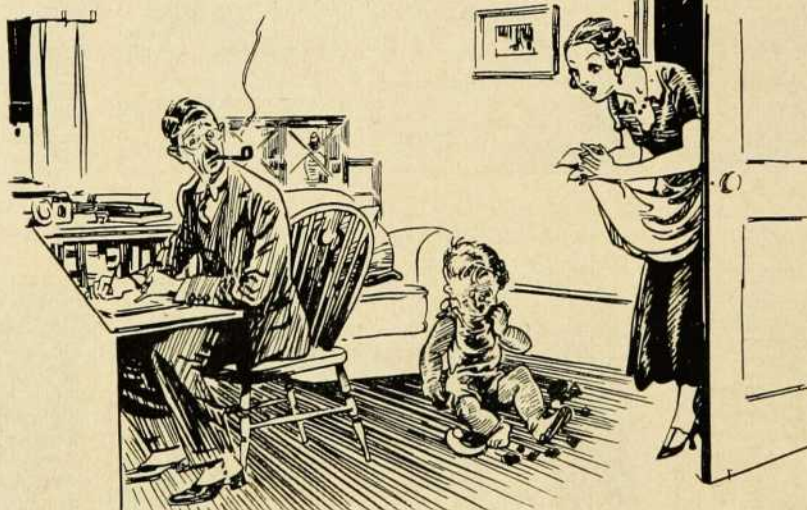
Impatiente, le mari se décide à réparer lui-même la sonnerie.

— Quelques instants plus tard, coup de sonnette : c'est l'électricien :

— Bonjour, madame. Vous m'avez fait demander ?

— Oui, mais vous arrivez trop tard mon mari a fait le travail lui-même

— Mais je suis venu plusieurs fois madame. J'ai sonné et l'on n'est pas venu m'ouvrir...



— Qui a donné ce charbon à bébé ?

— C'est moi, mais sois tranquille, je l'ai bien essuyé !

Lui — Plus je lis plus je m'aperçois que je ne sais rien.

Elle — Je te le dis depuis longtemps : tu as trop lu depuis ta jeunesse.

L'automobiliste — Ce n'est pas ma faute si je l'ai renversé. Je suis un chauffeur adroit...

L'agent — Je ne vous demande pas si vous étiez adroit. Je vous demande si vous étiez à droite.

Un père à son fils, en mettant sous ses yeux la note du collègue :

— Je n'aurais jamais cru que tes études coûtassent si cher !

— Et remarque bien, papa, que je suis encore un de ceux qui étudient le moins !...

— Je ne comprends pas ce système de prêts du gouvernement fédéral pour la construction des maisons.

— C'est bien simple. On vous avance l'argent pour construire une maison. Vous remboursez par versements mensuels, comme un loyer. Et quand vous êtes complètement dégoûté du quartier, la maison vous appartient !

— Je crois que mon mari est atteint d'une curieuse infirmité, docteur. Il n'est pas sourd et cependant je constate souvent qu'après lui avoir parlé pendant une heure il n'a pas la moindre idée de ce que je lui ai dit.

— Ce n'est pas une infirmité, madame, c'est un don !

Un reporter se présenta au cirque, espérant y trouver le sujet d'un article sensationnel. Voyant un homme qui sortait de la cage aux lions, il s'approcha :

— Etes-vous le célèbre dompteur de lions dont parle tout le monde ?

— Moi ? Non. Je suis seulement engagé pour peigner la crinière des lions et leur nettoyer les dents !

Une petite madame volage vient de perdre son mari. Comme il se doit elle pleure toutes ses larmes. Une amie tente de la consoler :

— Voyons, chère amie, il faut se raisonner. Prenez courage.

— Oh ! je suis très résignée, gémit la veuve inconsolable. Mais j'ai les nerfs très sensibles ; un rien les ébranle !

Dans une école rurale, l'institutrice questionne un jeune élève, fils d'un gros fermier :

— Pourquoi le lait est-il plus cher en hiver qu'en été ?

— Parce que l'eau gèle, mademoiselle.

— Qu'est-ce qu'une exécution capitale ?

— C'est une matinée dramatique où le principal acteur perd la tête en entrant en scène.



— Je suppose que vous avez suivi mon conseil : prendre un verre d'eau chaude une heure avant le déjeuner ?

— J'ai fait mon possible, docteur ; mais je n'ai jamais pu en boire pendant plus de dix minutes !



Les Etats-Unis ont été colonisés par presque tous les pays de l'Europe.

Des Anglais fondèrent Jamestown, Virginie, en 1607.

Henry Hudson, au service de la Hollande, débarqua en 1609 à l'endroit où est situé aujourd'hui New-York et remonta la rivière Hudson qui lui doit son nom ; mais ce ne fut qu'en 1623 que commença la colonisation de l'île Manhattan avec l'arrivée du vaisseau « Nouvelle-Hollande » qui amena une trentaine de familles, la plupart wallones.

En 1620, les Puritains d'Angleterre fondèrent Plymouth. En 1634, les voiliers « Arche et Colombe » abordèrent les rives de la rivière Potomac avec un contingent de colons catholiques et commencèrent l'établissement de Baltimore, où, alors, la messe fut célébrée pour la première fois. En 1638, des Suédois et des Finlandais colonisèrent le Delaware.

Les premiers Juifs qui immigrèrent débarquèrent à New-York en 1654. Ils venaient du Portugal.

Un groupe d'Italiens du Piedmont s'établirent aussi dans le Delaware en 1657.

Des Danois débarquèrent en 1663 à la Nouvelle-Amsterdam, aujourd'hui New-York. La même année, des Allemands firent leur apparition en Philadelphie et érigèrent Germantown en Pennsylvanie.

Plus tard, des groupes considérables de Huguenots français arrivèrent en Amérique et s'y établirent.

Comment les voleurs d'autrefois s'exerçaient à supporter la question

Un ancien criminaliste, après avoir donné des conseils au juge chargé d'appliquer la question, et lui avoir recommandé de prendre garde de la donner jusqu'à la mort ou la mutilation, — sous peine d'avoir à en rendre compte devant la justice, — continue ainsi dans un paragraphe indiqué en marge par ce résumé : « Advis remarquable aux juges sur la ruse des voleurs. »

« Au surplus, seront les juges avertis qu'entre les voleurs, soit qu'ils aient des leurs plus basses années exercé les voleries, ou qu'ils aient commencé leur méchante vie peu avant leur capture, il y en a plusieurs qui, dans les forêts, ou ailleurs, s'exercent à se donner les uns aux autres la question de toutes sortes, — afin de s'y accoutumer et s'endurcir à la soutenir, lorsqu'ils seront appréhendés par la justice ; et de cette sorte. Damhoudère, au 38^e chapitre de la Pratique criminelle, dit en avoir vu plusieurs qu'il a lui-même fait torturer. Quant à leurs ruses pour ne sentir les douleurs de la question, j'ai vu, la première année de ma réception au barreau de Beaujolois, qui fut en l'année 1588, que de quatre voleurs qui y estoient prisonniers, le chef, nommé Grand-François, homme d'une hauteur gigantesque, appliqué à la question, s'y endormit, et luy furent, à force de tirer, emportés les poulces des deux pieds, sans qu'il fût aucune démonstration de douleurs et jusques à ce que l'un de ses compagnons découvrit qu'il avoit mangé du savon, qui a force de stupéfier les nerfs, et le remède contre cette ruse est de luy donner du vin, lequel, suivant cet avis, luy étant apporté et commandé de boire, il dit lors qu'il estoit mort (perdu), et, sans se plus faire tirer, confessa franchement une infinité de meurtres et voleries, pour l'expiation de quoy luy et ses compagnons furent roués, par sentence du sieur Thomasson, prévost des marches en Beaujolois. »

"Etre une poule mouillée" ?

Etre une poule mouillée, c'est manquer de courage, de décision, ne pas oser prendre un parti, avoir peur de tout, trembler devant le moindre danger.

Il s'agit ici d'une comparaison avec la poule qui est un animal certes très peureux et s'enfuit à la moindre alerte.

On sait, en outre, que la poule n'aime pas l'eau et que si, d'aventure, il lui arrive d'être mouillée, elle tremble davantage encore.

On raconte, au sujet de cette expression, une curieuse anecdote, qui aurait sa place dans les tribunaux comiques.

Notes Encyclopédiques

Un homme en ayant traité un autre de poule mouillée, le second, considérant cette expression comme une injure grave, porta plainte et traduisit devant le juge de paix celui qu'il considérait comme son insulteur.

Le magistrat était fort embarrassé pour rendre un jugement et il s'en tira de la façon suivante :

Il débouta le plaignant, appuyant son arrêt sur les curieux attendus suivants :

« Attendu, disait-il, que la poule est un animal domestique fort utile et que le fait de lui être comparé ne saurait constituer une insulte ;

« Attendu, en outre, que le fait d'être mouillée est un accident qui ne saurait ajouter au nom de la poule quoi que ce soit en sa défaveur,

« Considère qu'il ne peut y avoir dans l'expression employée aucune injure et déboute le plaignant. »

Les courants électriques émis par le cerveau

Deux savants berlinois, les docteurs Kornmüller et Tonnies, qui étudient spécialement les réactions électriques du cerveau ont fait à ce sujet d'intéressantes constatations.

Ils travaillent, non pas sur les organes d'animaux morts, mais sur le cerveau d'un homme vivant.

Le patient, lequel d'ailleurs ne souffre en rien de ces expériences, est étendu sur une chaise longue. Ses oreilles sont recouvertes de plaques de zinc.

De petites plaques d'argent sont placées sur d'autres parties de son crâne et reliées par des conduites avec de grands appareils qui, sur des tableaux spéciaux, tracent des graphiques représentant la force des courants émis par les différentes parties du cerveau.

En somme, les physiiciens captent les courants émis par cet organe et cherchent à établir la loi qui préside à leurs variations.

La tension du courant émis n'est souvent que d'un cent millième de la tension d'une batterie de lampe de poche. Les appareils amplificateurs des professeurs Kornmüller et Tonnies peuvent multiplier les variations par dix millions, ce qui permet d'actionner une plume enregistrant les petites tensions cérébrales.

Les recherches des deux savants leur ont permis de constater que diverses régions cérébrales émettent des courants de nature différente.

Une autre constatation faite par le docteur Kornmüller et son collaborateur est que le cerveau ne se repose jamais.

UNE PETITE MERVEILLE DE MECANIQUE D'IL Y A UN SIECLE



En tirant sur une corde on déclanche un mécanisme musical, puis un train passe sur le pont, des voitures apparaissent dans le paysage et les ailes du moulin à vent se mettent à tourner.

Même pendant le sommeil, il émet des courants dont les variations peuvent être enregistrées.

Dans certains cas, la production de courant est plus ou moins intense.

Ainsi, pendant les crises d'épilepsie, elle est décuplée et la courbe enregistrée par l'appareil amplificateur est très différente de la courbe normale.

Il serait curieux de tenter ces expériences sur des fous. Mais les professeurs allemands ne semblent pas avoir fait de constatations à ce sujet.

Le palais de l'Escorial, en Espagne, est bâti sur un plan qui rappelle la forme d'un gril ; ceci, paraît-il, en l'honneur de saint Laurent qui fut brûlé, comme on le sait, sur un gril.

Une sorte de touffe de soie pousse à l'une des extrémités des coquilles de certaines moules ; des expériences ont été faites en vue de tisser cette soie et elles ont donné d'assez bons résultats.

Le charbon qu'on brûle est bien loin de donner en puissance tout ce qu'il contient, cela à cause de la grande imperfection des meilleures machines à vapeur. On a calculé qu'une seule livre de charbon, si aucune perte ne se produisait, pourrait fournir ainsi la force nécessaire pour déplacer un wagon de chemin de fer sur une longueur de deux milles et demi.

L'oiseau de paradis qui est l'un des plus beaux du monde entier appartient cependant à la famille des corneilles.

Un homme de Melbourne, Australie, fit ce qu'on appelle un pari idiot, mais cela ne suffirait cependant pas à le distinguer du commun des mortels où les parieurs de ce genre sont assez nombreux. Il avait parié, ce qui est assez original, de manger son chapeau s'il ne venait pas à bout de répondre à quatre-vingt-quinze pour cent des questions qui lui seraient posées à la radio sur les diverses connaissances humaines. Ce prétentieux perdit son pari haut la main et dut s'exécuter en public. Il découpa un chapeau panama en tout petits morceaux et le mangea avec accompagnement de bœuf rôti et de légumes.

Des cambrioleurs qui avaient dérobé un coffre-fort à Storch, près de Modène, Italie, eurent un mal infini à l'ouvrir mais ils en vinrent tout de même à bout. Ce fut pour y trouver, non pas une fortune mais une toute petite souris.

Le collège Trinity, à Dublin, a été construit uniquement, peut-on dire, sous le soleil ; il n'a pas plu une seule fois pendant les vingt-deux mois de sa construction.

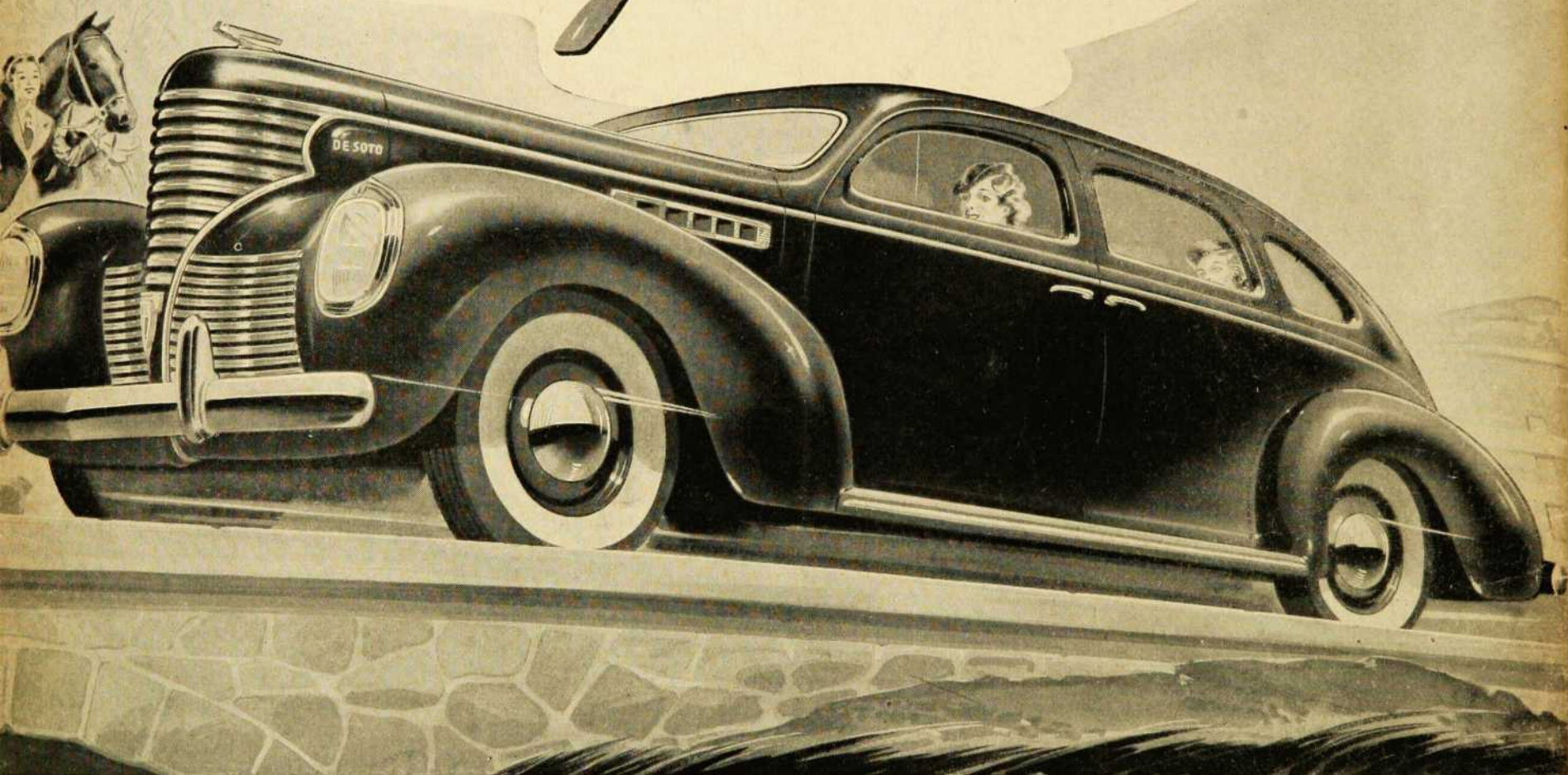
On prétend, qu'en 1866, il est mort, aux Etats-Unis, un homme né en 1726, ce qui lui donnait l'âge de cent quarante ans. Sa mort serait survenue à la suite d'un accident.

En Autriche on montre encore un vieil arbre qui rappelle une tragédie peu banale. Lors d'une révolte qui avait éclaté en 1625, trente-huit rebelles furent capturés ; on les divisa en dix-neuf groupes de deux joueurs aux dés avec ordre à chacun de jouer sa vie contre celle de son adversaire. Ensuite, les dix-neuf gagnants durent pendre eux-mêmes les dix-neuf perdants.

La tradition prétend que l'anachorète saxon saint Néot, qui vécut il y a plus de mille ans, n'avait seulement que quinze pouces de hauteur.

La famille des Hohenzollern possédait une carte d'Europe probablement unique au monde ; elle était tracée sur une feuille d'or et les diverses capitales étaient indiquées par des pierres précieuses, un diamant pour Berlin, un rubis pour Paris et ainsi de suite. D'autre part, dans le trésor des shas de Perse, il y a un globe terrestre tout enrichi de pierres précieuses et dont la valeur est estimée à près de cinq millions de dollars.

L'Élan DE LA Jeunesse!



METTEZ-VOUS AU VOLANT d'un nouveau De Soto et élansez-vous contre des horizons que vous n'avez pas encore vus.

Laissez-le s'aventurer sur les grandes routes ou sur un chemin paisible de campagne... De Soto est la réponse à vos désirs... sa performance mettra du zest dans votre randonnée.

De Soto peut loger six adultes confortablement, "Serrez l'hôte et gaspillez le voyage," disent les ingénieurs. Alors ils ont ajouté 2½" de plus à l'avant.

Levier de changement de vitesse dans la colonne de direction—plus d'espace. Phares dans les ailes... indiquent la largeur de l'auto. Le changement des

lumières sur l'aiguille du compte-tours est un avertissement durant la nuit.

Les aristocrates de la route disent que De Soto montre du luxe — à l'intérieur,

à l'extérieur ou sur l'étiquette de prix.

Tout agent Dodge-De Soto sera heureux de placer à votre disposition un De Soto. Pourquoi ne pas vous donner ce plaisir?



Le Nouveau De Soto

EQUIPEMENT FACULTATIF: TRANSMISSION DOUBLE-PUISSANCE

